

# La solitude

Lauréates et lauréats du  
trente-huitième Concours littéraire  
**Critère 2013-2014**





# Remerciements

Le Concours littéraire Critère n'aurait pu être réalisé cette année sans la participation de ses partenaires :

Le ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie

L'Association générale étudiante du Cégep Garneau

L'Association des parents du Cégep Garneau

La Fondation du Cégep Garneau

Coopsco F.-X.-Garneau

Le Réseau intercollégial des activités socioculturelles du Québec

Le journal Voir

Les éditions La Mèche

Caisse Desjardins du Plateau Montcalm



## **Concours littéraire Critère**

Organisé par le Cégep Garneau,  
avec le soutien financier des collèges participants  
et de ses partenaires.

### **Direction et organisation**

Cégep Garneau

Philippe Mottet  
Directeur du concours

Claude Albert  
Professeur (Cégep Garneau)

Jocelyn Gilbert  
Professeur (Cégep Garneau)

Jean-François Bouffard  
Régisseur  
Direction des affaires étudiantes et communautaires

Geneviève Poudrier  
Conseillère à la vie étudiante  
Direction des affaires étudiantes et communautaires

### **Membres du jury**

Charles Bolduc  
Écrivain

Nicolas Dickner  
Écrivain

Christiane Frenette  
Écrivaine

## **Secrétariat et administration**

Concours littéraire Critère  
1660, boulevard de l'Entente  
Québec (Québec) G1S 4S3  
Téléphone: (418) 688-8310, poste 3747  
critere@cegepgarneau.ca

Édition Critère 2014

## **Mise en page**

Jocelyn Gilbert

## **Révision linguistique**

Claude Albert  
Jocelyn Gilbert

## **Présentation des lauréats**

Philippe Mottet

© Concours Critère

ISSN 2291-1251 (Imprimé)

ISSN 2291-1359 (En ligne)

## Sommaire

<i>Remerciements</i> .....	4
<i>Crédits</i> .....	5
<i>Préface</i> .....	9
<i>Écrivain invité</i> .....	15
<b>Textes des lauréats</b>	
<i>Natures mortes</i>	
<b>Simon Bouthillier</b> .....	27
<i>On me l'avait vendue</i>	
<b>Ulysse Carrière-Bouchard</b> .....	41
<i>Hybris</i>	
<b>Laura Cousineau</b> .....	53
<i>Toska</i>	
<b>Anne Fréchette</b> .....	69
<i>Moi</i>	
<b>Gabrielle Gagnon</b> .....	81
<i>Six éclats de verre</i>	
<b>Alex Guimond</b> .....	103
<i>Les bourgeons d'opium</i>	
<b>Annie Roussel</b> .....	117
<i>Hors parenthèses</i>	
<b>Krittiya Tourigny</b> .....	133
<i>Présentation des lauréats</i> .....	159
<i>Répartition des prix</i> .....	195



## Préface

### La solitude

*La solitude est un enfer pour ceux qui tentent d'en sortir; elle est aussi le bonheur pour les ermites qui se cachent.*

Abe Kobo, écrivain japonais

*Six milliards  
Six milliards de solitude  
Six milliards ça fait beaucoup  
De seuls ensemble*

Daniel Bélanger (*Dans un spoutnik*, 2001)

Est-il un état à la fois plus recherché et plus fui que l'état de solitude ?

Un même individu éprouve toute sa vie durant le besoin d'être en présence de ses semblables et celui de s'en isoler. Souvent, il cède à des instincts de grégarité et cherche à se mêler à la foule. Voyez les grappes de gens qui s'agglutinent dans les discothèques, le samedi soir, ou dans les grands parcs publics, l'été, lors de festivals ou de la fête de la Saint-Jean. On peut s'enivrer de cette fusion avec le groupe, et sans doute y a-t-il une véritable exaltation à en faire partie, surtout si l'on vibre à l'unisson en chantant – à mille, à dix mille – la même chanson. Pourtant, cette union collective peut s'avérer terriblement dangereuse, quand elle dissout l'individualité au point

## Concours Critère

de s'en servir comme d'une arme; tous les fascismes, tous les terrorismes fonctionnent ainsi. Et on sait quels dommages peut causer une foule qui devient folle.

La fréquentation des foules offre aussi l'occasion de faire l'expérience d'une solitude toute particulière, qui consiste à se sentir anonyme au milieu du grand nombre. On aperçoit dans les villes, et même dans les villages désormais, de ces individus pareils à des épaves, qui attendent, appuyés à un mur, ou marchant très lentement sans but apparent, qu'on leur fasse l'aumône d'un peu de compassion, de chaleur, d'humanité. Comme nous n'aimons pas voir la détresse dans leurs yeux : c'est qu'elle pourrait être la nôtre ! Ils sont le symbole de cette solitude qui est pourtant le lot de chacun un jour ou l'autre, de façon moins spectaculaire. Qui n'a jamais, dans les corridors de l'école ou pendant une rencontre familiale, éprouvé un jour le sentiment d'être à part, perdu et sans personne à qui parler ? Dans ces moments, la compagnie d'un livre, l'écoute d'un CD de musique valent mieux que toute société puisqu'ils nous permettent d'appriivoiser cet état de solitude qu'il faut affronter vaille que vaille.

Des événements rares et singuliers peuvent entraîner un isolement volontaire. Un deuil, une déprime, une remise en question de ses choix entraînent la nécessité de se soustraire à la communauté. On se retire à l'écart, ne serait-ce que pour voir clair en soi, pour faire taire le bruit des autres, qu'on entend parfois résonner en soi même quand physiquement on se trouve loin, très loin d'eux. N'entendre que sa propre voix, que ce qui vient non plus du dehors mais du tréfonds de soi, n'est-ce pas une motivation suffisante pour aimer et rechercher la

solitude ? Si aux premiers temps de notre ère chrétienne les anachorètes se rendaient en si grand nombre dans les déserts d'Égypte pour y trouver Dieu qu'on disait à la blague qu'il y avait des embouteillages, aujourd'hui il n'est pas rare de voir des gens aller un week-end en retraite dans un monastère, histoire de prendre du recul, de faire le point sur sa vie, de revenir à l'essentiel.

Philosophes et psychologues nous répètent à l'envi que la solitude est notre véritable état naturel. Nous sommes indiciblement seuls, condamnés à la solitude – et pas seulement au moment de naître, à l'instant du trépas. Notre lot à tous serait l'incommunicabilité, soit l'impossibilité d'entrer véritablement en relation avec autrui. Il est juste que notre empathie a des limites et que, malgré tout l'empressement dont nous pouvons faire preuve, rien ne nous permettra jamais de prendre sur soi une partie de la douleur qu'éprouve un ami, un parent, quiconque traverse un moment difficile.

Encore une fois, l'art propose une réponse à cette détresse, car l'art est acceptation de la solitude, qui en serait même l'une de ses conditions : Goethe n'écrivit-il pas dans ses *Mémoires* que « toute production [artistique] importante est fille de la solitude » ? Et dans ses *Lettres à un jeune poète*, Rainer Maria Rilke n'affirme-t-il pas :

*Une seule chose est nécessaire : la solitude. La grande solitude intérieure. Aller en soi-même, et ne rencontrer, des heures durant, personne - c'est à cela qu'il faut parvenir.*

## Concours Critère

Dans cette perspective, l'art semble creuser un canal secret, souterrain, qui permette de relier l'artiste à ceux et celles qui entreront en résonance avec ses productions artistiques, ailleurs ou dans cent ans, peu importe. Anne Hébert affirmait : « Je crois à la solitude rompue comme du pain par la poésie. ». L'art permettrait donc d'entrer en communion – ce qui le distinguerait du phénomène de la *surcommunication* (comme on a parlé de la *surconsommation*) qui est le trait caractéristique de notre actuelle société branchée. Car nos relations électroniques, virtuelles, reposent bien souvent sur le sentiment de solitude, qu'elles pourraient combattre victorieusement au dire de certains, alors qu'en vérité elles ne font qu'approfondir davantage la dépendance affective à l'endroit de choses, de gadgets dont l'utilisation repousse la prise de conscience inéluctable que je suis seul. Le fait d'avoir un cellulaire sous l'oreiller, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ne change rien à l'affaire. Cette frénésie de communiquer ne servirait peut-être, en définitive, qu'à masquer ce sentiment de solitude absolue et ce manque de communion – que l'art, lui, peut pourtant combler. Mais qui a du temps pour l'art quand on est si pris par l'urgence d'envoyer des textos ?

La solitude, bonne ou mauvaise, heureuse ou détestable, fait partie inhérente de notre existence, tout autant que la vie sociale, qu'on le veuille ou non. Comment composer avec cette réalité qui s'impose à nous, telle est la question.

Dans le cadre de la trente-huitième édition du Concours Critère, nous avons invité les étudiants et étudiantes inscrits régulièrement à un cégep public ou à un collège privé du Québec à écrire un texte littéraire ayant pour thème la solitude. La ré-

## Préface

ponse fut abondante : plus de cent textes nous sont parvenus, preuve s'il en fallait que ce thème a une actualité que cette courte présentation tentait de mettre en lumière. Que tous ces jeunes auteurs soient ici remerciés de leur contribution enthousiaste.

Maintenant, place aux textes retenus par notre jury !

Philippe Mottet



## Écrivain invité

Françoise Major est née en 1980 à Montréal. Après avoir complété une maîtrise en création littéraire à l'UQAM, elle s'envole pour Mexico en 2012, où elle donne des cours de français et des ateliers sur la culture québécoise à l'Instituto Politécnico Nacional. Son premier livre, *Dans le noir jamais noir*, paraît aux éditions La Mèche en 2013 et remporte le prix de la nouvelle Adrienne-Choquette.

Elle réside toujours au Mexique, où elle gagne sa vie comme réviseuse et rédactrice-traductrice, tout en se consacrant à l'écriture de son prochain livre, un recueil de nouvelles dont l'action se situera dans la capitale mexicaine. Ses derniers textes ont été publiés dans le journal *Le Devoir*, la revue *Zinc*, le webzine *Cousins de personne* et dans le premier collectif des éditions Urubu.

« Ce recueil a été conçu comme une courtepointe dont chaque morceau s'inspire d'une dissonance, d'une douleur. Au final, on obtient le portrait d'une réalité grise, à laquelle il est, je crois, impossible d'échapper totalement. Raconter une histoire repose pour moi sur la création d'une atmosphère, et l'essence sonore de la lan-



gue est à la base de ce travail. Chaque texte doit porter un souffle, un rythme qui lui est propre. »  
— Françoise Major<sup>1</sup>.

Lauréat du Prix Adrienne-Choquette 2014.

---

<sup>1</sup> Source : Les éditions La Mèche.



## Stoned Immaculate\*

Françoise Major

WAsTedGuRL> Tu sais quoi ?

\$tØn€d\_ImmAkulAtE> Koi ?

WAsTedGuRL> C'est ma fête.

Oui, WastedGirl. C'est ton anniversaire. Encore une fois. L'an dernier, à pareille date, tu ne filais pas un meilleur coton. Tu détestes les anniversaires. Dresser la liste des invités t'ennuie, tu n'apprécies pas être au centre de l'attention, les gros repas te rendent malade, tes tripes ne supportent ni le sucre, ni le gras, ni l'alcool. Voilà ce que tu diras si quelqu'un prend la peine de t'appeler, de te demander ce que tu as prévu pour ce soir. Tu n'avoueras pas à quel point les anniversaires te confrontent à ta solitude. Au caractère superficiel de tes relations. Oh, d'ordinaire, tu ne manques pas de sorties ni de divertissements. Mais qui est là, le jour de ton anniversaire, pour t'apporter de petits présents ?

Au fond, dresser la liste des invités ne t'ennuie pas. Ça t'angoisse. Tu t'imagines sélectionner méticuleusement tes convives, te présenter au restaurant choisi, fébrile et endimanchée, pour te rendre compte que tous ont oublié, décliné, trouvé une excellente excuse. Alors tu ne fais rien.

---

\* Françoise Major, *Dans le noir jamais noir*, Montréal, La Mèche, 2013, p. 35-43.

## Concours Critère

Tu es seule devant l'écran. Chattant avec Stoned\_Immaculate. Qui n'en revient tout simplement pas.

\$tØn€d\_ImmAkulAtE> Kess tu fais sul net le soir de ta fête ? ? ? ? ! !

\$tØn€d\_ImmAkulAtE> Tant ka rien faire... pkoï tu viens pas chez nous ?

Tu ne connais rien de Stoned\_Immaculate. Mais pourquoi pas ? Il te donne les directives pour te rendre à son appartement, dans le coin du métro Frontenac. Tu enfiles une robe sexy, appliques du mascara sur tes cils, du rouge sur tes lèvres. C'est l'angoisse, mêlée à une excitation mal contenue, tout au long du trajet.

Stoned\_Immaculate n'est pas seul. Ils sont quatre. Ils s'échangent les manettes d'une console de jeux vidéo, assis en demi-cercle autour d'une télévision. L'air est vicié. Ça empest le renfermé et la mouffette. Ton hôte est déjà retourné s'asseoir. Raide, tu t'avances dans la pièce, tentes un sourire inutile. On t'accueille au mieux d'un hochement de tête.

À défaut d'être présentée, tu baptises intérieurement chacun des membres de la bande. Joe t'intimide au premier regard : petit, trapu, cheveux sales rassemblés en queue de rat tressée. Le rouquin au mégot pendouillant, William, te jette à peine un coup d'œil. Jack, évaché sur le fauteuil, détonne avec sa longue barbe, sa chemise psychédélique... Et puis Stoned\_Immaculate — *Averell*, tu te dis, *Averell* ! Grand, sec, l'air béat. Ne manque plus que Ma Dalton dans le cadre de porte, rouleau à pâte à la main.

## Stoned Immaculate

Tu te tires une chaise près d'un fauteuil et feins de t'intéresser à la partie de course automobile qui se dispute, tout en observant Stoned\_Immaculate à la dérobée. Courbé pour dissimuler une taille anormale, maigre, imberbe, ce garçon est sans doute plus jeune que toi. Bien que tu ne saches pas trop. Les apparences sont parfois trompeuses.

Stoned\_Immaculate. Tu n'as jamais douté de la signification de ce « Stoned », et les relents âcres de l'air ont dès ton arrivée confirmé cette intuition. Il n'y a toutefois rien d'immaculé dans le décor qui t'entoure.

Les murs de plâtre avaient dû être blancs. Ils sont maintenant jaunis de façon inégale. Le tapis ras, bleu marine, brûlé par endroits, semble contenir la poussière des vingt dernières années. Une petite table de télévision, sur laquelle est peint en lettres rouges « lorsqu'il dure toute la vie, l'exil est une mort lente », occupe un coin de la pièce. Considérant la horde dont tu es entourée, cette table a été pêchée dans la rue un jour de poubelles : aucun de ces garçons n'aurait pu avoir l'envie d'écrire de la poésie sur un meuble. Face à la télévision, des matelas de mousse, rongés par endroits, ont été repliés en guise de fauteuils. Quelques chaises de bois complètent le mobilier. Rien sur les murs, sauf une image racornie de deux jeunes filles assises au bout d'un quai ; des traces de gras ont traversé les quatre coins de la photo, sans doute héritée des anciens occupants.

Tout ce cirque est pénible, tu te l'avoues. La chaise de bois est inconfortable, la musique assourdissante du jeu t'ahurit, ta tête commence à être lourde, douloureuse. Et puis

## Concours Critère

le regard halluciné de Stoned\_Immaculate t'effraie. Les quatre amis s'échangent une pipe à eau crasseuse sans te l'offrir. De toute façon, tu aurais dit non. En somme, que tu sois là ne change rien au déroulement de la soirée. Tu rêvais de mieux pour ton anniversaire.

À la petite école, tout était simple, pourtant. Il suffisait de distribuer des cartons d'invitation avant la fin des classes. Bien sûr, certains de tes amis devaient suivre leurs parents dans le Maine, aux chutes Niagara ou en Gaspésie. Tu t'en tirais quand même sans trop d'efforts avec une fête courue, bruyante, où tu recevais une panoplie de jouets qui finissaient cassés dans l'excitation. Le plaisir se transformait en querelle, jusqu'à ce que ta mère sauve la mise avec son gâteau au cré-mage bleu, sucré et chimique comme tu l'aimais, autour duquel tout le monde se réconciliait en se salissant le pourtour de la bouche. Mais quand tu as eu douze ans — ou était-ce quelques années plus tard ? — tout s'était transformé. Sans petits cartons, il fallait être intéressante, et détachée, et charmante. Prouver que ta fête était un événement à ne pas manquer. Tu n'as jamais su comment t'y prendre.

Un jour, tu t'en convaincs, ça ira mieux : lorsque tu seras monteuse au cinéma — tu possèdes des talents inouïs que nul ne soupçonne ! Tu habiteras alors un joli appartement du centre-ville avec ton homme. Tes amis, branchés, sincères et nombreux, se feront un honneur d'être présents à ton anniversaire, de le planifier à ta place, de t'organiser une surprise qui te fera pleurer de joie.

Tu as le temps de ruminer tout ton saoul. Il est tard, trop tard, quand le rouquin ferme la télévision, s'enferme dans ce que tu présumes être sa chambre. Personne ne s'est concerté — depuis ton arrivée personne ne parle, de toute façon —, mais il semble être l'heure de mettre fin à la soirée. Il faudrait partir. Tu n'oses pas. Incrustée dans la chaise de bois. Tétanisée par ta gêne, incapable d'exprimer quoi que ce soit, de te lever ou même d'aller aux toilettes. Stoned\_Immaculate se lève. Tu restes assise. Viens, qu'il te dit.

Comment peux-tu espérer un dénouement acceptable alors qu'on te laisse moisir depuis des heures dans un recoin du salon ? Peut-être n'espères-tu rien. Peut-être ignores-tu qu'il est possible de fuir. De dire non.

Sa chambre est exigüe. Des vêtements jonchent le sol, un bureau enseveli sous des bidules électroniques et des comic books occupe le fond de la pièce. Coincé entre le bureau et la porte, un lit à une place. Attends. Il retourne au salon. Tu restes debout, mal à l'aise. Tu entends Joe et Jack dire salut, claquer la porte en sortant. Après de longues minutes, Stoned\_Immaculate réapparaît. Qu'a-t-il fait ? Tu n'en as pas la moindre idée. Tu t'imagines qu'il proposera de gonfler un matelas de camping avant de simuler une inspiration soudaine : et si tu dormais dans le lit ? Certes, vous seriez un peu serrés. Lui, en tout cas, n'y verrait pas d'inconvénient, ce serait moins compliqué, et il est déjà tard, mais... c'est toi qui sais...

## Concours Critère

Ou il aura changé d'idée. Il faudrait rentrer en taxi — à cette heure, il n'y a plus de métro. Cette soirée merdique te coûterait cher en fin de compte, et pourquoi ?

Il s'approche et t'embrasse. Tu te laisses faire.

Les caresses sont maladroitement. Peu importe. Il était temps qu'on s'occupe de toi. Le sexe de Stoned durcit au contact de ton corps, tu le devines sous ses pantalons. Alors qu'il relève ta robe pour tâter tes fesses, l'excitation — ou est-ce de la nervosité ? — monte en toi comme en lui, les secousses de vos corps s'accélèrent, se font plus pressantes. Tu demandes après avoir hésité s'il a des condoms. Non. Il t'entraîne dans son lit, sans que tu offres de résistance. Une odeur surie émane des draps en boule sur le matelas et attise ton désir. Tu penses à William, dans l'autre chambre, qui pourrait entendre vos ébats. Ça te gèle, mais Stoned\_Immaculate ne semble rien remarquer. Après quelques tergiversations d'usage, sa main se rend jusqu'à tes petites culottes, qu'elle tripote afin de s'insérer dans ta fissure. Ce n'est pas désagréable. Pas renversant non plus. En t'empalant sur ses doigts, tu supposes qu'il faudrait prendre son sexe dans tes mains pour lui donner un peu de plaisir, mais tu es terrifiée. Tu ne sais pas comment procéder.

Il faut bien le dire. Tu n'es pas vierge, mais tes expériences sexuelles n'ont jamais été très gratifiantes : il y a eu Carl, le premier d'entre tous, l'emballeur aux mèches rouges de l'épicerie où tu étais caissière — des cheveux tout rouges, le gérant n'aurait pas voulu — ; Patrice, dans le champ après l'épluchette, qui t'avait fait rire en engouffrant un paquet

complet de saucisses à hot dog ; Robert, séducteur plutôt direct qui sévissait au bar du cégep — aurais-tu le goût de fourrer, ma belle ? Et voilà. Ta liste personnelle. Tu y ajouteras bientôt Stoned\_Immaculate, don Juan du web. Tu penses à Anne-Claude, cette amie du secondaire née avec le désir de toucher, de sucer, d'ouvrir les jambes. Quelques garçons t'ont raconté sa générosité. Aucun homme n'en dira autant à ton sujet. L'idée que tu pourrais être lesbienne t'effleure, mais tu demeures incapable de conclure quoi que ce soit. Cette rigidité qui te possède, tu ne la comprends pas. Qu'est-ce qui te paralyse ? L'absence d'envie de toucher Stoned ou le manque d'expérience, la peur de faire quelque chose d'inconvenant ? Il est vrai qu'il serait désolant de mal manœuvrer, de lui tirer quelques poils. Les idées folles se succèdent, tu repenses au surnom d'Averell que tu lui as donné et crains d'exploser d'un rire nerveux. Tu décides de t'en tenir au strict minimum. Te laisser toucher, le dédommager de ses efforts par quelques frotti-frotta. L'embrasser. Parce que ça, tu sais faire.

Puis il ouvre la bouche. Frwlgh aftwelk.

Est-ce fais attention, fais un effort, ou autre chose qu'il vient de mal articuler ? Il serait si simple de lui demander de répéter. Mais la terreur est trop grande au creux de ton ventre. Tu acquiesces d'un signe de tête et continues de te remuer contre lui, même si tu ne ressens plus rien hormis une sensation de brûlure qui s'intensifie. Tu es un puceron dans un corps de zèbre. Une enfant dans une carapace de cinq pieds quatre. Tu aimerais rapetisser, jusqu'à disparaître. Trop tard. Tout est de ta faute. Il faut assumer maintenant. Tu fais le vœu de rencontrer un gentil petit homme qui te montrerait, pa-

## Concours Critère

tiemment, à recommencer. À réapprendre. Mais tu sais qu'il ne sert à rien de croire aux contes de fées.

Tu finis par abandonner. Ou plutôt, on t'abandonne. De guerre lasse, Stoned\_Immaculate marmonne yé tard. Oui, il semble qu'il est tard, que vous vous acharnez depuis beaucoup de temps, déjà. Ton hôte s'est tourné vers le mur. Tu crois même l'entendre ronfler faiblement. Tu ne t'endors pas. Le lit est trop petit. Tu es nue, collée contre un étranger aux os saillants dont tu ne connais que le pseudonyme virtuel. La sueur qui s'est répandue pendant tes efforts s'est transformée en eau glacée, et tu trembles sous le peu de couvertures dont tu disposes.

À six heures moins le quart, le réveil du coloc te fait sursauter ; tu as quand même réussi à somnoler trente minutes. Le grand échalas qui t'a servi de compagnon d'anniversaire dort, fesses à l'air. Une tache de bave lui barbouille la joue gauche. Tu sors sans te laver et parcours la moitié de l'île pour te rendre à l'hôpital où tu travailles. Dans l'autobus bondé, tu te demandes si tu sens mauvais. Si ton visage fripé en dit plus que ce que tu souhaites. Un homme assis sur le banc du fond tente de croiser ton regard. Il te sourit d'un air compatissant et tendre qui te donne envie de gerber.

Tu fais ton entrée dans les cuisines une quinzaine de minutes en retard, à peine dépeignée. Le chef ne te réprimande pas. Malgré le vacarme, l'eau brûlante et le tapioca à préparer, tu peines à ne pas t'endormir. Tu as fêté fort ? Raconte. Pas tout. Rends ça honorable. Ai été chez un homme. Ai dor-

mi là-bas. Les sifflements fusent, et les regards, à la fois satisfaits et admiratifs. Une aventure le soir de ta fête ? Tape dans le dos, bine sur l'épaule. Clins d'œil. Tu découvres que c'est ce qu'il faut, de nos jours, pour être estimée. Offrir son cul et le dire. Mentir. Faire semblant qu'on est contente et même, oui, soulagée, que cela fait du bien, de temps à autre, de se faire curer les parties intimes.



# Natures mortes

Simon Bouthillier\*

## I

Lorsqu'on égorge un bœuf, il faut prendre une grande inspiration afin d'éviter de trembler et enfoncer le lourd couteau d'un lobe d'oreille à l'autre, tout en maintenant une pression relativement importante directement sous la jugulaire, pour limiter le gaspillage de sang. Cela, peu de gens le savent et l'on trouverait certains ignorants vexés pour indiquer le caractère anodin, voire insignifiant de la chose, mais Jules leur jetterait un regard désobligeant, méprisant et probablement rancunier. Jules connaît bien les différentes méthodes pour dépecer les bêtes. Sacré Jules ! Il faut le voir s'émoustiller en racontant comment, une fois, après qu'un veau formidablement bâti eut compris ce qui l'attendait dans l'échaudoir et se fut libéré de sa laisse mal ficelée, il maîtrisa la bête terrorisée à l'aide d'un tuyau métallique qui musardait sur un étal, inconscient du coup de théâtre. Peu de gens auraient été habités d'un tel courage alors que le bouvillon, les yeux écarquillés d'horreur, battait le carrelage de ses imposants sabots comme pour conjurer le diable ou un équivalent du règne animal. Peu de gens auraient osé abattre le tuyau de toutes leurs forces sur le

---

\* Collège Jean-de-Brébeuf

## Concours Critère

crâne de la bête affolée, précipitant son agonie et provoquant une kyrielle de « oh ! » et de « ah ! » parmi les employés en délire. Mais surtout, encore moins auraient travaillé dans un abattoir à Alma. Mais Jules, lui, fit tout cela.

Jules affirme haut et fort à tout bon entendeur qu'il a le meilleur emploi du monde. On imagine aisément les bovins que l'on mène dans l'enclos de dimensions suffisantes pour accueillir leur carcasse en devenir, un amas de chair pléthorique qu'on ne peut que contempler, affamé. Le roulement constant des yeux et les cris de terreur de l'animal peuvent perturber le spectateur occasionnel, mais pour Jules, il s'agit de la pile de dossiers sur le coin du bureau, d'un message sur la boîte vocale, bref, d'un ennui on ne peut plus prosaïque. L'animal, alors immobilisé, perd connaissance lorsqu'un collègue de Jules presse sur la détente de son fusil d'abattage. Une trappe se dérobe alors sous le poids de l'animal à la suite de quoi Jules serre la chaîne autour du large mollet. Certains incultes, que déteste Jules, visualisent alors une scène barbare digne des films d'épouvante. Il n'en est rien ! C'est le paroxysme de l'histoire humaine. La domination de l'homme dans un monde cruel où tout est lâche et magnifique, c'est le sceau qui marque la fin d'une ère où l'on compte les moutons pour s'endormir. Jules est ce sauveur qui vainc sans péril et triomphe dans la gloire. Jules est le pourvoyeur de tant de familles qui aiment à communier autour d'une carcasse bien sanglante. Il sent la fébrilité dans ses doigts lorsqu'il contribue à la société, lorsqu'il accomplit ce que personne n'ose faire, alors que tous se complaisent à considérer leur steak comme un morceau amorphe et sans histoire, un brocoli de la gent animale, une manne vermeille qui pousse dans les champs. Jules est là

pour leur donner bonne conscience. Un sauveur qui travaille dans l'ombre.

Tout ceci est un mensonge. Jules déteste son emploi.

## II

Un sol fatigué et éreinté que viennent achever les récoltes. On le sent dur, inatteignable et incroyablement faible et seul ; une terre que l'homme vient fouler avec un amour sans condition, une indifférence malsaine et le désespoir de toute une vie. Il n'y a pas d'arbres pour tendre des branches nues vers le ciel et tracer un pont entre la semence et les astres, narguer l'hiver d'une écorce sèche et menacer la mort grâce à de proéminentes racines. Le vent erre, psalmodiant sans cesse pour compléter ce tableau sépulcral que coiffe une voûte profonde, intransigeante, exaltante, un dôme grisâtre auquel la nuit tarde à succéder. Dans un coin de la toile, un petit entrepôt gris.

## III

Indiquons au lecteur que Jules n'a pas d'amis. Il n'a que des collègues. Par exemple, Bernard est un collègue de Jules. Bernard est gros. On dit de Bernard qu'il est le Newton et l'Archimède de sa génération parce qu'il aime manger des pommes dans son bain. Jules soupçonne Bernard de manger plus que des pommes dans son bain. En fait, Jules soupçonne Bernard de ne plus pouvoir entrer dans son bain. Bernard aime

## Concours Critère

beaucoup lire des bandes dessinées parce qu'elles lui rappellent que certaines personnes sont plus maladroites que lui et regarde constamment sa montre pour se faire croire que l'éternité lui appartient. Bernard n'est pas gentil. Ainsi donc, un jour, quand Jules l'a effleuré du coude, Bernard, sans chercher à l'admonester, l'a frappé de son poing droit, le plus dodu, et le sang du nez fraîchement cassé de Jules a caressé les dalles d'un sol qui autrefois fut blanc, se mêlant à la globuline des bovins. C'est ainsi que Bernard, personnalité abstruse de l'abattoir d'Alma, a regardé Jules pleurer sans qu'aucun des deux ressente la moindre émotion. Une dyade indifférente dans un chaos morne et frais. Le bruit des mécanismes coulisant au plafond avait suffi à camoufler l'incident, ou, tout au moins, avait paru suffisamment agressant aux oreilles des travailleurs pour qu'ils puissent feindre n'avoir rien entendu. Pas parce qu'ils sont égoïstes. Ils ne sont pas comme ça. Ils ont tenu la porte à la vieille femme en marchette devant la banque la semaine passée, ils ont acheté du chocolat pour encourager les scouts, ils ont donné tout leur petit change au vieux Lépine qui quêtait devant l'épicerie parce que l'entreprise de pêche qui l'employait dans l'Est a fermé ses portes, parce que ses économies sont parties dans le divorce, parce que son chèque de BS sert à aider sa fille, qu'on n'a jamais vue, mais qui étudie à Trois-Rivières, parce que, parce que. C'est juste que cette fois-ci, ça ne les concerne pas, c'est plus simple comme ça. On ne se mêle pas de ce qui ne nous regarde pas, c'est impoli, et nous on est polis, c'est ce qu'on a promis entre autres à sa maman sur son lit de mort quand elle nous a annoncé qu'on aurait la maison. Après tout, l'œil au beurre noir et les deux points de suture (« ne vous inquiétez pas, c'est une affaire de

quelques jours, ça va enfler au-dessus de l'œil un peu et le pus devrait sortir, ça veut dire que ça guérit, on fait tremper deux fois par jour et on revient me voir dans une semaine, passez une bonne journée mon bon monsieur, bye bye »), c'est un peu le témoignage d'un franc enquinement. Jules est allé s'immerger le visage, se noyant dans l'eau froide du robinet et dans une honte mûre avant de retourner travailler, les yeux rivés au sol. Dans le lourd tintamarre du génie humain et de la plainte animale, on poursuit sa tâche sans plus, ni moins de conviction.

Ce soir-là, des larmes sont tombées sans bruit dans la baignoire du gros Bernard.

#### IV

Une route plus foncée que l'horizon qui titube entre les rangs déserts. Une dizaine de pins bordent l'allée, veillent sur le bétail assoupi et menacent les passants aventuriers de leur colossale silhouette. Le vent tire parfois sur leurs longues branches, les articulant comme des pantins diaboliques. La lune, condescendante et détachée, offre le peu de lumière qui éclaire la voie tandis que les animaux allongés entonnent une suave comptine campagnarde. On aperçoit, au loin, deux rayons de lumière qui bifurquent soudainement, respectant docilement le paisible havre qui entame tranquillement son tour de garde.

V

Jules déteste son nom. Ça lui rappelle le grand César qui combattait les barbares, imposant la civilisation sur son passage pour la gloire de Rome. Impossible de s'asseoir sur ses lauriers quand on les porte sur sa tête. Un homme qui a marqué l'histoire pour avoir conquis le cœur de ses amis et percé celui de ses ennemis. Rien qu'à murmurer son nom, on aperçoit les hordes de Romains, massés le long du forum pour le voir pénétrer dans l'enceinte de la ville sur son char éclatant. Bref, ça rappelle à Jules qu'il ne fait que travailler dans un abattoir. Mais si Jules déteste son nom, il déteste encore plus celle qui l'a choisi. L'Aurelia Cotta de Saint-Nazaire. Comme tous les fils et filles de ce monde, Jules déteste sa mère. Oh, pas qu'elle ne soit pas gentille, elle lui achetait toujours des bonbons au dépanneur quand il était petit et elle l'a toujours appelé « mon petit cochon » en riant lorsqu'il se roulait dans la boue au printemps jusqu'à ce qu'il lui fasse remarquer que ça faisait d'elle « une grosse truie ». Non, en fait, Jules lui en voulait parce qu'elle l'a mis au monde. Si on ne peut enlever la vie à quelqu'un, qu'est-ce qui nous permet de la lui donner ? hurlait-il après plusieurs bières. Il convient ici d'indiquer que Jules ne boit que de la bière, parce que le whisky est associé chez lui à un fort mouvement antipéristaltique tandis que le rhum lui rappelle Isabela Tremblay, une ancienne copine qui se faisait passer pour une Cubaine. Il sied aussi d'indiquer que Jules boit fréquemment, pour oublier Isabela, sa mère et, si possible, son propre nom. Ce soir-là, pourtant, Jules ne buvait pas. Il avait entendu à la télévision qu'il fallait respirer de l'air frais tous les jours, qu'apparemment, regarder *Chasse et*

*pêche* vers 17 h ne suffisait pas et que c'était bon pour les poumons. Ça ne l'ennuyait pas trop de sortir un peu, surtout qu'il avait un paquet de cigarettes à finir. Jules ne finirait jamais par se l'avouer, mais cela faisait longtemps qu'il cherchait à se fondre dans la nuit.

## VI

Une vision décontenancée que se partagent le blanc et le noir. Un tertre au loin dont le faite s'efface derrière quelques nuages esseulés. Des arbustes parsemés, un cours d'eau asthénique, un sol nu, un sifflement indolent. Tout semble fragile, doté d'une élégance que lui accorde un caractère éphémère. Un paysage qu'on aurait pu créer tant il nous semble connu et familier. Au centre, progressant tranquillement dans le décor, un spectre soufflant un entonnoir de fumée qui scinde l'espace en deux. Le regard est indubitablement attiré vers le haut où entrent fatalement en communion la terre et le ciel, sans bruit, sans éclat, sans pulsion. On devine, parmi les formes et les rides immuables que prennent les nuées, un visage oscillant entre béatitude et mélancolie. De son interminable chevelure blanchâtre et sinueuse éclosent des ombres élusives. Supplication et pitié naviguent dans les larges yeux vaporeux qui contemplent le vide. Une frêle brise emporte le masque.

VII

Jules aurait pu un jour, durant son secondaire, dans la bibliothèque délabrée et vieillie de la polyvalente, tomber sur une œuvre de Kafka. Il l'aurait peut-être ouverte parce que c'est un drôle de nom « Kafka », parce que la couverture verte évoque la pelouse en face du dépanneur qui le hante depuis qu'Isabela lui a promis qu'ils s'y rejoindraient après les cours ou parce que les pages jaunies semblaient confortables pour y déposer la joue. Il aurait lu une ligne au hasard dont il n'aurait probablement rien compris. Puis, il en aurait lu une deuxième, tout aussi mystérieuse et sans aucun lien avec la précédente. Il aurait ensuite déposé le bouquin en soupirant pour le reprendre aussitôt qu'il aurait entrevu l'imposant Ducharme qui se serait cherché une victime à terroriser. Petit à petit, alors qu'il aurait entendu des cris de douleur émaner d'entre les rangées, il se serait découvert un intérêt distingué pour les monologues imagés de l'Autrichien. Seulement pour ses œuvres de jeunesse, bien évidemment, qui baignent dans une lueur sombre de doute et d'incertitude, perturbées par une menace invraisemblable, voire inexistante, mais terriblement angoissante. Il aurait alors passé ses soirées, plutôt que de zapper entre les postes météorologiques pour dénicher une jolie demoiselle consentant à lui offrir un lendemain ensoleillé, à décrypter des histoires abracadabrantes où l'homme jouit de souffrance. Il aurait parcouru *Description d'un combat*, qui serait devenu son mantra, où il se serait sûrement reconnu dans le Bouddha obèse qui, porté par quatre hommes, chante une mystérieuse parabole pour finalement trouver le salut dans une chute d'eau. Il aurait fait comme tout le monde, feignant d'y com-

prendre quelque chose, il aurait tenté, avec un désespoir grandissant, de se convaincre que la beauté du monde n'est pas une finalité et que notre univers recèle un phare inatteignable et éternel.

Mais Jules n'a jamais lu Kafka et Isabela ne l'a pas rejoint sur la pelouse, face au dépanneur.

## VIII

La neige dessine des flammes sur le sol qui dort paisiblement tandis que veillent les âmes défuntées. Une goutte d'eau glacée s'étend entre les rochers d'une noblesse surannée ; des pins émergent pour former un mur opaque. Le rouge et le noir s'embrassent au-dessus d'une thébaïde emplie d'une sérénité insondable, éclairant l'ensemble sans que l'on ne puisse distinguer l'origine d'une telle lumière. Un spectacle sans acteurs, sans spectateurs. Une masse difforme, esprit vespéral, gît au centre de la crique. On a beau s'avancer, le tout s'éloigne. Sur la surface glacée du lac, on ne distingue aucun reflet.

## IX

Jules a été un enfant normalement constitué et élevé par une mère adepte des centres commerciaux et de la Bible illustrée en version abrégée. Ainsi, Jules a longtemps confondu Jésus et le Père Noël, surtout que la notion de « père » était très abs-

## Concours Critère

traite à ses yeux. Jules ne s'en préoccupait guère et n'était manifestement pas sensible aux regards méprisants qu'il attirait, continuant d'intervertir le Seigneur et l'incarnation bicolore de la consommation, deux barbus. C'était jusqu'à ce qu'il observe plus attentivement à l'église, pendant que le prêtre insistait un peu trop sur la nudité d'Adam et Ève, rendant tout le monde mal à l'aise, une sculpture très approximative et bon marché du Christ en croix. Tout comme les représentations imagées qu'on lui présentait, en deuxième année, de César, l'empereur romain, Jésus arborait une couronne de végétaux sur la tête. Pourtant, il avait les poings et les pieds rivés à des planches de bois, un peu comme la souris qui avait eu le malheur de croiser le chemin de Jules le mois passé. Indiquons ici que Jules n'est pas violent, mais s'entiche tout particulièrement de l'anatomie murine. Ainsi donc, celui qu'il apprendrait à appeler affectueusement « Jé » semblait tout penaud sur son socle, seul, sans amis et isolé par un nimbe doré, il paraissait souffrir. Jules s'était alors approché, glissant ses semelles sur le plancher récemment astiqué, et lui avait offert une caresse, doucement, très doucement, beaucoup plus doucement que celle de sa mère qu'il s'apprêtait à recevoir derrière la tête (« Tu nous fais honte, arrête de toucher la statue, le prêtre me regarde, il va s'attendre à ce que je mette le double cette semaine dans le panier, oh, et puis, la voisine qui nous observe, celle qui m'envie à cause de la voiture, et l'autre, là, qui me juge parce qu'elle trouve que je présente mes fesses aux passants quand je lave les vitres, Jules, dis-moi, est-ce que tu trouves que j'ai l'air moi d'une prostituée ? Hein, Jules, dis-moi, Jules, réponds, insolent ! Ai-je l'air d'une prostituée ?... Oui, oui d'accord, je m'excuse Madame, je me tais, oui bien

sûr, Madame, oui vous avez raison, oui, demander à mon fils de laver les vitres, c'est mieux, c'est plus respectable, oui, c'est ce que je lui disais à l'instant... »). À partir de ce moment-là, Jules s'était mis à porter la croix en pendentif que sa mère lui avait offerte jusqu'au jour où on lui rappela que les colliers, c'était pour les dames, qu'il devrait avoir honte et que, de toute façon, Dieu et le paradis, c'était juste des inventions pour qu'on finisse son assiette au souper. L'ambiguïté religieuse avait toujours apaisé Jules car, lorsqu'on songe au Christ, c'est qu'on ne pense pas à autre chose. Enfant, il ne priait que pour une meilleure vie, adulte, que pour une meilleure mort. Les oraisons se sont ensuite espacées, avant de s'envoler dans un sursaut de défaitisme, que Jules qualifierait de « maturité ». Il confirmerait d'ailleurs que les idoles sont comme les idylles chimériques. On les désire de loin, on les admire de près et, quand on tente de les cueillir, elles s'égrènent entre les doigts.

## X

Une mer que nul n'ose troubler. Elle semble éroder le regard de ceux qui osent la contempler, indomptable. Une force auguste, un esclandre irréfragable, résistance obsolète, des lueurs céruléennes. Immergeant sans peine des flots immobiles, un clocher. On devine au premier plan, luttant contre la clarté des réverbères enneigés, une femme menue, vieille. On ne sait où elle se dirige, mais un œil observateur décèlerait dans son pas frêle et indécis une lassitude que les âges auraient façonnée. La neige blanche s'échappe d'un noir firma-

ment. La dame lève les yeux. Malgré les nuages, elle observe les étoiles.

### XI

Lorsqu'on a solennellement annoncé à Jules qu'on lui accordait une promotion à Montréal, dans une usine de transformation, il a visualisé le centre-ville méphitique et ses rues cendreuses. En apercevant les longs immeubles vitrés qui lui renvoyaient l'image d'un ciel épuisé, Jules s'est dit que ceux qui comparent Montréal à une femme fatale sont des cons. D'abord, le milieu urbain, c'est désorganisé, modulable selon son désir et plus ça grossit, plus on l'admire et plus on le craint. Et puis, Montréal, Jules trouve ça franchement laid. Il déteste les duplex, les triplex, les quadruplex qui se suivent, se ressemblent, pas assez, trop, les téléphones cellulaires constamment allumés partout où se dépose le regard, les klaxons, les grandes chaînes de restauration rapide, les pots de fleurs aux fenêtres des appartements, les lieux non fumeurs, les autobus en retard, les métros bloqués, les grandes banques, les petites banques, les banques tout court, mais surtout, surtout les gens. On lui a présenté les nouvelles installations industrielles, les appareils aveuglants, les mécanismes silencieux et ses collègues, à peine plus bruyants. Il s'était distingué pour le quart de travail de nuit « avec grande mention ». Jules s'était tout d'un coup senti fort ignorant d'ignorer qu'un tel horaire existait dans le milieu et surtout qu'il s'agissait d'un privilège. Mais on lui a fait remarquer qu'il ne manquerait rien de la journée, qu'il ne serait pas dérangé parce qu'il travaillerait

seul et que, de toute façon, le sommeil, c'était pour les faibles. Jules, les yeux rougis, aurait sûrement affirmé le contraire à son employeur au lendemain de sa troisième nuit de travail si rien n'était arrivé. On ignore à quoi ou à qui Jules pensait quand une lame automatisée trop gloutonne est venue faucher ses deux mains juste au-dessus de ses poignets, comme dans un dessin animé fort rigolo qu'il avait regardé la semaine précédente et auquel il aurait probablement pensé s'il n'avait pas été immédiatement propulsé vers la table où vrombissait l'outil. Son nez vint s'y écraser tandis que ses jambes heurtèrent le sol, déchirant ses rotules et dessinant par terre un labyrinthe sanglant. Il est souvent question dans les navets américains, lorsque vient le temps de présenter la mort, d'un corps habité par la sérénité des derniers instants. Or, celui de Jules est resté relativement agité jusqu'à la toute fin, alors que son buste se voyait être fractionné en dizaines de morceaux par la lame dernier cri qui continuait de plonger sans répit sur la surface de travail, tout en éclaboussant la salle trop bien éclairée d'un fluide écarlate. Jules n'a pas vu de tunnel ou de film en accéléré de sa vie. Impossible de savoir s'il a même eu conscience de ce qui lui arrivait mais, de son corps dénaturé et tordu dans la mort, on retiendra qu'il avait les yeux fermés.

## XII

Un petit appartement au troisième étage, une porte en bois ouvrant sur une pièce aux murs blancs. Deux chaises, une table, un petit comptoir avec un minuscule évier. Au fond, une fenêtre qui filtre le doux soleil de fin d'après-midi. Il découpe

## Concours Critère

une jeune silhouette qui semble flotter, allongée sur une couchette. Les omoplates féminines se soulèvent délicatement, animées par une inspiration lente et régulière.

# On me l'avait vendue

Ulysse Carrière-Bouchard\*

(À la demande de l'auteur, ce texte est présenté ici dans sa version originale sans intervention de l'équipe éditoriale du Concours littéraire Critère.)

On me l'avait vendue comme étant de la MDMA<sup>1</sup> sous forme de gélules, mais, tel que précisé, en dose assez élevée ; aussi m'avait-on recommandé, n'ayant moi-même jamais pris de cette drogue, d'en retirer une certaine quantité – je n'en fis rien. Environ quarante-cinq minutes plus tard, je ressentis ce que je ne puis qualifier que d'*ineffable légèreté* ; mes pas semblaient presque voler sur la neige mouillée, parfois brune dans les traces laissées par les pneus des voitures ; les couleurs et lumières autour de moi exacerbées me semblaient presque violentes, quoique gentilles ; le vent et la pluie, en cette fin de mars trop froid, des douceurs perlant sur ma peau. Je me sentais parfaitement bien, dans un état que j'expliquerais comme une sorte de communion – chaque passant que je croisai, je le saluai cordialement, avec le sourire le plus hon-

---

\* Cégep Garneau

<sup>1</sup> Composé [supposément] principal de l'ecstasy, ici [supposément] achetée sous sa forme pure, de cristaux en capsules, la MDMA est principalement connue pour son fort effet empathogène, son psychédéisme à hautes doses, le sentiment de bien-être généralisé qu'elle produit, sa capacité à exacerber les perceptions sensorielles de ses consommateurs (toucher, ouïe, vue, goût, odorat), ainsi que ses descentes particulièrement longues et dures.

## Concours Critère

nête et le plus profond (sans jamais n'être trop grand) que jamais mes lèvres n'avaient étiré. Rentrant chez moi, je contemplai un instant la porte d'entrée en souriant bêtement, jetant en passant un regard à la publicité de Nestlé « Lait pur de la Vingeanne stérilisé », montrant une jeune fille en robe rouge, écrasée par sa coiffure rousse, assise buvant du lait avec à ses pieds ses chats faisant de même – l'un des chats montait légèrement sur sa robe ; j'entrai et allai à la cuisine me servir un verre d'eau que je ne finis jamais. Je m'assis sur mon lit, et fis jouer des nocturnes de Chopin, avant de tout simplement me laisser tomber en arrière, les bras détendus, l'un pendant hors du lit, laissant la musique languir autour de moi lors que je regardais le plafond danser dans ses formes qu'il ne semblait se laisser de recréer.

Je doute, encore maintenant, de l'utilisation qui est faite par notre époque de la MDMA, drogue connue pour faire danser sur du *techno* des individus au comportement répétitif, et, disons-le, assez bestial – jamais n'ai-je autant apprécié les subtilités contrapuntiques et l'expression crue de l'*Agnus Dei* de la messe en Si mineur de Bach, avant de basculer vers Vivaldi, son *Stabat Mater Dolorosa*<sup>2</sup>, qui m'arracha – et je vous le dis en toute honnêteté, l'expliquant par la drogue plus que par une conception, disons, *romantique* de l'art, des larmes; je pleurai lorsque la haute-contre<sup>3</sup> fit son entrée, après les trilles des violons ; je compris subitement la perfection de sa musique, et je compris ce dont il en était ; la souffrance de la mère, je la vis

---

<sup>2</sup> Lit. « La mère se tient douloureuse. »

<sup>3</sup> Registre de voix masculine le plus aigu, hors celui du castrat (ces derniers étant interdits depuis très longtemps).

## On me l'avait vendue

en elle pleurant son fils, à genoux devant la croix : des larmes roulèrent sur mes joues tandis que je la voyais, dans cette musique, dans cette haute-contre dont je ne sais le nom, je la voyais, la mère qui se lamentait, voyant impuissante son fils se mourant sur la croix, et lui qui descend sur elle un regard contrit quoique plein d'espoir.

Dans *Stabat Mater*, il y a la notion de se *tenir* ; elle se tient là, adolorée<sup>4</sup> face à l'absurdité, la folie humaine qui se concrétise sur cette croix, sans ne dire rien : et la musique enfle, enfle, enfle : puis se résout sur ce lourd accord mineur; on repart sur une touche plus rapide quoique triste encore ; la mélodie court dans un élan presque pastoral, d'un instrument l'autre : la haute-contre entre, dans un moment d'espoir : si Dieu là-haut nous est silencieux, regarde-moi, mère, et regarde le Dieu qui est en moi comme en toi comme en nous tous mêmement, et accepte Son œuvre, Son dessein, et Son silence omniprésent, jusqu'à sa dernière, seule embrassade indifférenciée dans la mort : voilà, mère, ce que je t'offre, et que j'offre à l'humanité, par ma souffrance indue quoique nécessaire: je vous offre, à tous, cette *communion* ; le même regard que je descendis vers les yeux de ma mère montant vers moi, je le descends sur tout le genre humain, sur toi, sur moi, sur la mère, toutes les mères, les pères et leurs enfants : je vous offre Dieu, je vous offre le salut, la grâce: acceptez-moi et je vous accepterai en mon sein comme les profondeurs amniotiques de la mer ravalent les îles volcaniques qui au hasard de quelque éruption

---

<sup>4</sup> Frédéric Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, 1881, Éditions de Paris, 1881-1902, F. Vieweg, p.107.

## Concours Critère

avaient jailli de ces tréfonds, pour se poser un instant à la surface des flots dans un bref sursaut pélagique.

Et quand la musique se tait, c'est que Mathilde vient d'ouvrir la porte ; je ne l'avais pas entendue entrer – elle arrive comme ça, un peu à l'improviste, comme j'aurais aimé et comme j'aime qu'elle arrive, sans cogner; elle doit avoir déposé ses bottes près de la porte, et elle vient en gambadant presque. Elle trouve un pauvre con, étendu la chemise ouverte en écoutant du baroque trop fort – après deux minutes de discussion décousue, il laisse tomber platement qu'il est *absolument défoncé*. Elle le regarde avec son air le plus matrimonial : « C'est quoi, t'as pris ta MDMA ? » Bien entendu, qu'il l'a prise – on le voit tout de suite dans ses yeux d'animal mort. Il est désolé; pourquoi ? – parce qu'il y a elle, et derrière son regard inflexible qui vous scrute en vous demandant d'une voix lasse, d'une voix déçue : « C'est quoi, t'as pris ta MDMA ? », il reste un jugement, peut-être le dernier jugement humain qu'il puisse recevoir: on avait prévu sortir ensemble, tous les deux, et t'es trop *high* sur ta MDMA pour faire quoi que ce soit – on pourrait ici opposer à la réalité bien des arguments hédonistes, décadentistes, mais il n'y a ni romantisme, ni tentative de faire dans le réalisme ; qu'un con – allons dehors, sortons d'ici, on va où tu veux, tant que ce n'est pas à l'intérieur.

Alors elle devant, je suis sorti, la suivant comme elle marchait trop vite, un peu frustrée de la conversation que l'on venait presque d'avoir, un peu boudeuse, et simplement blessée, je le crois – je n'arrivais à rien discerner derrière les regards presque absents qu'elle me lançait, sinon un vague mépris et une

certaine peur. Je n'arrivais pas à lui parler, chaque tentative de discussion se soldait par un échec ; j'avais honte. Dehors, tout était trop lumineux, malgré le plafond nuageux et la nuit avancée ; je ralentissais de temps à autre, pour regarder curieux par les fenêtres les téléviseurs allumés et leur lumière bleutée, les soirées où des gens riaient – que n'aurais-je donné pour n'être pas là, ne me sentant seul sur cette rue, aux côtés d'elle trop distante, pour être avec ces gens qui seraient mes amis, ou pour simplement écouter une émission tarée à souhait avec quelqu'un. « Et tu as pris ça tout seul, chez toi ? » Oui, je l'ai prise seul chez moi, parce que je n'avais pas envie d'aller dans une soirée, où que ce soit, sous cette drogue : je voulais écouter du baroque, peut-être. « Me donnerais-tu une cigarette ? », suivi d'un hochement de tête, d'une main qui glisse dans les poches – rapidement, elle me le dit, c'était nécessaire, je l'aurais aussi fait : « Pourquoi tu fais ça ? » Pourquoi j'ai fait ça ? « Pas nécessaire de le mettre au passé. »

« Et arrête de t'excuser. » Sauf que j'ai raison de m'excuser : vous tentez de parler aux autres, et tout s'empire ; les discussions s'enlisent, puis leurs sujets, puis les personnes les tenant – il ne reste, assez tôt, plus que la nouveauté, les nouvelles gens, puis la basse vanité et la constatation qui ne devrait jamais être imposée à la jeunesse : chacun n'est pas plus profond que l'autre – ce que vous nommez profondeur n'est autre qu'une forme de rhétorique apprise comme beaucoup d'autres. Pourquoi sommes-nous si intéressés par notre prochain, s'il nous est parfaitement impossible de lui parler ? – et alors si vous n'arrivez plus à communiquer avec votre pareil sur la rue, en chemin vers le bar où vous allez on-ne-sait-trop-

## Concours Critère

pourquoi, que reste-t-il sinon les excuses ? Plats dans leur fausseté, pour ce que de vraies en eurent semblées d'autant plus fausses. « Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? » Peut-être est-ce là justement, ma chérie, pourquoi je te les jette, ces excuses : parce que je ne sais pas ce que je veux que tu me dises, parce que je suis ennuyé lors des silences pesants. Il y a aussi quelque chose de moins beau, une conscience indistincte : l'angoisse, l'anxiété de séparation ; mourir seul. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire, de mourir seul ? – est-il seulement possible de ne pas mourir seul : au moment de la mort, de quoi peut-on se soucier sinon de la seule personne avec laquelle l'on partagera ses derniers instants, ainsi que notre totalité ? Peut-être la mort est-elle plus supportable accompagnée – personne ne saurait dire. Une chose est sûre, l'acte lui-même, cette sorte d'entente avec le monde que de le quitter, est toujours accompli dans la solitude la plus totale. C'est un moment sacré ; comme un dernier pacte passé en secret avec le genre humain, avant de s'en retirer. Dans la toile *L'arrestation du Christ*, du Caravage, le Christ, dénoncé par Judas et honteux du comportement de ce dernier, de sa fausse embrassade, de son regard mélangeant folie et terreur, détourne le regard dans un air de tristesse tandis que Judas s'agrippe à ses vêtements, avec cet air qu'ont les membres tendus, secoués de spasmes des chevaux emprès de crever. Le Christ, là, ne témoigne pas du niais pardon condescendant que l'on retrouve chez Gustave Doré, dans les derniers jours du christianisme – non, la toile du Caravage est différente, elle offre quelque chose de plus, l'humanité du Christ : il se détourne du visage de Judas, regardant au sol et à sa poussière dont il se sait tiré, et ne montre que son humilité, dans toute sa grandeur, si peti-

te, si particulière en même temps : voilà la merveille que le christianisme, soit sa facilité à tout transcender, à tous nous rejoindre : le Christ, par amour pour l'humain, choisit la solitude en détournant le regard de Judas, et même le punit, jette Judas dans une solitude bien plus profonde. Aussi voit-on Judas s'agripper au Christ dans un élan désespéré ; si le Christ est dans la solitude humaine, il a Dieu ; Judas est seul entre les siens, et aseulé du Seigneur. Plus tard, le Christ ressentira sur la croix la même solitude :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?<sup>5</sup> » Ce sont là les paroles d'un humain, des paroles incertaines, des questions lancées en l'air, sans réponse, lorsque le genre humain nous a abandonné, et les cieux de même : le Christ, avec ces cris de désespoir, témoigne de ce sentiment de solitude totale duquel chacun fait expérience. Felix Mendelssohn Bartholdy met en musique ce texte – ce sera son opus 78 ; trois psaumes, dont *Mein Gott, warum hast du mich verlassen ?* ; les passages particulièrement lyriques où des voix seules jettent ces « Mon Dieu ! je crie le jour, et tu ne réponds pas ; la nuit, et je n'ai point de repos. » au seul silence de la foule, à la réverbération de la salle, sont suivis des chœurs qui leur répondent, leurs voix unes dans leurs accords – tantôt ceux-ci se détendent, s'étirent, et une voix seule, féminine, s'élève une octave au-dessus du lot, suppliant doucement : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi m'as-tu abandonné, et t'éloignes-tu sans me secourir, sans écouter mes plaintes ? » Sans tomber dans la *sainte-beuverie*, l'existence de Mendelssohn seule pouvait

---

<sup>5</sup> Psaume 22; le Christ sur la croix mourant, criant à Dieu: « Eli, Eli, lema sabachtani? ».

## Concours Critère

permettre cette œuvre réellement chrétienne ; descendant d'une illustre<sup>6</sup> famille juive, baptisé à l'âge de sept ans, conservateur et adorateur du baroque lors qu'alentour s'ébat, s'abat la *déliquescence romantique*, ostracisé de la majorité de ses contemporains, rejeté par la postérité<sup>7</sup>, Mendelssohn est seul, et il hurle au ciel, dans cette pièce : « Pourquoi donc ne descends-Tu pas Ta gloire sur mon front – lauré de tous les succès terrestres, il en est d'autant plus découvert, dans l'attente de Ta gloire éternelle. »

Et moi, sur la rue, poussé vers l'autre et repoussé par la distance, ce champ de terreur absolue nous séparant, je ressentis cette même chose. Ici, le ciel nous semble vide car il n'y a que les lumières de la ville qui s'étendent probablement jusqu'à en rejoindre la suivante, qui par leur poésie, par cette poésie d'or, d'acier et de lumière, ne nous laissent au-dessus qu'un ciel désastré. C'est plus qu'assez. Les étoiles nous sont statiques tandis que les cités dolentes qui sans fin s'étendent ci-bas sont en perpétuelle mouvance. Il n'y avait vraiment, à ce moment, que moi frissonnant, et ces étrangers qui me semblaient toujours plus outre s'éloignant ; sur mon iPhone, un ami à moi, habitant New York, me racontait avec photos à l'appui une scène qui devait me marquer : il avait organisé une soirée chez lui, puis chacun était parti, sauf ce taré, un type que tous toléraient, pour ce qu'il avait grandi à leurs côtés. C'était, en fait, une personne à la stricte limite de la déficience intellectuelle; peu s'en fut s'il pût aller à l'école régulière. Néanmoins, mon

---

<sup>6</sup> Il était petit-fils du philosophe Moses Mendelssohn, et fils d'un riche banquier.

<sup>7</sup> Voir Richard Wagner et son pamphlet *Das Judenthum in der Musik*, se traduisant par « La juiverie dans la musique », lequel attaque Mendelssohn à de maintes reprises.

ami et les siens avaient été aux mêmes écoles, et ce depuis leur enfance – ils l'acceptaient, malgré tout. C'était un décrocheur qui vivait dans le sous-sol de ses parents (desquels je ne sus rien), et ne faisait autre chose que boire : sa pensée ne dépassait que rarement le stade de la réponse à ses instincts ainsi qu'aux plus basses pulsions pouvant l'animer. Il se saoulait comme un porc, puis vomissait – alors que mon ami m'envoyait ses messages, ainsi qu'une photo de la personne en question, assise sur un divan beige, tenant une poubelle rouge dans laquelle s'abîmait un filet de bile filtrant entre ses lèvres, il était justement en train de l'aider à ramasser, à essuyer un peu son visage maculé de vomissures. C'était là, je le crois, l'illustration parfaite d'un *malaise*, d'une solitude profonde, impossible pour cette personne à formuler, ainsi que l'exposition de l'absurdité de la condition humaine dans sa cruauté la plus parfaite, soit ici le fait de n'être coupable de rien sinon de sa naissance, et aussi d'écoper de plus que ce que l'on pourrait, sous une vie de crime, se mériter. Quel saint priera-t-on, la bouche déclose, les paupières tombantes, les lèvres exsangues barbouillées du dernier souper que notre bière de trop nous aura fait rendre à la terre dont il a été tiré ? Qui viendra nous écouter bafouiller des phrases stupides, tenter d'organiser notre pensée dans un effort humiliant et décourageant ? Il n'y aura dès lors pour nous personne, et insensés, mourrons comme nous sommes nés et avons vécu : seuls. Mais y a-t-il un saint patron des bouches bien closes, des yeux éveillés, pétillants; des lèvres qui ne s'arrêtent de remuer qu'un instant pour mieux savourer le silence rhétorique devant mener à une suivante démonstration ? Qui voudrait bien nous écouter réciter des lieux communs, organisant la pensée d'au-

## Concours Critère

tres, sans effort ni courage ? Il n'y aura dès lors pour nous personne, sinon dans le regard des autres, notre reflet dégoûtant; dans leurs visages, le miroir de notre vacuité. Il y avait, à la droite de ce divan beige, un buste d'Homère en plastique blanc – il ne fut jamais éclaboussé. Je vis, dans une autre photo plus tardive, mon ami embrassant ce buste à la blague, dans une pose de prince charmant.

Comme j'entre dans le bar où je nous ai conduits, montant une volée de marches, je m'arrête, presque arrivé en haut – c'est qu'il y a tous ces gens devant moi assis aux tables et au comptoir, et ils sont tous là riant, criant, dépensant, et ils ont l'air heureux, et s'ils ne le sont pas, ils l'ont l'air plus que nous. Je les regarde, j'aimerais être des leurs, j'aimerais leur parler, les connaître, mais je suis loin d'eux, et plus je les regarde, plus je me trouve bien plus proche qu'eux ne peuvent l'être les uns des autres – une sorte de solidarité me frappe dans notre solitude commune. Je me promène dans le bar tandis qu'elle, elle est aux toilettes; une musique joue, trop forte ; dehors, des lumières vertes me semblent absolument malsaines – je retourne à l'intérieur. Il y a des tables pour deux, où discutent des couples : moi, quand je viens en un pareil endroit accompagné, je veux avec elle boire en silence, savourant les éclats de voix alentour retentissant. Les autres tables sont pour environ six personnes ; elles sont toutes remplies, recouvertes de chair, de pintes et de rires; aucune n'est libre, et tandis que Mathilde revenant des toilettes s'est arrêtée pour parler à quelqu'un qu'elle ne connaît aucunement, je tente d'observer les lieux, d'observer en détail chaque personne – l'angoisse de passer pour quelqu'un de seul ou même pis un drogué met fin

à cette entreprise ; mon intérêt pour ces gens s'arrête là. J'attends Mathilde, inconfortable, buvant un *Ricard* qui goûte trop fort, beaucoup trop fort, comme un goût éclatant, violent sous l'influence de la drogue – elle le finira tantôt, avant que nous ne partions. Je suis alors jeune, je me replace dans l'endroit : il y a moi, et la fragilité de ce qui me lie à Mathilde, puis ces gens, et j'ai ce sentiment que c'est l'heure, la mienne, et pourtant je suis accoudé à un comptoir avec un verre mi-renversé à la main, trop défoncé pour parler à Mathilde convenablement, pour que nous puissions nous comprendre, et soudainement je suis un putain de perdant.

Dehors – je marche aux côtés de Mathilde; réconciliés nous retournons chez moi, les pas claquant dans la neige mouillée, et comme plus tôt, il pleut une pluie fine qui vous trempe les cheveux. Je me passe la main au visage, le long de la bouche, m'arrachant de minces frissons, puis me la glisse au cou – Mathilde me parle de façon indistincte, elle valse autour de moi, riant ; les ciels et leurs éclats emblanchissent la rue ; la pluie pare de couronnes de givre les lumières jaunes des lampadaires. Des joies minerves me saisissent, tandis que je m'arrête un instant pour regarder au bas d'une longue côte le ressac des automobiles : d'un côté on ne voit que le rouge des phares arrière, de l'autre, le jaune de l'avant. Ces couleurs tourbillonnent un instant ; la nuit gît là transpercée, saignant sa noirceur, et j'allume une cigarette, regardant Mathilde : n'est-ce pas beau ? – je pourrais m'y noyer. Nous croisons des passants aboisonnés<sup>8</sup>, puis arrivons chez moi, nous couchons – elle veut faire l'amour, mais je ne le peux. Mathilde ne me parle

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.25.

## Concours Critère

plus ; elle s'endort progressivement, glisse sa main sous ma chemise avant de fermer les yeux pour de bon. Je restai éveillé jusques aux premiers scintillements de l'aube, où un soleil mort-né dans son berceau de nuages s'insinua entre mes draps – les lèvres entr'ouvertes, elle dormait, et j'allai me masturber aux toilettes.

# Hybris

Laura Cousineau\*

Le jour où j'ai réalisé que les choses avaient un commencement et une fin, ma vie a réellement débuté.

C'est que rien dans l'état du monde ne me le laissait présager, à une époque où je m'arrêtais encore à l'apparence des choses, où je croyais innocemment qu'il n'existait rien d'autre que l'évidence. Je n'avais jamais songé, je suppose, que le fait de douter de ce qui m'entourait puisse être légitime. Pour moi, la Vérité était écrite bien en vue sur la toile du monde, et se dévoilait de bon cœur à quiconque l'effleurait du regard.

Ainsi, ce que voyaient mes yeux, c'était ça : un monde éternel. Qui ne changeait jamais. Tous les jours étaient pareils – toujours la même herbe sous mes pieds, les mêmes lapins dans la prairie, les mêmes oiseaux traversant le ciel, les mêmes insectes grouillant à l'ombre d'une plante verte, les mêmes ruisseaux, les mêmes arbres aux mêmes endroits... Bien sûr, il y avait le temps qui changeait d'un jour à l'autre, mais seulement au gré des nuages et de leurs humeurs. Si le soleil n'était pas en vue, c'est qu'il était simplement dissimulé. Il existait aussi les saisons et leur cycle ; avant la neige, les feuilles qui tombent ; avant les fleurs, la neige qui fond... Et puis s'ajoutaient à cela le jour et la nuit, inséparables : jamais l'un sans l'autre.

---

\* Collège Lionel-Groulx

## Concours Critère

Sauf qu'il y avait aussi des cadavres d'animaux. Il m'était arrivé à quelques reprises, en me promenant, de rencontrer des bêtes drôlement immobiles : des petits rats, des oiseaux, une belette... La première fois, j'ai tout de suite senti en l'animal ce quelque chose d'étrange et de différent de ceux que j'observais d'ordinaire. Pas seulement à cause de son absence totale de mouvement ou de son regard étrangement fixe, comme détaché de la réalité, mais aussi par un élément de plus, un je-ne-sais-quoi que je n'arrive pas à expliquer. J'ai bien tenté, une fois, de percer le mystère en restant étendue toute la nuit près de l'animal, mais j'ai fini par m'endormir et, le lendemain, il avait disparu. Reste que, finalement, le phénomène s'expliquait mieux ainsi.

Néanmoins, quelque chose a fini par m'ouvrir les yeux, et ce quelque chose, je l'appelais Fern. Fern, c'était un écureuil roux que j'ai j'avais remarqué à cause d'une petite particularité : une de ses pattes avait perdu un doigt. Je me plaisais à le suivre dans les bois, d'arbre en arbre, de branche en branche, à tenter d'imaginer ce que pouvait être une vie d'écureuil.

Puis j'ai trouvé Fern dans le drôle d'état, avec les membres figés, le regard vide et le je-ne-sais-quoi d'inexplicable. Il ne s'est pas enfui quand je me suis approchée. Il n'a pas réagi lorsque je l'ai touché. Je l'ai tourné sur le dos, je l'ai levé dans les airs, j'ai même pincé sa fourrure, sa petite patte à laquelle il manquait un doigt. Rien ne lui a arraché le moindre battement de cils. Je me suis soudainement sentie bizarre. Je l'ai jeté par terre et j'ai reculé, avec l'impression confuse de quelque chose qui n'allait pas du tout. Cette bête, c'était comme si... Comme si elle n'avait de Fern que l'apparence. Comme si on avait déguisé une noix de pin en écureuil.

Je me suis dit que Fern « reviendrait » peut-être, que sa drôle d'absence ne durerait pas toujours. Je l'ai gardé avec moi un moment. Il s'était seulement mis à empester et à ressembler de moins en moins à un petit animal, de plus en plus à un champignon moussu.

Pendant très, très longtemps après, j'ai tenté d'élucider le mystère avec toutes sortes de théories. Puis j'ai trouvé la réponse au retour du printemps, en observant une mère et ses petits lapins. Je me suis dit : « C'est la saison des bébés. »

Pourtant... S'il y avait toujours de nouveaux bébés, pourquoi n'y avait-il pas de plus en plus de lapins ?

Parce que les plus grands finissent par disparaître...

Pour qu'une chose puisse débuter, elle doit aussi se terminer. C'est ainsi que l'équilibre est atteint. Ce qui vit meurt.

Comment poursuivre, maintenant, cette histoire toute décousue ? Puisqu'une histoire a un début, je me suis dit que le meilleur moyen de commencer la mienne serait de parler de mon début à moi, soit le premier événement significatif dont je me souviens. C'est que, pour que vous compreniez bien, je dois d'abord vous plonger dans l'état d'esprit qui a été le mien depuis toujours. Ce que j'ai vécu de l'enfance à maintenant, ce sont de longs jours plats, sans promesse et sans but, de longues nuits parfois sans sommeil, passées à observer les lumières d'un ailleurs caché dans le ciel. Longtemps, je me suis contentée de marcher le long du chemin bien droit qui me menait d'un jour à l'autre, tandis que les précédents tombaient dans l'oubli, des grains de sable emportés par le vent. Il me faudrait encore vous raconter des centaines de choses, des

## Concours Critère

centaines de petits épisodes pour que vous puissiez concevoir cette existence hasardeuse, pleine de silence. Mais il ne faut pas non plus vous ennuyer. Alors j'irai tout de suite à l'essentiel, à *ce* jour qui a signé le début, le vrai.

Je parle, bien sûr, du jour où j'ai découvert une chose singulière.

Je l'ai trouvée toute couverte de terre ; à première vue, on aurait dit un caillou. Ce qui a attiré mon attention, c'est la manière dont elle semblait capturer la lumière pour la renvoyer toute différente, plus douce, plus crémeuse... Je l'ai ramassée, observée...

J'ai été fascinée dès le premier regard. Je ne pouvais m'arrêter de la dévorer des yeux, d'en admirer la teinte laiteuse ; je caressais sa surface toute douce et laquée, comme une peau de pêche...

Je n'avais encore jamais vu un objet comme celui-là. J'ai alors pris conscience que je ne savais dire précisément *ce que cette chose avait de si particulier*. Je l'ai examinée plus en détail.

Comment les choses se sont passées, je n'aurais pu le décrire fidèlement, car pour le faire j'aurais eu besoin des mots, et je ne les possédais pas encore à l'époque. J'en étais encore à mon langage bien à moi, celui qui est comme du vent, qui se compose de petits sursauts et de labyrinthes dans lesquels on zigzague à toute vitesse : le langage de l'esprit, impossible à saisir, à décrire. C'est quelque chose de beau, de vaste et de vague... Et c'est aussi un grand fouillis. J'ai commencé alors à le démêler, ce grand fouillis qui m'habitait le crâne. J'ai plongé la main dans ce désordre et en ai retiré, une à une, des

choses que je savais déjà mais que je n'avais jamais pris le temps d'individualiser, de qualifier, d'isoler. J'ai commencé le grand ménage de ce que j'avais appris sur le monde et j'ai collé des étiquettes, j'ai exhumé, dépoussiéré, analysé, recollé, réinventé... Chaque petit savoir, chaque petite donnée, allait être extirpé de l'ombre et rangé précieusement là où il serait désormais à ma portée.

J'ai regardé... J'ai regardé l'objet, et sa façon de remplir le creux de ma main. J'ai observé comment il rencontrait le rose de ma paume, dans quelles arabesques et avec quelle amplitude. J'ai regardé à quels endroits et de quelle manière son intégrité prenait fin. J'ai appelé ce constat la « forme ».

J'ai comparé sa « forme » à celle d'un caillou bien banal, et j'ai vu comment le caillou est irrégulier, crevé ; à l'inverse, l'objet était très lisse, ses contours nets et continus.

J'ai regardé ce que sa surface avait de différent, comment cette matière semblait se fondre dans le ciel lorsque je la levais au-dessus de ma tête et comment elle devenait immanquablement présente lorsque je la posais sur un lit de terre. J'ai appelé ces relations entre les choses des « contrastes », mais le concept de « couleur » ne m'est venu que plus tard, car il n'était pas encore très clair pour moi qu'il s'agit d'une chose qui n'est pas influencée par ce qu'il y a autour.

J'ai examiné comment sa présence dans ma main, lorsque je fermais les yeux, était à peine perceptible ; comment il me fallait fournir peu d'efforts pour le garder là. J'ai appelé ce phénomène le « poids ».

## Concours Critère

Et c'est ainsi que, ce jour-là, j'ai identifié aussi la « taille », la « texture », l'« odeur », le « goût », et tant d'autres éléments... À la tombée de la nuit, exténuée mais exaltée, j'avais ouvert des portes dont je n'avais encore jamais soupçonné l'existence ; le monde, tout à coup, avait triplé, quadruplé de profondeur, ce n'était plus un petit étang mais un immense océan que j'avais à engloutir. J'aurais voulu ne jamais m'arrêter, mais j'avais la tête qui tournait et le ventre qui me faisait mal. La « faim »... Lorsque j'ai besoin de « manger »...

J'ai désigné le « ciel », le « soleil », les « nuages », la « terre », le « sable », l'« herbe »...

Et cette chose, cette chose merveilleuse qui était à l'origine de cette grande œuvre, je l'ai appelée un « coquillage ».

J'avais inventé les Mots.

Et après...

Après, les choses se sont précipitées.

Après, j'ai appris à jouer avec eux, à en faire des airs. Après, j'ai bâti une forteresse dans mon crâne, j'en ai fait une construction somptueuse, un monde dédié à eux, mes mots, qui ont donné une direction à ma vie. Celle-ci, soudain, était désordonnée, pêle-mêle, et à la fois dotée d'un ordre suprême. Je devais donner un nom à toute chose, je voulais voir le monde entier pour y trouver quelque chose qui serait encore orphelin et sans identité. Je savais que j'en avais pour l'éternité à nommer tout ce qu'il y avait dans le ciel et sur la terre, et c'était merveilleux, parce que j'avais justement toute ma vie à y consacrer, une vie qui jusqu'à maintenant avait été tâtonnan-

te, maladroite, vécue comme dans l'obscurité. Avant, je me laissais guider par des lueurs faibles dans la nuit, des riens qui menaient à d'autres chemins interminables et sans débouché ; c'était une errance désolante, engourdie par le confort de l'habitude, rassurée par quelques étincelles que j'arrivais à saisir au hasard. Ces doigts avec lesquels je tentais de cueillir des étoiles étaient gonflés d'une imbécile maladresse, lourds d'une insouciance détachée, pleins d'hésitations et de mouvements mort-nés, ébauchés puis abandonnés par la négligence de l'enfant que j'étais. Qu'ils sont beaux, les mots ! Je frissonne souvent en me disant que j'aurais pu ne jamais les connaître, oui ; j'aurais pu continuer à marcher sur les mille questions et réponses qui fourmillent par grandes colonies dans l'ombre de chaque chose, je les vois presque apparaître devant mes yeux maintenant tandis qu'elles se battent toutes pour attirer mon attention. Elles sont si nombreuses, et crient si fort, mais je les accueille les bras grands ouverts, car qu'est-ce qu'une vie sans elles, qu'est-ce qu'une vie à les repousser sans cesse, à faire comme si elles n'existaient pas ; quelle vie ce serait s'il fallait se mentir, ou peut-être croire bêtement qu'on sait déjà tout ; quelle vie ce serait s'il fallait être si peu attaché à la Vérité ?

Les mots, les Mots, les MOTS, les M-O-T-S, mots mots mots mots mots mots.

Soleil, ciel, nuage, pluie, foudre, tonnerre, vent, herbe, arbre, tronc, branche, trèfle, champignon, buisson, fougère, pierre, lapin, oiseau, belette, écureuil, rat, souris, chevreuil, mouffette, taupe...

Loup.

## Concours Critère

Les loups me fascinaient. Ils étaient toujours là où on ne les attendait pas ; telles des ombres, ils savaient se dissimuler derrière les branchages, parfaitement immobiles. Et lorsqu'on les surprenait nous épiant, on ne voyait d'eux que deux yeux jaunes, lumineux, qui ne cillaient pas, soutenant notre regard jusqu'à tourner tranquillement le dos et disparaître dans la pénombre. La nuit, j'entendais leurs longues plaintes et je les imaginais au clair de lune, parfois deux, parfois dix, têtes renversées, traînant leur corps usé et sale dans un halo de lumière bleue. Redoutés de tous, il ne leur restait que le réconfort de la nuit pour briser leur silence, pour dire qu'ils existaient encore malgré que les autres préféraient l'oublier. Je savais, pourtant, qu'ils n'étaient pas inoffensifs. L'un d'entre eux, un jour, a dressé vers moi une gueule couverte de sang. Je me rappelle encore le frissonnement qui a traversé mon corps.

Mon corps. Lui aussi, je l'avais décrit : œil, oreille, bouche, nez, lèvre, dent, langue, sourcil, front, joue, menton, cou, épaule, bras...

À un moment, j'ai réalisé que je n'avais pas de nom. Qu'étais-je ? Je n'étais pas comme les autres animaux. Je n'appartenais à aucune espèce que j'avais déjà vue. Mais ça, je le savais déjà, et depuis bien longtemps. L'impression d'être différente du reste du monde m'a suivie depuis aussi longtemps que je puisse me rappeler ; elle était présente bien avant que je puisse l'énoncer clairement, la concevoir. Indéfinie, elle se présentait comme une sensation subite et désagréable, un fourmillement au creux de mon ventre. Cela se produisait souvent à un moment où j'observais d'autres bêtes. Plus petite, je ne comprenais pas pourquoi les animaux ne se servaient pas de leurs « mains » ; je regardais un chat porter ses petits et m'étonnais

de le voir les prendre dans sa gueule, m'attendant plutôt à ce qu'il se dresse debout et se serve de ses antérieurs, comme je le faisais. Je me suis demandé si je n'étais pas anormale ; je me le demande encore et, à vrai dire, de plus en plus en vieillissant.

J'ai parfois l'impression d'être une sorte d'animal raté, qui aurait dû être différent. Qui n'est pas ce qu'il devait être.

Je me suis mise à y réfléchir. Beaucoup.

Cette coupure entre moi et le monde. Que voulait-elle dire ?

Je me suis ainsi retrouvée devant quelque chose que je ne parvenais pas à résoudre. Cette pensée, si je la remuais trop longtemps, me faisait l'effet d'un champignon vénéneux dans le gosier. Je ressentais une urgence. Je DEVAIS trouver. C'était plus important, plus important que tout ce qu'il y avait eu avant. Mais je ne parvenais pas à y réfléchir clairement, sans devenir confuse et haletante. J'étais hantée. Grugée de l'intérieur par ce point d'interrogation terrible.

Surtout, je ne parvenais pas à me donner un nom. Pour le faire, il aurait fallu que je sache ce que je suis : c'est la règle. Avant de nommer, comprendre. Lorsque je faisais la moindre tentative, j'avais l'impression de me tromper, ou de commettre une énorme bêtise, une offense à tout l'univers. La délivrance, ça aurait été que quelqu'un vienne et me le donne, mon nom. Je le souhaitais avec tellement d'ardeur qu'une nuit, je me suis assise sous la pluie et l'orage et j'ai attendu, espérant que le ciel me baptise, dans un grand rugissement de tonnerre. Je crois que j'allais très mal à ce moment. J'avais l'impression d'être malade. Et j'avais aussi l'impression d'une

## Concours Critère

présence étrangère en moi, que quelque chose ne m'obéissait pas et se déplaçait sans gêne sous ma peau ; quelque chose qui parfois me faisait mal.

Ça, je lui ai donné un nom. Je l'ai appelé l'« ombre », parce qu'elle semblait exister et ne pas exister en même temps, et parce qu'elle assombrissait mon existence, comme le nuage d'orage qui plonge la plaine dans l'obscurité. C'est que j'avais une épine dans le pied ; c'est que j'avais trouvé une question plus grande que moi, devant laquelle je me recroquevillais comme devant un loup qui voudrait me dévorer.

J'ai passé plusieurs journées assise sous un arbre, comme hébétée, dans l'incapacité de bouger, mais c'était plutôt que je n'en avais pas le désir. Je pensais à moi. À ce que j'étais. À ce que ça signifiait d'être moi – il y avait une signification, nécessairement. Il y avait une explication à ces membres longs et mous, à ces drôles d'engins que je m'abîmais à regarder, à ces mains que les autres ne possédaient pas... Quelques fois, je me suis sentie bondir en dedans comme lorsque j'apercevais un loup, et j'ai dû me lever et m'enfuir ; la « peur ». Elles me font peur, ces mains. On dirait parfois qu'elles ne sont pas à moi. On dirait qu'elles me regardent et qu'elles m'accusent d'un crime ; on dirait qu'on me les a greffées là, au bout d'un membre innocent d'animal. Ce sont ces mains, ces mains qui font de moi... Quoi, au juste ?

Je n'en veux plus. Mais que puis-je y faire ? Elles sont là. Impossibles à ignorer. Toujours présentes, un poids au bout de mes bras, un poids qui me rappelle à mon angoisse. Et ces longs doigts comme un os blanc, ces os de la mort, ceux que rongent les loups après un repas ; ces longs doigts trop fins,

trop précis, qui savent accomplir ce que les autres ne sauraient faire, qui savent faire...

Le Mal...

\*\*\*\*\*

Leur vue me fait monter un goût désagréable dans la bouche. Quand je suis trop fatiguée, je les enfouis dans la terre, et je me sens enfin mieux, je n'ai plus envie de vomir. Mais j'ai peur qu'ils fassent du mal à ce qui vit là-dessous. J'ai peur qu'ils cessent de m'obéir.

\*\*\*\*\*

Mes yeux sont des nuages. Il pleut...

Ça m'est déjà arrivé. Je ne me souviens plus quand. Mais ce n'est pas une sensation nouvelle. C'est doux comme une pluie fine ; ça donne l'impression d'être au petit matin, quand le monde paraît vide et désert, quand on croirait toute vie disparue. C'est la rosée du silence, qui accompagne l'étrange boule dans le ventre, celle qui semble m'aspirer un peu par en dedans.

Sauf qu'après un moment mes yeux brûlent, mes joues sont collantes, c'est une pluie d'acide que je reçois au visage. Plus rien ne parvient à arrêter mes yeux de pleuvoir maintenant, ni l'apparition d'un lapin ou d'une souris, ni un rayon de soleil, ni un insecte qui se pose sur ma peau. La boule au ventre est devenue un bloc de pierre ; et elle ne fait plus que m'aspirer,

## Concours Critère

elle me suce de l'intérieur, c'est un trou qui saigne dans le gouffre de mon ventre.

Et mes mains me regardent.

Elles tremblent un peu.

Elles sont fragiles, ces mains.

Je me suis levée tout à coup. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Quelque chose de nouveau s'était manifesté. J'allais mieux, et à la fois non ; c'est comme si j'avais puisé un peu de force dans mon mal, comme si j'y avais trouvé une nouvelle raison de me battre.

J'ai ruminé toute la journée. Et la nuit venue, j'ai pensé que c'était peut-être à cause du monde. C'était le monde qui me rejetait. Mais qu'avais-je fait de mal ? Je l'avais dorloté. Je lui avais donné des noms. Et pourtant il refusait toujours de m'offrir ma juste place... Je crois que c'était pour cette raison, au fond, que je la cherchais tant, cette Vérité, cette Vérité trompeuse et méchante. C'était juste pour qu'enfin on me laisse entrer dans ce grand et bel univers que je n'avais toujours pu observer que de l'extérieur, comme la recluse, la clocharde que j'étais. Je m'étais toujours sentie exclue, parce que... Parce que...

Les autres. Les autres, ils ne sont jamais « seuls ».

Moi je suis toujours seule. Toujours.

Moi je ne vis qu'avec moi-même ; je n'ai jamais senti la chaleur de quoi que ce soit de vivant contre mon corps. Les bêtes me fuient. Elles vont se blottir les unes contre les autres, elles s'échangent quelque chose, un je-ne-sais-quoi que ma vie n'a

pas, et qui la rend froide, vide, comme un grand désert de glace, comme un hiver sans fin. Moi, je n'ai personne. Personne d'autre comme moi ; peut-être que personne d'autre comme moi n'existe.

J'avais trouvé le cœur du problème. J'aurais voulu mettre en pièces tout ce qu'il y avait autour de moi. Prendre le ciel dans mes mains et le déchirer en petits morceaux, ces nuages maudits qui filent ensemble, insensibles à ma misère, cette herbe toute froide qui me pique comme des aiguilles. La Colère.

Je suis seule, m'entendez-vous ? SEULE !

J'ai hurlé. Et je pensais : RÉPONDEZ-MOI.

Mais OÙ, où êtes-vous ? Vous, mes semblables ?

J'étais au désespoir. J'ai songé à mourir, puis ça m'a fait peur.

Et le monde continuait de m'ignorer.

Le monde est traître ; avec ses grandes effusions de lumière, ses mille splendeurs, il vous donnera l'impression que vous êtes le bienvenu dans son royaume d'enchantements ; avec ses couleurs grandioses et la douceur de ses soirs d'été, de ses matins, il installera en vous quelque chose de reposant, de doux. Vous aurez l'impression d'appartenir à un endroit, l'impression de participer à quelque chose, à cette parcelle de ciel qui semble vous sourire tant elle est bleue, fardée de ses nuages blancs comme des museaux de bête chaleureux, et vous penserez, vous penserez que vous avez quelque part où aller. Or, la vérité, c'est que rien de tout ça ne vous appartient, parce que ce bel amour est désabusé, et creux ; ce bel amour est comme du vent, sans point d'ancrage, il repose sur la surface toute molle d'une digne indifférence, d'une autosuffisan-

## Concours Critère

ce glaciale. Un jour vous comprendrez que le monde n'a pas besoin de vous, qu'il tourne sans vous et que son état fondamental est celui, immuable, d'une chose qui possède un but et qui ne saurait s'occuper du reste. Il ne prend de l'existence que les agréments, dont il se régale sans s'attacher ; il sème en passant des espoirs mais ne revient pas, car sous ses grandes et fausses promesses, il n'y a rien. Absolument rien. Il vous jettera en plein visage votre insignifiance et attendra de vous voir revenir, rampant et tremblant, avec une douce insouciance.

Le monde sera toujours tel qu'il est, et vos petites misères, et les pensées que vous lui adressez, glissent sur sa peau de poisson comme de l'eau.

L'« ombre ». Elle est là maintenant, elle me dévore, elle enfle, prend vie, grandiose, majestueuse elle *devient* moi, elle ne fait plus qu'un avec moi, plus qu'un avec tout le reste, avec la Colère, la Peur : on ne voit plus de moi qu'un concentré d'écume furieuse et de tempête brûlante. Je me redresse et elles hurlent à travers ma bouche, elles, les « émotions », ces maladies dont le monde m'a affligée, et je sais, je sais qu'il n'y a que moi qui en souffre.

Je n'en veux plus du monde. Tout ce que je veux, c'est la présence d'un autre, un second moi qui ne serait pas moi. Je veux sa chaleur vivante, et des yeux, des yeux bleus comme les miens. Je le saisirais à pleines mains, cet autre moi, un « frère » ; je lui dirais : « Frère ! Je t'ai attendu toute ma vie ! » Il me faudrait mille ans, mille ans pour me remettre de cette joie intense, celle de pouvoir t'enlacer, celle de te sentir tellement près de ce que je suis, et dans ton oreille bienveillante je ver-

serais tout ce qui bout et grouille et veut tellement être libéré en dedans de moi, veut tellement être entendu ; à toi je hurlerais tout ce que je suis, tout ce que je sais, et toi, toi, tu m'entendrais, toi, tu ne serais pas indifférent. Tu reconnaîtrais que je ne suis pas rien, que je ne fais pas que manger et respirer et dormir, que je suis un être pensant, que j'ai entre mes deux oreilles une VIE sensée et sans limite, qui n'attend qu'un récipient dans lequel se déverser passionnément. Au fond, c'est pour ça qu'ils existent, mes mots, pour prendre un peu de cet océan de feu et pour le jeter dans le vent, pour me libérer un peu du poids de cet animal fou gardé prisonnier, qui tourne en rond et renâcle, qui n'en peut plus d'être repoussé, laissé pour mort par tout ce qui l'entoure. JE SUIS VIVANTE, m'entendez-vous ? Mon frère, il m'entendrait, il les comprendrait, mes mots, et je crois que ça me donnerait vie, je crois que ça me libérerait. Je ferme les yeux et je dessine la forme de son crâne, mes doigts tremblent tandis que j'imagine ses cheveux dans un vide terrifiant, et je tente de repousser la voix qui me répète qu'entre mes mains il n'y a rien, que l'être que j'essaie d'inventer n'existe pas, n'existe pas, N'EXISTERA JAMAIS. Je continue ; il y a son cou, et la nuque, juste là où elle durcit, comme le tronc d'un arbre, et il y a ses épaules, larges, je sens la chair et ce qu'il y a dessous, ce qui vit et tressaille ; il y a ses bras, et puis les mains, les mains... Mon frère, tu auras des mains comme les miennes, et tu me diras que mes mains sont belles, et je te dirai que tes mains sont belles, même si ce sont de longs os blancs, même si elles font de nous ce que nous sommes... Ensemble dans la misère, mon frère ; nous hurlerons contre le monde et sa cruauté, nous nous vengerons en riant comme des déments. Embrassons-les, ces

## Concours Critère

émotions, souffrons, souffrons ! Vois, monde, comme nous aimons ton cadeau de misère ! Un frère, je voudrais un frère avec qui partager ma haine, un frère qui essuierait les larmes sur mes joues, un frère qui regarderait le soleil sans ciller ; nous serions deux. Si seulement nous pouvions être deux. Juste deux.

Le monde n'a pas voulu de mes mots, mais peut-être que toi, tu les aimerais comme moi je les aime...

*Es-tu là, mon frère ?*

Si je me concentre suffisamment, si je ferme les yeux, il me semble entendre ta réponse...

*Quel est ton nom, ma sœur ?*

Je suis soudainement frappée de lourdeur. La Colère retombe, je crois, maintenant je suis seulement Triste, parce que telle une évidence, la chose me vient tout naturellement. Le masque glisse et, sans un bruit, éclate en mille fragments qui tomberont bientôt dans l'oubli. Ce n'est plus un mystère ni pour moi ni pour personne.

*Moi ? Moi, je suis le Loup.*

# Toska

Anne Fréchette\*

## tocka

*angoisse – anxiété – détresse – ennui – navrement – serrement  
de cœur – déprime – tristesse. Syn. spleen – cafard – agonie.*

[www.multitran.ru](http://www.multitran.ru)

*« Parce qu'on est de ceux qui guérissent,  
de ceux qui résistent, de ceux qui croient aux miracles  
Pas de ceux qui disent que lorsque les tables bougent,  
c'est que quelqu'un les pousse du pied »*

Fauve ≠

## 1

Je ne m'habitue pas au poids des rues désertes. Le silence est terne, mâché, le silence me happe et me recrache, le silence m'encule. Je l'emmerde, je m'en fous. Il m'emmerde deux fois plus. C'est comme une lutte en canon, une enchère dont on ne voit pas le bout. Dans l'immédiat, je me sens con mais

---

\* Cégep de Trois-Rivières

## Concours Critère

je ne lâche rien. Il y en aura bien un pour s'arrêter. Il y en a toujours un. Le problème c'est que je ne sais pas encore comment je me sens quand il y en a un. Je ne peux pas être réellement soulagé mais je ne suis pas en état de me plaindre et après tout je suis là pour ça, ne pas me plaindre. Mais je suis ce *private* en mission-suicide, celui qui s'est engagé un peu par obligation, qui n'a pas eu le choix de s'y faire et qui a prouvé comme un imbécile que nous, humains de merde, nous nous habituons à tout. Ce n'est pas vraiment moi qui l'ai dit, c'est ce gros cravaté, Ludvik je crois, celui qui m'a fait croire que le monde est beau quand on enlève la merde qu'on a dans les yeux, cette même merde dont le monde nous éclabousse en sautant dedans à pieds joints.

Je commence à fissurer de froid, il n'y a personne, je ne m'y fais pas. Il y en aura bien un pour s'arrêter. Je m'allume une cigarette le temps de réfléchir. Le même fantasme me hante chaque fois : je me demande de quoi j'aurais l'air si j'avais été autre chose que cette ébauche de poète victime d'une forclusion atypique, si j'étais né ailleurs, en Argentine ou au Canada, va savoir, si j'avais eu des parents, si j'avais su d'où je viens. À l'instar d'un artiste parrainé, je spécule aussi sur l'état de ma vie sans Marco. Quand il m'a trouvé, ténu et dégueulasse, plein de larmes et de morve que je peinais à cacher sous mes airs de connard, j'étais prêt à tuer tout le monde. Au plus près, ma famille d'accueil, ces apprentis SS qui m'avaient toujours parlé comme à un cabot, et qui voulaient un chèque mensuel, pas un fils. Puis j'aurais flingué mes vrais parents, qui s'étaient foutus de ma gueule depuis la première goutte de sperme jusqu'au placenta déchiré, mes vrais parents

qui s'étaient barrés de l'hôpital sans décliner leur identité, sans me trouver un nom. Ils étaient probablement Russes, m'a-t-on dit. Du coup, j'ai l'impression de n'avoir jamais eu de racines solides. Et ensuite, j'aurais fait exploser la France entière, cette mère-porteuse qui couve ses orphelins rien que le temps où ils sont petits et mignons, puis qui les balance comme des abats dans une grosse poubelle métallique qu'on appelle joliment société. J'ai grandi trop vite et je n'ai jamais été bien mignon, alors pas de famille d'adoption pour le malencontreux petit bâtard, rien qu'un emmerdeur qui aimait trop et mal les enfants et sa lobotomisée de femme qui n'a jamais rien vu. Trop de merde dans les yeux.

Des phares, deux intersections plus loin, découpent ma silhouette en gros plan sur le mur. Je fais ma tête de blasé intéressé, je tire une ultime bouffée de clope ; d'une chiquenaude elle atterrit dans une flaque. La voiture sombre ralentit, s'arrête, une fenêtre teintée s'ouvre. Un autre cravaté. Tu es seul ce soir 30 thunes ouais je peux faire sans capote ok une heure on fait ça chez toi.

## 2

Je me sentais bien mal foutu, les yeux rouges de fatigue, de fumée, de spleen, à m'incendier la gueule d'un joint, le troisième ou peut-être le quatrième, je ne sais pas, je ne sais plus, j'étais une superficie vaporeuse et je voulais tuer, à commencer par moi dès que je me croisais dans la glace noircie au-dessus du comptoir. Il était tard mais ce bar, il ne fermait jamais, personne n'y servait à boire, il n'y avait pas de musique

## Concours Critère

de dingue pour te vriller les tempes jusqu'à les rendre suintantes, pas de salope pour te convaincre que t'es pédé si tu ne la baises pas. C'était ce que les belles personnes appellent un squat, un trou à rats, un assortiment de famines antipersonnel. La soirée était lourde, crade, l'air puait la conspiration dirigée contre ma gueule. En fait, mon existence a toujours été une conspiration contre elle-même.

Je n'ai pas eu le réflexe de lever la tête quand j'ai entendu la porte craquer, je savais que c'était Thomas ou Abidi qui revenait de la chasse à son tour. En fait, c'était Marco, toujours élégant mais voûté, qui m'a tapé l'épaule comme un père. Je l'aimais, ce pourri de capitaine, je l'aimais parce qu'il m'a tiré d'un merdier que vous imaginez mal, alors peut-être que j'étais seulement reconnaissant mais j'avais bien l'impression de le voir comme un père. Il me dépassait d'une dizaine d'années tout au plus, mais il avait l'expérience de quinze hommes et beaucoup de squelettes moisissaient dans son placard. Au moins, lui, il n'y était plus et c'est comme ça qu'il s'est recyclé dans le commerce, après que sa famille l'ait balancé à la rue en disant qu'un pédé ne méritait pas de toit. J'en étais à peu près au même point quand Marco m'a trouvé durant un automne à saveur de tu-vas-y-rester-si-tu-passes-une-autre-nuit-dehors. Ce soir-là, à seize piges, j'ai foutu le camp de cette baraque où on m'appelait « hé toi » et je n'avais nulle part où aller. Il passait par là, il m'a tendu une cigarette. J'ai gagné un ami, un mentor, un collègue ensuite, parce qu'il faut bien payer le pain et l'herbe et que la grandeur d'âme frappe un mur quand le blé se fait rare. On partageait ce squat avec trois ou quatre autres gars qui allaient et venaient, tous de

notre trempe. Ceux de ma race, ils sont comme moi. On connaît les mêmes misères, on frôle l'envie de crever en chœur, mais on s'en sort toujours ensemble. C'est à se demander comment on fait pour survivre autant.

« On quitte le squat demain après le quart, ça commence à sentir la merde roussie », a grogné Marco en piquant mon briquet. Les flics. Ils ne sont pas bien méchants, mais ils peuvent facilement ruiner notre mois quand ils traînent trop dans le quartier. Les clients n'aiment généralement pas trop partager leurs penchants licencieux avec la flicaille et je ne les en blâme pas. Du coup, tous les six mois environ, on changeait de quartier, parfois de ville. Marco disait que c'était notre marque de commerce, qu'on se détachait du lot. La clientèle aimait voir arriver de nouvelles têtes aussi. On était rarement bien accueillis par les autres organisations en place, mais on appliquait nos règles et normalement ça se passait sans embrouille, les rivaux savaient qu'on ne restait jamais longtemps de toute façon. Si Marco amorçait une migration, on le suivait d'ordinaire tous. Parfois, l'un d'entre nous restait et on avait écho de mauvaises nouvelles deux ou trois semaines après : il avait été coffré, on l'avait retrouvé mort avec une seringue crado dans le bras ou il s'était fait rectifier la gueule par un dealer impatient. Je suivais donc toujours Marco. En plus, j'aime bien voyager et à chaque nouvelle ville, je me disais que j'y croiserais peut-être un destin plus gai que ma personne, que j'y connaîtrais la fortune. Ouais, le genre de vision idéale : je me reprends en main, la Sorbonne me sacre empereur des études littéraires, je deviens meilleur slameur que ceux que j'admire, je baigne dans le fric et j'achète une ba-

## Concours Critère

raque incroyable où tous mes demeures de potes vivront sans se soucier de rien. Et je tombe sur mon père via un site de retrouvailles à deux balles, découvrant qu'il me cherche depuis toujours. Le genre de vision imbécile. Le genre de choses qui n'arrivent qu'aux autres, qu'à ceux qui ont déjà une famille, des moyens, quelques barreaux de l'échelle sociale franchis. Je suis né avec les mauvaises cartes, du coup rien ne va plus, depuis ma naissance.

### 3

J'ai du mal à décrire mes premiers mois à Paris. Je n'ai pas une grande affection pour la ville, elle m'a toujours paru trop alléchante pour être sans risque. Marco me répétait souvent qu'elle est le cœur et les couilles d'un pays qui découvre son corps à l'âge adulte, et les quartiers où l'on traînait, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, sont ce sang de mauvaise qualité qui draine tant bien que mal la vermine en la confinant aux zones nécrosées. Thomas, Damien, Abidi et moi, on a suivi à la lettre les conseils de Marco, ce capitaine si aimable pour nous, qui nous a bien fait comprendre que si on se risquait près des hôtels, on mettait notre cul en jeu, car où vont les touristes viennent le fric et les flics. « Un client payant ne vaut pas une nuit en taule, car une nuit en taule se passe avec d'autres taulards », nous a-t-il simplement dit, et c'est vrai que les compatriotes, on les évitait. Je suis donc parti pour ma première nuit de travail avec la ferme intention d'éviter tout le lot de touristes qui pullulaient près de la place de l'Étoile. Les recettes ont été bonnes et j'avais hâte de retrouver ma bande à l'aube,

au coin de notre nouveau squat, question de faire gentiment chier mes collègues et d'en mettre plein la vue à Marco.

Le capitaine n'est pas venu au rendez-vous. Damien et Abidi, après une heure d'attente, ont commencé à être inquiets. On n'aimait pas trop s'éterniser une fois le soleil levé, car la vie diurne et les traînés ne s'entendent pas. Et puis Thomas est arrivé, haletant, paniqué, courbé comme un vieillard en se tenant les genoux. Il pointait le doigt vers les Invalides. Quand j'ai remarqué le tremblement de ses phalanges, son angoisse m'a gagné. On s'est tous regardés, on avait compris. « Marco a fait dans le tourisme, les gars. »

4

En raccrochant le téléphone, j'étais davantage en proie au découragement qu'à la panique. On était foutus. Damien me regardait, je n'ai rien dit, il savait. Je me disais qu'en soirée, on irait tous les quatre boire un verre, le dernier. On observerait une nuit sans travail pour notre capitaine. Je me disais que je m'en voudrais d'avoir cru que les étoiles artificielles de Paris remplaceraient celles qu'on ne voit qu'à la campagne. On se regarderait tous les quatre, on resterait silencieux, jusqu'à ce qu'on se mette d'accord d'un hochement de tête pour se serrer les coudes, pour survivre ensemble. On est de cette race, je me disais, la race des bâtards increvables, des maquisards, des poètes de rue, des corps vendus dont l'âme ne sera jamais étiquetée. On survivra, n'est-ce pas, les gars ?

Ça faisait des mois que j'arpentais les communes touristiques et leurs quartiers qui s'éveillent la nuit. Je dormais où je pouvais, dans les chapelles quand elles étaient ouvertes, sous les ponts quand elles étaient fermées, dans les aires d'autobus ou au creux d'un porche quand la chance n'y était pas. Au printemps, c'est toujours comme ça, les clients sont de meilleure humeur, ils sont photographes amateurs, badauds en masse confuse, naïfs aux cadenas pleins d'espoir, et moi j'ai du rêve à leur fournir le temps d'une nuit. Ils me chassent nerveusement sitôt le travail accompli, souvent honteux, parfois indifférents, puisque je ne suis qu'un autre grain de sable qui gêne l'engrenage de leur vie. Je n'en voulais plus trop à mes trois amis de n'avoir pas consenti à quitter Paris, salope parmi les salopes, après le poignard qu'elle avait planté dans le dos de notre capitaine. J'avais parlé à Marco quelques fois au téléphone, il m'avait strictement défendu de lui rendre visite. Privé de ce qui s'apparentait le plus à un père pour moi, je me sentais seul et con. Ça faisait bien trois ans qu'on traînait ensemble, qu'il m'enseignait la vie à sa façon. Ma barque était redevenue un radeau que j'essayais de guider avec une boussole montée avec de la ferraille trouvée ici et là. Je n'attendais qu'un signe de sa part, qu'il me dise la date de son procès, qu'il m'annonce sa sortie prochaine et que les choses redevennent comme avant. Que Damien et Abidi et Thomas et tous les autres bâtards qui formaient notre clan nous retrouvent. Que je ne sois plus seul. Que je ne sois plus un Rémi, sans famille.

En arrivant au minuscule logement que je partageais avec trois confrères camés et déchus, j'ai vu Camel – je ne sais toujours pas son nom, je sais juste qu'il aime bien ces élégants petits paquets de clopes qu'il garde dans la poche pectorale de sa veste – qui me faisait signe d'approcher. Il avait le téléphone plaqué sur la clavicule, marmonnant : « Pour toi, un Daniel ou un truc du genre ». Mon cœur a fait un salto, je gueulais presque de joie en prenant le combiné :

— Comment tu m'as retrouvé, vieux cinglé ?

— T'as un nom à coucher dehors et je savais que t'avais mis les voiles sur Toulouse.

— T'as pas l'air en forme, pédale. Ton vélo a déraillé ?

Silence. Mon cœur a fait cette fois un salto arrière, reprenant sa place. Marco n'était pas sorti de taule, c'est sûr. Je devinais ce qui allait suivre mais j'ai reçu quand même un sacré uppercut quand Damien me l'a annoncé :

— En langage administratif, ils disent « règlement de compte entre détenus » et ils en savent pas la cause. Y'aura pas d'obsèques, sa famille le renie toujours. On peut pas lui en offrir mais on va penser à lui, vieux. Ce sera tout comme.

## 6

C'est au détour d'une rue lyonnaise que j'ai croisé Mathilde. Elle avait une gueule superbement abstraite, l'air de quelqu'un

## Concours Critère

qui cherche ses clés en permanence, le genre à qui tu ne confies ni appartement, ni poisson rouge, ni vivaces rares quand tu pars en vacances. Elle m'a sans doute remarqué quand j'ai fait claquer le briquet, puisqu'elle a choisi ce moment pour sortir une cigarette fine, roulée main, main experte mais pressée, vu les froissements irréguliers du papier, et pour mettre ses paumes en coupe autour de ma flamme. J'ai noté l'odeur délicate que dégageaient ses cheveux – je remarque toujours les effluves de shampoing, ne me demandez pas pourquoi – et le tremblement qui tenait captives les commissures de ses lèvres. Elle m'a remercié en baissant le menton, ensuite elle n'a pas cessé de m'envoyer des regards en coin, tchak, comme des flèches dans la tête – le cœur, c'est pour les pédés. Elle avait eu une nuit aussi tendue, chiante, défaite que moi, elle avait la gerbe de rester debout aussi longtemps, elle voulait dormir mais pas par fatigue, plutôt par nécessité, pour mieux faire passer la prochaine nuit gris-blanc. Comment je le sais ? Vous en connaissez beaucoup, des naufragés qui attendent le bus aux premières lueurs de l'aube avec l'air de ceux qui se sont livré bataille à eux-mêmes ? Moi, à ce moment-là, je n'ai vu que nous deux en pleine toska. On naviguait sur deux radeaux rapiécés. Elle n'a même pas été surprise quand j'ai proposé un café. Elle semblait l'attendre, mais pas de cette attente candide de désespérée qui veut un rencart et pense le mériter. C'était juste naturel. Le café pour deux oiseaux de nuit arrivés en plein jour, ça va de soi, non ?

On a passé beaucoup d'aubes naissantes côte à côte à cet arrêt de bus. Un jour, presque sans en parler, on a pris la route ensemble. Pourquoi rester à Lyon, pourquoi rester dans le

Rhône, pourquoi rester en France, on n'avait rien à nous, dans ces rues. Ça me transperçait de sentiments confus, cette nouvelle alliance. Je lui ai parlé de mes rêves tordus, de mes espoirs tissés serrés de voir apparaître, au détour d'une ruelle ou au sommet d'une colline, le brouillon d'une vie que je veux meilleure. Mathilde m'a beaucoup encouragé à slamer, à écrire mes jeunes pousses de poèmes quand j'avais de quoi noter. Elle m'a dit que la famille vient avec une dose de volonté qui manque aux vains éclopés comme nous. Je n'étais pas d'accord. La famille manque aux éclopés comme nous qui viennent avec une dose de vaine volonté. On a tous les deux nos fantômes enchaînés à la cave, nos cadavres coulés dans les fondations, et on bâtit en tenant compte de leur existence sans s'en faire part mutuellement.

Pour l'heure, on continue d'arpenter les rues, les villages. De temps à autre, il faut bosser, pour payer le pain et l'herbe. Comme en ce moment, alors que je quitte la voiture teintée de ce cravaté pour aller rejoindre, au squat, Mathilde et les quelques autres bâtards de notre trempe. Peut-être qu'un jour je retrouverai mon père sur un site de parents éplorés. Peut-être qu'un jour j'aurai une baraque assez grande pour y faire vivre tous mes potes. Peut-être qu'un jour j'épouserai Mathilde.

En attendant, elle me tend un joint roulé main, main experte mais pressée, et c'est très bien comme ça.



# Moi

Gabrielle Gagnon \*

16 septembre 2013

À qui est-ce que je m'adresse ?

Est-ce à moi, ou tout simplement à l'un de mes nombreux masques ? Un de ces masques que je porte fièrement et constamment, qui représentent une personne que je n'ose connaître. Ceci n'a rien de surprenant : « personne », du latin *persona*, signifie « masque ». Eh oui, nous portons toujours des masques. Nous ne sommes personne. Je ne suis personne.

Je crois savoir où je vais. Pourtant, je me noie dans cette mer de visages qui me submerge. Tous se croient libres, mais quelle est la signification de cette liberté ? Suivre la vague ou tenter de garder la tête hors de l'eau afin d'apercevoir une lumière ? Une lumière. Je dirais plutôt une lueur d'espoir. L'espoir de se retrouver en s'échappant de ce banc de poissons-clowns.

L'homme est déguisé et ironiquement, il ne croit pas jouer la comédie. Par contre, y a-t-il quelqu'un dissimulé sous ce costume ? Si tel est le cas, est-il en mesure de se mettre à nu, de se dévêtir devant le miroir ? Peut-il se tourner vers lui-même et se questionner ? Se questionner à savoir ce qui, au plus profond de son être, l'anime, l'éveille ? L'éveille ? Mais qu'est-

---

\* Séminaire de Sherbrooke

## Concours Critère

ce qui m'éveille ? Qu'est-ce qui, malgré l'insignifiance de chacun de ces matins, me pousse à me lever, me pousse à vivre ?

Ma vie m'a été imposée. J'ai construit mon être dans un monde de fausse liberté, m'abreuvant d'illusions. Dans un monde qui prétend m'éduquer, qui m'endoctrine dans ses idéologies. Il ne veut que m'asservir, que me contrôler. Il me veut conforme à sa réalité. Il m'a attribué un rôle, je ne sers qu'à le servir, qu'à les servir. Servir ceux qui m'entourent, et qui me servent, ceux qui partagent innocemment cet asservissement. Ils disparaissent, à l'aube, dans le vide qui nous entoure. Entouré de mes semblables, je vois un vide se former autour de moi, un vide dont je tente de combler le néant.

Mais moi, ne suis-je que du vide ? Suis-je ce qu'ils ont fait de moi ? Ma place me demeure étrangère. Ne serait-elle, elle aussi, qu'une simple illusion ? L'ai-je choisie ou n'est-elle qu'imposition ? Tout ceci m'effraie. Je ne peux comprendre à quoi tiennent mes décisions, mes choix, ma vie. Je ne sais pas où je suis. Je suis perdu, perdu dans une personne qui me demeure inconnue, perdu dans mon personnage. Je ne joue qu'un rôle parmi d'autres acteurs. N'importe qui peut se voir offrir de jouer mon rôle, de jouer ma vie. Ainsi, puis-je dire que c'est bien ma vie que je prétends vivre ? Ne suis-je pas plutôt un vulgaire figurant de celle-ci ?

Je fais les bonnes actions, les bons choix, j'ai les bons amis, mais le mauvais visage. Je suis l'un de ceux qui croient vivre en plein contrôle, mais qui, trop bien plongés dans leur script, oublient leur identité, oublient qu'ils existent. Je fais dans la fausseté, la transparence, le sourire pour bien paraître. Eh oui,

que du paraître. Paraître afin d'être, à travers les yeux des autres, ce que j'aimerais percevoir au fond de moi-même. Et le pire dans tout cela, c'est qu'au fond, j'en viens à être ce qui m'illumine dans le regard des autres. Dans ces regards inconscients qui n'observent que du vide, fixant une suite d'images projetées sur l'écran de ma personne qui se tient devant eux.

Comment puis-je connaître mon identité ? Ai-je la capacité de me connaître ou suis-je trop bien plongé dans mon rôle pour me retrouver ? Me retrouver. Me suis-je vraiment déjà trouvé ? Simple illusion. Je reprends. Suis-je trop bien plongé dans mon rôle pour me trouver ?

Je demeure confus. Comment puis-je savoir à qui, présentement, je m'adresse ?

Cordialement,

Celui qui n'est pas à lui

## Concours Critère

3 novembre 2013

À celui qui se cherche,

Piégé. Je ne suis que piégé. Piégé à l'intérieur de quatre murs, à l'intérieur des quatre murs de ma vie. Piégé dans un monde que je n'ai pas choisi, emprisonné dans la cage d'une société et dans le rôle qu'elle m'impose. Je suis piégé dans un univers de contraintes m'astreignant à l'inconscience, à l'illusion de la liberté.

Évidemment, nous sommes libres de vivre dans l'inconscience. Libres de penser que nous sommes libres. Pourtant, est-ce vraiment être libre que de peiner à l'intérieur de cette cage ? Que de vivre à l'intérieur de ce pénitencier et ses cellules froides, se soumettre à leurs règles, à leurs supplices=? Que de vivre sous leur garde, sous leur contrôle, sous leurs regards ? Leurs regards. Mais où est orienté mon regard ?

Ma vision est universelle ; j'aperçois la même vie que mes frères. La société contrôle notre perception. Elle fait converger la lumière à l'intérieur d'une même fenêtre ouverte sur le monde, afin que nous observions les images qu'elle a choisies, sa vision de la réalité.

Mais comment me sortir du piège, m'évader de cette prison ? L'homme ne peut être déterminé de l'extérieur ; il « se détermine du dedans, indépendamment de toute objectivité, et c'est seulement grâce à cette détermination du dedans, en toute liberté, que l'homme devient une personne<sup>10</sup> ». Tout ce qui me

---

<sup>10</sup> Nicolas BERDIAEFF, *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, Paris, Aubier-Montaigne, 1946, p.27.

détermine, par l'entremise des autres, demeure impersonnel, incarne quelqu'un d'autre. Il s'agit d'une image, de mon image. De mon image à travers les autres. Mais où se trouve ma propre image ?

J'ai besoin de me retrouver seul devant le miroir. Pourtant, est-ce possible ? Puis-je me reconnaître sans les autres ? Ou ne suis-je qu'un prisonnier de leurs impressions, qu'un prisonnier de leur réalité ? Je dois m'évader, me marginaliser, m'éloigner de cette prison. Je dois apprendre à vivre loin d'elle, à vivre avec moi-même. Je dois reconnaître cette silhouette qui m'illusionne.

Ceci m'effraie. La peur de souffrir de cette quête, celle qui permet de découvrir ce que je suis, m'assaille et me ronge. Je ne pourrais plus me cacher, me cacher de moi. Je crains de changer de rôle, de trouver mon rôle. Je crains d'affronter le fugitif en moi.

Toutefois, ne suis-je pas obligé de le défier ? Comment tenir tête à autrui si je ne peux tenir tête à moi-même ? Je dois apprendre à connaître ce nouvel étranger. Je dois devenir souverain, me réfugier dans ma citadelle intérieure, car seul l'homme « qui se suffit à lui-même arrive à posséder ce bien inestimable qu'est la liberté<sup>11</sup> ».

Mais eux, comment vont-ils me percevoir et me juger ? Comme un danger, un inconnu, un marginal ? Comme celui qui n'emboîte plus le pas, qui ne voltige plus d'un bâtonnet à l'autre ? Conscience inversée du monde, ces perruches vont-

---

<sup>11</sup> ÉPICURE, philosophe grec, [En ligne], <http://evene.lefigaro.fr/celebre/biographie/epicure-979.php?citations> (Page consultée le 4 janvier 2014).

## Concours Critère

elles me considérer comme piégé ? « Notre époque avec sa sempiternelle sociabilité tremble tant devant la solitude, qu'on ne sait [...] s'en servir que contre les criminels. Il est vrai que, de nos jours, c'est un crime de s'adonner à l'esprit, rien donc que de régulier si nos gens, amants de la solitude, se classent avec les criminels<sup>12</sup> ». Si bien que les solitaires sont considérés par tous comme prisonniers.

Pourtant, je préfère me piéger et souffrir que de vivre et perdre ma personnalité.

Sincèrement,

Celui qui désire se retrouver

---

<sup>12</sup> Søren KIERKEGAARD. *Traité du désespoir*, Folio Essais, 1988, p.142.

18 décembre 2013

Au fugitif,

Surpris : voici le seul, l'unique mot permettant de décrire mon état d'âme. Surpris quant à ma découverte de moi, du monde et de la complexité de mon rapport avec celui-ci. Surpris quant à ma prise de conscience. Surpris de constater dans quel monde nous vivons, dans quel monde je vis. J'ai découvert une société qui m'amenuise, qui me contrôle. J'ai découvert que je n'étais que quelqu'un d'autre.

J'étais à bout de souffle. Courir, à toute vitesse, vers le vide, m'exaspérait. Pourtant, il faut croire qu'on se sent bien, que les gens se sentent bien au bord du gouffre. C'est à croire qu'ils veulent y tomber, qu'ils veulent tomber dans la gueule du loup. Ils sont prêts à tout pour se fuir eux-mêmes, pour fuir la solitude qui les afflige, qui assombrit leur regard. Ils ne veulent que vivre comme tous, la corde autour du cou. Ils sont prêts à y laisser leur vie. Ils sont prêts à s'abandonner pour vivre avec autrui, pour vivre seuls entourés de loups affamés.

Je croyais manquer d'air, plonger au fond du gouffre. Toutefois, je ne me suis jamais senti aussi léger, senti aussi en contrôle de moi-même. Vivre dans la solitude m'enveloppe, m'enveloppe de sagesse, m'enveloppe de réconfort. Cette solitude me procure un moment de répit. Un moment de répit dans cette course folle. Dans cette course folle contre les loups étourdis.

Néanmoins, les liens que je crée demeurent primordiaux afin de ne pas tomber. Je dois me marginaliser et m'éloigner, volontairement, tout en continuant ma vie parmi les coureurs

## Concours Critère

éperdus, les poules sans tête et les bêtes inconscientes. Je dois vivre parmi ceux qui ne connaissent pas la richesse de la solitude et qui préfèrent la chaude haleine de leurs semblables ; parmi ceux qui ne connaissent pas la solitude, mais qui se veulent néanmoins distincts ; parmi ceux qui connaissent la solitude, mais qui ne veulent pas accepter le monde physique dans lequel ils sont plongés. Je dois vivre ma solitude en acceptant le monde dans lequel je vis, tout en demeurant complètement détaché de celui-ci, car sans ce monde, puis-je consciemment me développer ?

La connaissance de soi est création de soi. Certes, mais cela présuppose l'existence d'antérieur à la conscience (...) [Celle-ci] divise et isole, mais elle fait aussi effort pour réunir et pour surmonter l'isolement. Car si le moi est liberté, liberté d'abord, il est vrai en même temps que la conscience aiguë du moi est inséparable d'un sentiment de servitude et de dépendance à l'égard du non-moi.<sup>13</sup>

J'erre en toute conscience à travers la réalité de tout ce que je ne suis pas. À travers ce monde qui me permet d'être conscient, qui me permet de vivre ma solitude sans me sentir seul. J'erre dans ce monde qui ne cesse de me surprendre au travers de gens qui ne cessent de m'étonner. Ils m'étonnent, car ils ne s'aperçoivent pas que cette vie leur glisse entre les doigts.

La solitude me sert d'instrument, d'instrument social. D'instrument pour m'évader de ce monde oppressant, de cette

---

<sup>13</sup> Nicolas BERDIAEFF, *Cinq méditations sur l'existence*, Paris, Éditions Montaigne, 1936, p.94.

Moi

course folle. Elle me sert d'instrument afin de découvrir ce monde, ce non-moi. Et surtout, afin de découvrir comment concilier ma double existence, soit celle dans mon monde et celle dans le leur, à l'intérieur d'une réalité qui ne me retient plus et qui ne me surprend plus.

Toutefois, une chose m'échappe. Je suis surpris qu'ils ne constatent pas leur isolement, qu'ils ne voient pas qu'ils sont tous seuls, en équilibre au bord du gouffre.

Salutations,

Celui qui n'est plus seul

## Concours Critère

29 décembre 2013

À l'incompris,

Malade. Je suis malade. Une maladie incurable, et qui, pour ajouter à l'ironie de mon sort, ne causera pas ma mort. Du moins ma mort physique. Eh oui ! je suis malade, malade dans ma conscience. En effet, c'est par celle-ci que je diffère des autres hommes, de ceux qui préfèrent être face au mur plutôt que de le gravir.

Pour eux, le mur n'est pas une échappatoire comme, par exemple, pour nous, hommes de pensée, c'est-à-dire d'inaction ; il n'est pas le prétexte d'une volte-face, prétexte auquel les gens de notre espèce à nous ne croient généralement pas eux-mêmes, mais qu'ils sont néanmoins ravis de trouver. Non, ils lâchent pied ouvertement. À leurs yeux, le mur recèle quelque chose de rassurant, une solution morale, libératoire et définitive.<sup>14</sup>

Ne devrais-je donc pas faire comme eux ? Me faire homme normal, me plonger, les yeux fermés, au fond d'une caverne ? Je souffre d'être double. Je souffre, car je dois « vivre à la fois dans le monde des phénomènes et dans celui des noumènes. [Je suis] phénomène, être naturel soumis à la loi de ce monde,

---

<sup>14</sup> Fiodor DOSTOÏEVSKI. *Notes d'un souterrain*, Paris, GF-Flammarion, 1972, p.55.

et [je suis] aussi chose en soi, être spirituel, libre du pouvoir de ce monde<sup>15</sup> ».

La conscience de mon être me rend faible et sans force. Sans force pour affronter la tempête me guettant dans cette jungle. Je me retrouve devant l'impossibilité d'attaquer, de sortir mes crocs et d'abattre mon ennemi. Comment puis-je le confronter alors qu'il est encore plus faible que moi ? Il se croit roi de la jungle, mais n'est-il pas qu'une simple fourmi ? Ne sert-il pas, comme tout le monde, qu'à nourrir plus gros que lui ? Je me retrouve faible devant sa faiblesse. Faible, car je ne peux changer son sort. Faible, car notre complicité est impossible. Faible, car il ne se croit pas seul.

Ma conscience m'étourdit et me perd. Elle me perd dans un monde que je comprends, que je ne veux plus suivre. Alors que mon corps tente de suivre la vague qui m'emporte, mon esprit m'apporte sur le rivage. Il devient difficile pour moi de m'adapter, d'agir avec les autres, d'expliquer ma manière de penser, de réfléchir. Ce qu'il faut de finesse et de subtilité pour que deux êtres puissent observer et partager une même réalité. Ils ne peuvent la posséder ; la réalité les possède. Comment expliquer le monde à un homme ne regardant qu'un mur ?

Ma solitude me rend heureux tout autant qu'elle m'afflige. Je ne peux jouir d'innocence et vivre comme tous. Il est impossible de vivre dans la réalité après l'avoir quittée ; ma vision s'est affinée, la condition humaine m'apparaît telle qu'elle est.

---

<sup>15</sup> Alexis KLIMOV. *Nicolas Berdiaeff ou la révolte contre l'objectivation*, Paris, Éditions Seghers, 1967, p.120.

## Concours Critère

Malgré tout, mon amour pour les prisonniers ne s'est jamais éteint ; ils sont essentiels à mon bonheur. Cependant, peuvent-ils toujours m'aider dans ma quête alors que nous ne partageons plus le même but ? Ne sont-ils pas plutôt la cause d'un préjudice ?

Je dois apprendre à vivre avec eux, à vivre sans vouloir les changer, à vivre une existence parallèle en adaptant ma vie à la leur. Je dois apprendre à vivre mon évasion sans leur imposer mon absence. Je ne dois pas leur faire voir que je suis malade. Et je ne dois pas les rendre malades, ils le sont déjà assez. Ils ont une maladie : l'inconscience.

Une maladie leur permettant de croire au bonheur.

Avec considération,

Celui qui ne voit plus de sens à la vie

14 janvier 2014

Au rebelle,

Il devient difficile d'accepter ma conscience. Il devient d'autant plus difficile de l'accepter quand ce pouvoir est une jouissance que je ne peux partager. Je ne peux malgré tout rien y changer. Je dois jeter l'éponge ; ma puissance reste impuissante.

Ma conscience ne me rend pas seulement double, elle m'égare dans un univers infini. « Elle ne peut se borner qu'à doubler [ma] réalité, car un tel doublage n'aurait ni sens ni raison. Au contraire, elle ajoute à la réalité ; grâce à elle, le sens du monde grandit<sup>16</sup> ». Elle rend difficile la communion entre mon esprit et mon corps en tentant de les réunir, en tentant de démontrer à mon esprit une tout autre réalité, alors que mon corps seul devrait être en mesure de percevoir. Cependant, en me faisant double, je n'ai jamais aussi bien compris le monde.

S'ils ne viennent pas en ma direction, moi, en échange, je peux aller vers eux. Est-ce ainsi que nous pourrions faire quête commune ? Descendre, las de ma solitude, vers ceux qui ne sont pas complètement aveuglés, vers ceux qui se possèdent ? Vers ceux qui ne sont pas complètement possédés ? Je veux partager mon expérience, mettre en lumière l'essence de la réalité où ils se tiennent, la nature de leur symbiose avec celle-ci. Ma solitude me permet de voir à l'amélioration du sort collectif. Je ne suis plus aveuglé. Je ne suis plus contrôlé.

---

<sup>16</sup> Nicolas BERDIAEFF. *Cinq méditations sur l'existence*, Paris, Éditions Montaigne, 1936, p.76.

## Concours Critère

Je suis libre. Libre de vouloir changer le monde, de changer la société.

Celle-ci ne nous veut pas libres ni intelligents. Elle redoute surtout l'éclat et la profondeur de l'esprit, soit tout ce qui est en mesure de changer quelque chose. Elle redoute de perdre le contrôle sur son fonctionnement, et sur ceux qui la font fonctionner. La conscience présuppose une distance, elle implique qu'il ne soit plus aisé d'exploiter, de subjuguer. Rien ne saurait plus contenir ma rébellion, mon cri de liberté. Un nouvel espoir, incontrôlable, une aspiration à une autre forme de vie.

Toutefois ma conscience, pour ne pas s'abuser, doit être utilisée à bon escient. Elle ne doit pas servir à contrôler les hommes, à multiplier les prisonniers, les relations de pouvoir. Elle doit tenter de faire sortir les hommes des griffes de ceux qui les détiennent, de ceux qui les amenuisent, de ceux qui les confinent dans un rôle. Elle ne doit pas les amenuiser, leur imposer des idées, car tenter d'instaurer une société qui ressemble à son dirigeant ne provoque qu'une société encore plus malade que celui-ci.

Je dois être un vent de nouveauté, un vent nous poussant dans le sens opposé. Mon souffle doit être puissant ; il doit faire bouger les choses et faire tomber le système existant. Il doit dissiper un brouillard, en questionnant règle par règle.

La solitude fait de moi un comédien lucide. Comédien, car je joue malgré ma conscience de la réalité. Elle me permet de me faire élément déclencheur d'un changement, d'une rébellion.

Salutations,

Celui qui croit avoir trouvé sa voie

Combien de temps faut-il pour redevenir soi ?

À qui est-ce que je m'adresse ?

Est-ce à moi, ou tout simplement à l'un de mes nombreux masques ? Mais où sont passés ces masques ? Ne sont-ils pas disparus, effacés, condamnés ? À quoi peuvent-ils bien me servir ? La solitude m'a permis de me trouver, de devenir quelqu'un d'authentique. Je ne joue plus de jeu. Je ne me cache plus. Je n'ai plus peur de moi et encore moins de ceux qui me regardent.

Qu'était donc ma maison pour moi, sinon un pays étranger pour lequel il me fallait travailler, et les êtres qui me sont proches sont-ils pour moi autre chose qu'une visite qui s'incruste ? Combien je me perds quand je veux être quelque chose pour eux ! Comme je m'éloigne de moi sans pouvoir arriver jusqu'à eux, toujours en voyage entre eux et moi, de telle sorte que je ne sais pas où je suis ni ce qui reste de moi et en est seul accessible !<sup>17</sup>

Mon monde est défini semblablement à mes rapports avec autrui. J'ai cessé de m'éloigner, je me rapproche quotidiennement des autres ainsi que de moi. Je peux maintenant les aimer, les aimer pour ce qu'ils sont, et non pour ce qu'ils prétendent être.

L'amour est le chemin qui mène à la découverte du secret d'un visage, de la compréhension de la

---

<sup>17</sup> Rainer Maria RILKE. *Lettres à un jeune poète*, Paris, GF-Flammarion, 1994, p.117.

## Concours Critère

personne jusqu'à la profondeur de son être. Celui qui aime sait sur l'être aimé ce que le monde ignore, et en cela il est plus près de la vérité que le monde entier. Ce n'est qu'en aimant qu'on peut comprendre intégralement une personnalité, pénétrer son génie. Nous tous qui n'aimons pas, nous ne connaissons les êtres qu'en surface, et non dans leur ultime secret.<sup>18</sup>

La relation authentique que j'entretiens avec mon être me permet d'avoir une relation authentique avec l'autre. Il s'agit d'une communion entre deux personnes se possédant, et surtout, se connaissant. Ne serait-ce pas le meilleur moyen d'atteindre le bonheur ? Au-delà de l'argent, des fausses relations, de la surconsommation. Être en mesure de vivre une réelle complicité avec les autres, avec soi-même, avec les éléments qui nous entourent. Au travers de l'art, de la musique, de ce qui nous fait vibrer. Être en mesure de nous comprendre, de comprendre ce qui nous a marqués, ce qui nous a changés ; ce qui fait en sorte que nous sommes, aujourd'hui, tels que nous sommes. Être en mesure de comprendre ce qui nous tient à cœur, de savoir qui nous tient à cœur et de travailler. Travailler sur ces relations, celles qui nous possèdent, qui nous marquent. Celles avec les personnes qui ne tentent pas de nous transformer et qui, seulement par leur présence, nous rendent heureux : ces personnes qui nous font sentir aussi bien que lorsque nous sommes seuls.

---

<sup>18</sup> Nicolas BERDIAEFF, *Le Sens de la création. Un essai de justification de l'homme*, Paris, Desclée de Brouwer, 1916, p. 276-277.

Moi

Comment puis-je me sentir mieux ? Mon être s'épanouit. J'ai appris à vivre seul, à vivre avec moi-même, et à apprécier ces moments. J'ai appris à connaître qui je suis malgré les changements perpétuels qui ont cours en moi. Je me vois changer. Je me vois grandir. Je suis en mesure d'effectuer une introspection et d'évaluer mon évolution, d'expliquer, de comprendre mes actions. D'interpréter ce qui se produit, comment je réagis. Je suis en mesure de me posséder, d'exprimer ce que je ressens, ce que je désire, ce en quoi je crois.

La solitude m'a fait le plus beau des cadeaux, elle m'a permis de me retrouver. Elle m'a permis de savoir à qui, présentement, je m'adresse.

Ton tout dévoué,

Moi

## Concours Critère

Chers lecteurs,

Peut-on considérer les solitaires comme formant une classe sociale ? En effet, sociologiquement, l'homme est grégaire. Pourtant, ne s'agit-il que d'une illusion ? L'homme peut-il réellement être avec les autres ? Les classes sociales permettent à l'homme de s'identifier, de s'éloigner de lui-même. Dès lors, n'y a-t-il, derrière cette illusion, que des êtres solitaires ?

La solitude peut paraître égoïste. Toutefois, l'homme est-il si fondamentalement incliné vers son prochain ? La société s'efforce d'éluder cette question. Elle fait de l'égoïsme individuel un égoïsme collectif. Elle interpelle chaque individu, l'entoure de ses semblables et lui fait croire qu'il n'est pas seul. Pourtant, nous le sommes. Seuls. Seuls avec nous-mêmes, seuls avec nos pensées, nos opinions, nos choix, nos actions. Seuls avec notre vie. Quand l'homme tente de s'unir avec son semblable, c'est qu'il y a eu de l'incompréhension. Il y a une différence marquée entre ce que je veux dire, ce que je crois dire, ce que j'aimerais dire, ce que l'autre entend, ce que l'autre croit entendre, ce que l'autre interprète, ce que l'autre veut entendre et ce que je dis réellement. J'impose des limites à mon propre monde par les limites que m'impose mon propre langage. Dès lors, la société ne sert que d'instrument. Elle ne sert qu'à nous illusionner. Qu'à nous donner l'illusion d'une fausse compagnie.

La solitude guette l'homme, il ne peut lui échapper. C'est pourquoi il devient primordial pour lui d'apprendre à vivre avec lui-même et de se connaître à travers ses masques. Ceux-ci demeureront toujours, car la réalité de l'homme n'est que théâtre. Les masques permettent à l'homme de se protéger de

la réalité, de demeurer détaché de celle-ci afin de garder son authenticité. En effet, ses masques lui permettent de se préserver du monde extérieur ; se faire personnage permet à l'homme d'entrer en contact avec le monde, avec les autres, tout en protégeant son intégrité. Dès l'instant où il s'ouvre à autrui, l'homme ne devient que masques. Autrui demeure dans l'impossibilité de comprendre l'homme, car il ne peut vivre les sentiments de son prochain. Il ne fait qu'interpréter et observer, transformant ainsi l'homme en un personnage. « L'instinct scénique est d'essence sociale<sup>19</sup> ». Dès lors, que reste-t-il d'authentique, mis à part l'être individuel préservé par la solitude, au cours de cette énorme représentation ?

Faire de la solitude un attribut social ne fait que rendre l'individualité à l'être humain. En fait, peut-on la considérer comme nécessaire à l'évolution de notre espèce ? Comme l'a si bien énoncé Nietzsche :

Il y a mille sentiers qui n'ont jamais été parcourus, mille santés et mille terres cachées de la vie. L'homme et la terre des hommes n'ont pas encore été découverts et épuisés. Veillez et écoutez, solitaires. Des souffles aux essors secrets viennent de l'avenir ; un joyeux messenger cherche de fines oreilles. Solitaires d'aujourd'hui, vous qui vivez séparés, vous serez un jour un peuple. Vous qui vous êtes choisis vous-mêmes, vous

---

<sup>19</sup> Nicolas BERDIAEFF. *Cinq méditations sur l'existence*, Paris, Éditions Montaigne, 1936, p.170.

## Concours Critère

formerez un jour un peuple choisi — et c'est de ce peuple que naîtra le Surhumain.<sup>20</sup>

Il ne reste à l'homme qu'à être lucide, qu'à s'ouvrir les yeux et qu'à tenter de se faire seul. Moins seul néanmoins que s'il était sa propre possession.

### **Bibliographie**

Nicolas BERDIAEFF, *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, Paris, Aubier-Montaigne, 1946, 302 p.

Nicolas BERDIAEFF, *Cinq méditations sur l'existence*, Paris, Éditions Montaigne, 1936, 204 p.

Nicolas BERDIAEFF, *Le Sens de la création. Un essai de justification de l'homme*, Paris, Desclée de Brouwer, 1916, 467 p.

Fiodor DOSTOÏEVSKI. *Notes d'un souterrain*, Paris, GF-Flammarion, 1972, 190 p.

ÉPICURE, philosophe grec, [En ligne], <http://evene.lefigaro.fr/celebre/biographie/epicure-979.php?citations> (Page consultée le 4 janvier 2014).

Søren KIERKEGAARD. *Traité du désespoir*, Folio Essais, 1988, 256 p.

---

<sup>20</sup>Friedrich NIETZSCHE. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, GF-Flammarion, 1992, p.104.

Alexis KLIMOV. *Nicolas Berdiaeff ou la révolte contre l'objectivation*, Paris, Éditions Seghers, 1967, 192 p.

Friedrich NIETZSCHE. *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, GF-Flammarion, 1992, 530 p.

Rainer Maria RILKE. *Lettres à un jeune poète*, Paris, GF-Flammarion, 1994, 161 p.



## Six éclats de verre

Alex Guimond\*

### Camille

Un homme marche sous ma fenêtre. Un jeune homme. Apparence plutôt quelconque. Manteau gris, chapeau noir. Le reste, je ne le vois pas. Derrière lui, une femme. Une jeune femme. Apparence plutôt quelconque. Manteau marine, cheveux longs, châains. Pas de tuque malgré le froid. Depuis six heures sept minutes ce matin, dix-huit hommes et sept femmes sont passés. Sur ces vingt-cinq personnes, trois allaient vers la gauche et vingt-deux vers la droite. C'est normal. C'est le matin et l'entrée du métro est à droite, trois blocs plus loin, à cent soixante-deux mètres. Les gens vont travailler. Depuis six heures sept minutes ce matin, j'ai compté soixante voitures. Treize étaient noires. Quatorze étaient grises. Deux vertes, quatre rouges, une prune, huit bleu pâle et dix marine. Une jaune, une violette, et les six autres blanches. Une des voitures noires est passée trois fois. Vers la gauche, puis vers la droite, puis encore vers la gauche. Les voitures ne peuvent pas stationner dans ma rue.

Depuis six heures sept minutes ce matin, personne n'a encore remarqué la vitre brisée de l'appartement en face du mien. Le tir venait de chez mon voisin d'en haut. Un bon monsieur. La quarantaine, poli, courtois, silencieux. Les seuls bruits ont été

---

\* Cégep Marie-Victorin

## Concours Critère

ceux de la vitre brisée et de la douille qui tombe sur le plancher, sur mon plafond. C'est ça qui m'a réveillée. Depuis six heures sept minutes ce matin, je regarde la rue en attendant que quelqu'un remarque la vitre brisée. Ça fait maintenant deux heures et quarante-six minutes. Il est huit heures et cinquante-trois minutes. Toujours personne.

Une petite fille dans un manteau de feutre rouge, huit ans tout au plus, a indiqué à sa mère la vitre brisée à neuf heures et trente-deux minutes, mais celle-ci l'a forcée à continuer. Je sais que c'était sa fille parce qu'elles avaient exactement les mêmes cheveux blonds frisés. La génétique est une science exacte.

À neuf heures cinquante-trois minutes, un livreur de pizza conduisant une voiture grise avec le logo de son restaurant sur la portière arrière gauche a levé les yeux vers la fenêtre brisée. Il est resté là six secondes avant de se dépêcher d'effectuer sa livraison dans le bâtiment d'à côté. Les voitures ne peuvent pas stationner dans ma rue. Quand il est sorti, il a regardé sa montre et s'est dépêché de partir.

À dix heures quinze minutes, une vieille dame au manteau gris promenant son chien, un épagneul caramel, s'est arrêtée sous ma fenêtre en regardant de l'autre côté de la rue. Elle est restée immobile pendant huit secondes en regardant la fenêtre brisée, puis son chien a tiré sur la laisse. Elle a alors fait trois pas avant de s'arrêter encore une fois et de regarder la fenêtre durant cinq autres secondes. Puis elle est partie.

Les voitures ne peuvent pas stationner dans ma rue. Malgré cela, il y en a une, verte, qui est là depuis sept minutes et vingt-neuf secondes. Juste devant le bâtiment à la fenêtre brisée. Peut-être que quelqu'un d'autre que moi a trouvé que ce n'était pas normal. Peut-être qu'il va faire quelque chose. Pourtant, sans un bruit, précisément trois minutes plus tard, la voiture est repartie. Moi aussi, je me serais dépêchée de partir. Les voitures ne peuvent pas stationner dans ma rue.

### Rosalie

Très chère Stella qui est au ciel,

C'est étrange comme chaque fois que le téléphone sonne, je me dis que ce doit être toi au bout du fil, que tu appelles pour t'excuser, pour me dire que ce n'est qu'une mauvaise blague.

Sur mon réfrigérateur, il y a une photo de nous, jeunes. On devait être à l'université. On avait la vie devant nous. Il y a aussi une photo de nous vieilles, et on a le même regard, la même flamme de vie qui l'anime. On est si belles !

Nous étions les dernières et maintenant il n'y a que moi. Ton mari est mort, mon conjoint est mort. Nos amis sont morts aussi. Quand on atteint quatre-vingt-dix ans, il faut s'y attendre, j'imagine. Mais il y a une façon de mourir, tu ne penses pas ?

Ce matin, il y a une vitre qui a éclaté en face de chez moi. Un coup brusque suivi du bruit des éclats, comme un écho. Je me suis mise à pleurer et je ne peux plus m'arrêter. Ça m'a rappelé notre accident. Celui qui t'a coûté la vie et qui m'a laissé la

## Concours Critère

mienne. Ce n'est pas juste d'être oubliée comme ça. La mort aurait dû nous prendre toutes les deux. Ça aurait été plus simple.

C'était probablement un rêve naïf, mais j'ai toujours cru que nous allions expirer côte à côte, tranquillement, en lisant un bon livre et en buvant du bon thé, par une journée d'automne un peu brumeuse. Ça m'aurait semblé naturel de finir comme ça, en partageant avec ma meilleure amie un petit plaisir de la vie.

Les gens à l'hôpital, tous, m'ont dit : « Vous avez eu de la chance, Madame, de vous en être sortie pratiquement indemne. Juste une fracture de la jambe : dans les circonstances, ça relève pratiquement du miracle. » Et puis, après un silence gêné : « Mes condoléances pour votre amie. »

Je devrais être heureuse d'être en vie, mais je n'y arrive pas. Dans le gouffre béant de mon cœur, il n'y a que tristesse, colère et amertume. Tristesse de te voir partie, absente, évaporée. Colère qu'on ait oublié qu'au-delà de la fracture de mon corps, il y a celle de mon âme et de la tienne. Amertume envers la mort qui t'a prise et qui m'a laissée à moi-même, seule.

Il y a tes funérailles demain, et je dois prononcer un discours. Pour dire à tout le monde à quel point tu étais une bonne personne et à quel point tu laisses un vide dans ma vie. C'est la vérité, c'est ce que je devrais dire, et c'est ce que je dirai.

Ce que je voudrais dire, par contre, c'est que j'en veux au monde de ne pas comprendre la douleur du survivant. Je m'en veux que tu n'aies pas eu ma chance. Je m'en veux de m'en être sortie pratiquement indemne. Je m'en veux de regarder les étoiles, Stella, elles me font tellement penser à toi. Je m'en veux de chercher chaque jour des bribes de toi, des morceaux de nous, un souvenir, une espérance. Je m'en veux de me sentir si seule, parce que toi tu ne sens plus rien.

Je me console en me disant qu'à l'âge que j'ai, ce ne sera pas long avant qu'à mon tour je ne rejoigne la voûte.

À bientôt mon amie. En attendant, je tâcherai de vivre un peu, pour nous deux.

Rosie

Adèle

Aujourd'hui, je me suis rendu compte que je ne pouvais plus continuer. La solitude, c'était bien au début. Pas de drame, pas de mensonge. Je ne dépendais de personne. Il n'y avait pas d'obstacle entre moi et moi. C'était formidable, parce que je n'avais pas à me soucier de l'avis des autres ou de leurs sentiments. Je pouvais être tout à fait égoïste, et ça ne dérangeait personne.

J'avais besoin, je pense, de ces quatre années d'isolement, mais ce matin, lorsque mon voisin d'en bas a tiré sur la vitre d'un appartement désert en face du nôtre, ça n'a plus été possible. Il avait un vrai fusil avec de vraies balles dedans, et il a réduit en miettes la vraie fenêtre d'un vrai appartement. Je l'ai

## Concours Critère

vu faire. J'étais à ma fenêtre. Il a regardé partout sauf en haut avant de s'exécuter. Les gens oublient souvent de regarder en haut.

Je me suis bâti un monde de fiction pendant quatre ans, et ce n'est que ce matin que je m'en suis rendu compte. J'avais pour moi des bibliothèques entières, et ça me suffisait. Mais ça ne suffit plus. Au final, je ne peux pas vivre à travers les expériences de personnages fictifs. Il me manque quelque chose à quoi je n'aurais jamais pensé : la chaleur humaine. Parce que les livres, aussi chargés en émotions, en réflexions ou en actions soient-ils, sont un amour à sens unique. Je n'en peux plus.

Cette solitude que j'avais choisie me pèse maintenant comme si j'avais été enterrée vivante. Et c'est encore pire parce que je me suis ensevelie moi-même. Un tout petit événement, un tir, et toutes mes certitudes volent en éclats.

Tout à l'heure, je vais téléphoner à ma maman. C'est la dernière personne à qui j'ai parlé avant de me couper du monde sur un coup de tête. Il me semble naturel de retourner à la société par le chemin inverse. Ensuite, ce sera Théo, mon petit frère, qui ne doit plus être si petit. J'espère qu'il ne m'en voudra pas trop.

De ma penderie, j'ai sorti mes boîtes remplies de passé. Je m'étais juré de ne plus les ouvrir, de les oublier. Maintenant, je souris et je pleure bêtement en extirpant les albums photos, les cadeaux et les émotions que j'y avais enfouis. Ça fait un bien immense de se souvenir qu'on n'est pas seul au monde.

Marie

Ce matin, ce n'est pas le soleil à travers ma fenêtre qui m'a réveillée, mais plutôt l'agitation incessante dans l'appartement voisin du mien. Le monsieur qui habite là n'a pas l'habitude de faire du bruit, et souvent, il n'est même pas là. Et, comme la majorité des locataires de l'immeuble, il ne reçoit jamais de visiteurs. En fait, je n'étais pas complètement réveillée jusqu'à ce que j'entende le bruit de la vitre brisée. Avant, je me réveillais avec le soleil et je m'installais à ma fenêtre pour peindre. Avant, je me réveillais avec le soleil, tu étais là et tu m'attendais avec un thé fumant, infusé juste à point. Avant, je me réveillais avec le soleil et je n'avais pas le cœur en lambeaux.

C'est ta faute, tu sais. Et peut-être un peu la mienne aussi. Mais=je t'aimais. Je t'aime. Il y a deux semaines, quand tu es parti, quand tu m'as dit que ce qu'on avait n'était pas assez, moi, je n'ai pas compris ce que tu ressentais. Moi, je pensais qu'on était bien, ensemble, qu'on se comprenait.

J'aurais aimé que tu me demandes avant de partir ce que j'aime chez toi. J'aime tes mains, sur mes hanches. J'aime tes yeux, qui ont un regard si particulier sur le monde. Certains pensent que c'est de l'indifférence, mais moi, je sais que c'est plutôt parce que tu portes plus attention au contenu qu'au contenant. J'aime tes bras, qui me serrent plus fort lorsque je suis contrariée, j'aime tes lèvres, si douces, si tendres sur les miennes, et en même temps si insistantes, si passionnées, j'aime ta voix, à mon oreille, un peu trop grave, un peu trop rauque, mais ça m'importe peu parce qu'elle me murmure

## Concours Critère

tous ces mots que j'ai envie d'entendre. Tu m'avais dit que tu m'aimais !

Ce matin, quand j'ai entendu la vitre se briser, je me suis dit que c'était moi. Moi en mille morceaux. Moi qu'on doit recoller, comme une porcelaine dans un musée. Celle à laquelle il manque des morceaux, parce qu'on n'a pas réussi à les retrouver. Moi qui, depuis deux semaines, depuis que tu as rompu, moi qui ne vis plus. C'est un portrait de toi, inachevé, qui trône sur mon chevalet, comme pour me narguer, pour me faire sombrer encore plus. Je n'ai ni le courage ni la lâcheté de l'enlever, de le cacher. Je me sens si seule sans tes yeux pour me guetter. Pourquoi est-ce que tu ne m'aimes plus ?

Par ma fenêtre, je regarde la vitre du bâtiment d'en face, brisée, et je pleure. Je n'avais pas réussi à pleurer encore. Peut-être que je n'y croyais pas. Je savais que tu partais, je pense. Et je sais que tu ne reviendras pas. On était bien ensemble, pourtant. Non ?

### Victoire

J'ai passé la nuit à regarder mon diplôme. Le résultat de dix ans de labeur. Pourtant, je n'ai pas le sentiment d'avoir accompli quoi que ce soit. Pendant dix ans, j'ai étudié, j'ai appris, j'ai compris, j'ai mémorisé. Maintenant, je ne sais plus quoi faire. J'ai un diplôme. Et puis après ? Je n'ai pas fait d'effort. Je ne me suis pas dépassée. Je n'ai pas fait de sacrifices.

Ce n'est pas facile d'être toujours la meilleure. Parce que les gens attendent quelque chose de toi. Ils sont facilement déçus. C'est difficile d'être toujours la meilleure parce que tu n'as pas le droit de te laisser aller. Toi, tu t'en fous au final, parce qu'à force de réussir dans tout, tu ne sais plus quoi faire. Ton entourage te dit: tu serais si bonne pour faire ça. Alors tu essaies, et tu réussis. Mais réussir quelque chose ne veut pas dire l'apprécier. J'ai besoin de défi, j'ai besoin de faire un effort. Ça devient lassant de tout réussir.

Et puis il y a les jaloux qui, eux, font un effort et n'arrivent pas à être aussi bons que toi. Tu sais qu'ils méritent d'être meilleurs, mais ça ne te déloge pas du sommet. Le sommet. Seule au sommet. Je ne veux plus du sommet.

Je ne veux plus de cette intelligence, de cette vivacité d'esprit, de cette facilité, cadeaux empoisonnés. À force de tout faire, on ne fait plus rien. Je ne peux rien entreprendre à long terme. C'est trop facile, je perds tout intérêt. J'ai besoin de me trouver une passion, un but. Quelque chose qui ne sera pas aisé, quelque chose qui me forcera à me dépasser.

Je regarde mon diplôme et j'ai le goût de le déchirer, de le réduire en miettes et de le brûler, de l'annihiler. Et puis une fenêtre éclate. J'entends le verre qui se brise. Le bruit, qui ne vient pourtant pas de chez moi, me semble assourdissant. J'ai l'impression qu'il se répercute dans tout mon crâne, il y résonne. Une petite bombe vient de sauter en moi, j'éclate.

Je ne peux rien faire d'autre que de pleurer. Je pleure la pression accumulée pendant trop longtemps, je pleure mon man-

## Concours Critère

que de passion, je pleure, je pleure, je pleure, et je ne peux plus m'arrêter. Les sanglots nerveux, de quelqu'un qui n'a pas su pleurer pendant trop longtemps. Il y a des gens qui ne savent pas rire, d'autres qui ne savent pas pleurer. Les larmes ont quelque chose d'aussi libérateur que le rire, parfois. Mon avenir m'appartient.

### Jonathan

Mes parents avaient deux fils, mes deux frères. Et puis il y avait moi. Ils n'avaient rien pour eux, pourtant, mes frères. Pas brillants, pas sportifs, pas spécialement beaux non plus. Le plus vieux a toujours été impliqué dans toutes les magouilles possibles. Le plus jeune a changé d'école quatre fois. Il se battait. Entre les deux, il y avait moi.

Moi, j'avais les meilleures notes, je ne semais pas le trouble. Mais pour mes parents, je n'ai jamais existé. Le plus petit cadeau à Noël, mon anniversaire oublié. J'étais un inconnu dans ma propre famille. Enfant, je n'en étais pas conscient. En grandissant, je me suis dit que ça s'arrangerait. Ça ne pouvait pas durer toujours. Je me trompais.

Je suis une ombre. Les gens ne me voient pas, ne m'entendent pas. Je suis celui dans qui vous foncez lorsque vous marchez dans la rue, celui qui semble sortir de nulle part. Celui qu'on oublie d'inviter lors d'une réunion familiale. Celui qu'on n'écoute pas lors d'un souper d'affaires, qui interrompt ses phrases au milieu lorsqu'il constate que personne ne l'écoute. Le bruit de fond.

Ça fait mal d'être un bruit de fond. Terriblement mal. L'*Homo sapiens* est une espèce sociale. Il a besoin de la compagnie de ses pairs. Il a besoin qu'on reconnaisse au moins le fait qu'il existe. Un sourire, un signe de tête, quelque chose ! Parfois, je me disais que même une insulte serait mieux que l'indifférence. Quelqu'un qui te déteste sait au moins que tu vis.

Aujourd'hui, j'affirme mon existence. J'ai tout planifié. Personne ne sera blessé, ça ne fera pas trop de bruit. Mais au moins, j'aurai prouvé que je suis. Devant ma fenêtre ouverte, je regarde le bâtiment d'en face. La troisième fenêtre à partir de la gauche, au troisième étage. C'est ma cible. L'appartement n'est pas occupé. J'ai vérifié hier. J'ai fait comme dans les films et j'ai accroché un morceau de tissu à un balcon voisin pour m'indiquer la direction du vent. Mon fusil est armé, et cette fois, ce n'est pas une balle à blanc. J'ai posé le silencieux pour qu'on ne sache pas que ça vient de moi. Il y a d'autres locataires dans l'immeuble. Je ne voudrais pas trop les déranger.

Six heures sept minutes au cadran. C'est l'heure. Je suis un peu en retard sur le plan, mais au final, ça ne change rien. Il n'y a personne dans la rue. Je tire. La vitre éclate. Ça fait plus de bruit que je ne le pensais. J'espère que je n'ai pas trop fait peur aux voisins. Sur le trottoir, quelques éclats de verre. Avec le soleil qui se lève, on les voit comme des petits cristaux qui captent la lumière et font de petits points lumineux sur le ciment.

## Concours Critère

Lorsque les policiers arrivent, dans l'après-midi, je suis assis dans le salon. Mon arme est déposée sur la table à café. Une tasse de thé refroidi patiente juste à côté. Pas une gorgée ne manque. Je vous attendais, je leur dis, merci d'être venus. J'existe un peu.

\*\*\*\*\*

*Miriam était enquêtrice depuis peu et elle n'aurait jamais pu imaginer un cas aussi étrange. Un coup de feu destiné à personne, un bloc à appartements rempli de témoins en pleurs, sauf une, sans émotion, tout à fait stoïque. Et un suspect dont la culpabilité ne faisait aucun doute, qui remerciait les policiers pour son arrestation. Elle n'arrivait pas à joindre les différents éléments de l'histoire. Pourquoi cet homme avait-il planifié avec soin un tir à travers la fenêtre d'un appartement vide ? Quel était le lien avec toutes les femmes en pleurs qui habitaient dans le même immeuble que lui ? Y avait-il seulement un lien ?*

*La soirée s'annonçait longue. Miriam soupira. Encore une fois, elle ne pourrait probablement pas souper avec ses enfants, ses deux petits monstres qu'elle aimait tant. Un par un les témoins et le suspect devraient raconter leur version des faits, et vu que personne n'avait été blessé ni même visé, selon les affirmations de l'homme armé, tout cela ne mènerait probablement à rien. Miriam était intriguée toutefois, et voulait aller au fond des choses. Elle se promet de demander une journée de congé pour emmener ses enfants au parc au cours de la semaine.*

## Six éclats de verre

*La jeune policière retourna dans l'appartement à la fenêtre brisée. Les techniciens étaient occupés à ramasser les éclats de verre. De tout petits éclats de verre éparpillés sur le plancher, une œuvre de poésie et de lumière. Miriam sombra dans une triste mélancolie qu'elle ne put s'expliquer.*



# Les bourgeons d'opium

Annie Roussel\*

**0. 25 septembre 2006**

*Mais pour rentrer chez nous le soir  
À l'heure où le soleil s'en vient crever au-dessus des ruelles  
Mais pour vous dire oui que le soleil se couche oui  
Chaque jour de nos vies à l'est de vos empires  
(Michèle Lalonde)*

Montréal dans l'est, son odeur galvanisée emprisonnée dans la lourdeur du ciel. Gris. Chaque jour même au soleil. Demain et hier, encore, le paysage semble stagner depuis un temps. Le stade silencieux, relique d'années fastes d'ambition, de rêves futuristes.

On ne pourra pas dire qu'elle a bien vieilli ; les Jeux sont faits depuis trop longtemps, le métro pue, la Ronde rouille. Décennies en coup de vent, rafale mégalomane dont il ne reste que les poussières. Montréal est un bipolaire sous médication.

Et encore les squelettes corrodés d'industries en ferraille, hantées par l'odeur de sueur de spectres forcenés, pauvres et puants de désirs inféconds, condamnés au même geste de six à

---

\* Collège de Maisonneuve

## Concours Critère

six, du lundi au lundi. Soldats de la révolution industrielle, martyrs usinés.

Sans les voir, à genoux dans la crasse désaffectée, Emmanuel serre le garrot autour de son bras et enfonce l'aiguille dans sa veine. Sa tête atterrit sur le béton, extatique. Il expire une dernière fois l'air putréfié de l'usine. Les rats s'affairent déjà autour de son cadavre.

Enfants des révolutions.

Industrielles, technologiques, nucléaires, sanglantes, tranquilles.  
Enfants des colonisations génocidaires, aux yeux opiacés. Déjà  
las du monde mille fois refait ; après tout, *Dieu est mort et  
l'absurde est la première vérité.*

### **1. 27 septembre 2006**

Le claquement de la porte m'oblige à relever la tête. C'est l'appartement d'en face. Je repose lentement ma joue contre mes genoux. Elle est lourde comme si je n'avais jamais été habituée à la gravité ambiante.

Manu est mort et moi aussi.

Mon frère, mes os, ma chair et mes dents, mon commencement du monde, mon éternel amour platonique, Emmanuel mon jumeau m'a abandonnée pour un dernier fix d'héroïne frelatée.

## Les bourgeons d'opium

Mon cœur s'est givré, je ne l'entends plus cogner ; sans doute l'aorte s'est empêtrée de neige, et le foie a suivi, et le poumon, et mes doigts qui bleuissent pendant que ma joue repose sur mes genoux, depuis deux jours maintenant, et ce matin dans la voix momifiée de maman au téléphone une véritable avalanche.

« Ils l'ont retrouvé avec l'aiguille encore piquée, fière et droite dans son bras, mais ils n'ont pas retrouvé ses yeux, que des trous parmi la vermine. »

« Je sais. »

Je sais maman. Je sais, j'ai le cœur cristallisé de froid, et c'est beau, tu devrais voir ; c'est à pleurer, une merveille, mais ça fait mal comme lorsque tu nous as mis au monde, dans une mare de sang sale nous nous étions entremêlés de partout, jusqu'en dessous de la peau, jusque dans les veines, jusqu'au cœur.

Je ne suis plus qu'à demi, maman. Je sais.

Je lui aurais donné ma peau à mon jumeau, mon amour, tellement la sienne était à vif, tellement elle était fragile, tellement le monde qui l'entourait pouvait au moindre frôlement la fendre. J'aurais cousu sur lui une armure de fer, que personne n'aurait osé défaire, et il aurait sillonné le monde armé d'un seul sourire.

## Concours Critère

Mais ce sont des chimères. Et Manu est mort et moi aussi. Sans tour du monde, sans sourire ni *happy end*, sans prince ni château, que le gris permanent et l'odeur de soufre des usines d'Hochelaga.

### 2. 4 février 2004

*I've been to Nagasaki  
Hiroshima too  
The same I did to them  
Baby I can do to you  
(Annisteen Allen)*

J'ai l'esprit embrouillé de trop d'alcool pendant que j'éraille ma voix à rendre *Fujiyama Mama* de Wanda Jackson au karaoké du coin. Le goût âpre de la Tremblay au fond de ma gorge me donne une nausée permanente. Mais je veux terminer la chanson de Manu, ma bombe à retardement, mon Hiroshima ; je l'aime même s'il est une guerre nucléaire à lui tout seul. Je l'aime même s'il menace à tout moment de se morceler dans une explosion grandiose dont je serai le dommage collatéral.

*Ain't nobody gonna break me up !*

Soulagement dans l'assistance, je reprends ma place et termine ma grosse bière en grimaçant. Manu chuchote dans mon oreille, je n'ai pas le temps de me remettre de ma gorgée tiédasse qu'il bouscule le barbu éméché de la table d'en face et

empoigne son collet. Il voit rouge, il ne voit rien, ses yeux sont gorgés de sang, il n'est plus Manu, il redevient la bête grotesque qu'il garde enchaînée au fond de lui. Elle détruit ses jointures en défigurant le visage sous une ruée de coups. Nous déguerpiissons avant que la police n'arrive.

« J'ai envie de me battre ce soir. »

L'hiver imperturbable de février nous mord jusqu'aux os. Les trottoirs en gadoue, mal déneigés, ralentissent mes pas maladroits. C'est la peur. L'excitation donne à Manu l'impression de flotter. Son air satisfait n'en est pas un que je connais. Je regarde mes larmes tomber à flots dans la neige grise de Montréal, alors que le sang de Manu coule sur ma main, prise dans la sienne. Il me tire très fort comme si nous étions en retard ; tu sais bien mon amour, mon jumeau, que c'est le reste du monde qui est en avance sur toi, que tu seras toujours en retard sur lui peu importe l'allure de ta course.

Tu es malade, Manu ; c'est la vie qui t'a rendu malade, c'est la bêtise humaine, les morts de froid sur le trottoir qui quêtent des sous, ceux qui s'en foutent. Ce sont les prostituées défigurées de maquillage dans les ruelles puantes de pisse qui sucent pour une ligne blanche, c'est maman qui te trouvait de trop dans sa bedaine tandem, maman qui voulait juste une petite fille. Maman qui espérait que tu t'étouffes avec ton cordon. Ce sont les bleus sur ta peau quand tu rentrais de l'école une heure plus tard. Qu'elle ne disait rien.

Tu es en retard mon jumeau, c'est le reste du monde  
qui t'a ralenti.

## Concours Critère

J'ouvre la porte de notre 2 ½ pourri. Manu est revenu, il a calmé sa cadence. Le sang est sec. Je m'assois sur le divan-lit. Il s'y affale lourdement alors que je glisse ma main dans ses cheveux. Un petit sac de plastique vide tombe de sa poche.

— Je pensais que c'était fini. Que tu voulais aller mieux.

Il demande pardon dans un sanglot sinistre qui m'écorche le cœur. Sa tête tressaille sous les larmes. Dans le silence sombre, je me penche pour embrasser ses cheveux. Nous nous endormons, les yeux gonflés, la tête intoxiquée.

Le lendemain, je ne retrouve pas Manu : que ses flacons d'antidépresseurs vides jonchant le carrelage de la salle de bain.

### 3. 12 octobre 2006

*People writing songs that voices never share  
And no one dared  
Disturb the sound of silence.  
(Paul Simon)*

Hébétée, je perds le nord. On dirait en Europe être à l'ouest. De l'anglais *go to west* : mourir. Moi et Manu sommes à l'ouest, d'une façon ou d'une autre. De retour vers l'origine du monde, au nord-ouest de la province, loin de l'odeur de perdition oxydée des villes, derrière les sapins enneigés d'octobre à mai. Je veux retourner sous les jupes de ma mère

## Les bourgeons d'opium

dans une attraction pathologique démesurée, comme si j'avais oublié les vingt dernières années, comme si j'avais oublié à quel point j'aimais la détester, comme si j'étais une enfant de quatre ans et qu'elle était le centre de mon monde.

La Tercel rouillée enterre toute musique sous le vacarme de son moteur fatigué. Je n'ose pas dépasser 98 km/h, de peur qu'elle ne se démembre dans un dernier hoquet. Ce sera son ultime voyage. Et dans l'absence des voix, il sonne faux.

Je découvre pour la première fois il me semble le bourdonnement du silence. Il prend comme un imposteur la place sur le siège du passager et réverbère l'écho assourdissant de mon échec.

J'ai échoué, sinon Manu serait là. J'ai échoué sinon je rirais, ne tenterais pas de retenir une quelconque explosion de voiture ou de larmes, que la sienne, encore et encore, mais j'ai échoué.

Je l'entends dans le calme immensurable. Je le vois dans les sapins épineux vers lesquels je reviens en courant, sans comprendre le sens du désespoir mais cherchant à le fuir. Je le sens dans mon esprit redevenu nourrisson ; je n'ai jamais su exister sans ma chair. Mon jumeau. Il était le commencement du monde et j'en étais la fin.

Je ne sais pas recommencer le monde.

Il ne m'en reste que le terme.

## Concours Critère

La route est longue,  
jusqu'à Val-d'Or.  
La route est longue,  
jusqu'à l'expiation.

Rien ne semble avoir bougé sur la Troisième Avenue. Le statisme m'accueille comme une maison d'enfance restée inhabitée ; je retrouve l'atmosphère surréaliste d'un centre-ville qui surgit des années de Duplessis. Sans doute, bientôt, tout s'effondrera sous le poids de la poussière.

La voiture de maman n'est pas là.

J'entre dans la maison avec une clé que je n'ai jamais jetée. L'odeur de propreté impeccable évoque des images de moi et Manu frottant le plancher jusqu'à s'en décaper les doigts.

Je laisse tomber mon sac à côté de la porte. Délace lentement mes chaussures.

Dans la chambre, nos lits jumeaux sont faits, sans plis. Je retiens mon souffle en me couchant sur la couverture de Manu. Mes yeux apprivoisent le silence, se fixent au plafond. Je me retiens pour ne pas le chercher du regard. Pour ne pas lui parler. Pour ne pas attendre sa voix ; je me retiens de laisser pendre mon bras dans le vide en espérant sa main.

Je suis un bloc de chair humaine congelé. Et cela ne sert à rien, et cela est d'une tristesse remarquable. Je réfléchis à maman et me dis qu'elle s'est peut-être tuée hier, sur la route, en allant chez sa sœur. Elle ne reviendra

peut-être pas. Et je pourrais rester étendue sur ce lit, imperturbable, jusqu'à ma mort. Et ce serait un triptyque morbide splendide. Il y a si peu de grandeur en ce monde, si peu d'histoires, de concepts, de gens ou de jours sensés. Sans doute n'y en a-t-il pas du tout, de ces choses au-dessus des affaires humaines, au-dessus des futilités insipides, aliénantes, non fondamentales. Les publicitaires, les gestionnaires, télé distributeurs, relationnistes, comptables. Les chiffres imaginaires, les besoins imaginaires, les malades imaginaires.

Et la misère et la souffrance de Manu. Je les ai prises sous mon aile. Elles m'ont prise sous leur dent. M'ont répété que le sens de toute existence est faux. Imaginaire. Absent.

#### **4. 12 octobre 2006**

Maman verse l'eau bouillante sur ma poche de thé en s'imaginant qu'elle me fait du bien, qu'elle est la plus gentille, la plus attentionnée de toutes les mères en deuil. Elle esquisse un sourire. Pousse un peu plus la tasse fumante sur la table en ma direction. Me demande mollement comment je vais.

Maman est vivante mais elle est morte. Parce que son cœur est informe, avarié. Plus jeune, lorsqu'elle voulait me consoler en me serrant contre elle, je ne sentais que deux seins froids, sans le tic-tac habituel de la pompe sanguine. Ses mains frigides en claques retentissantes sur la peau rose de ses enfants qui se demandaient pourquoi on les avait sortis de son ventre. Pour les abandonner dans une ville du bout du monde, pour les ou-

## Concours Critère

blier le plus souvent, pour leur dire non ou qu'on n'avait pas le temps. Et un jour maman m'a confié que j'étais sa préférée, « j'aurais voulu t'avoir juste toi. » La défectuosité sordide de son cœur me laissait croire qu'à neuf ans, j'étais orpheline.

Pourtant. Je suis retournée tellement de fois me vautrer contre sa poitrine. J'ai tenté tellement de fois de calmer un mal persistant, une tache indélébile, laide. J'existais en Manu et Manu existait en moi. Et maman ne pouvait m'aimer qu'à moitié. Je revenais néanmoins, j'espérais chaque fois lui sembler assez jolie, assez gentille pour qu'elle m'aime éperdument.

À genoux, encore, je suis là. Je tire sur sa jupe, je l'implore de m'aimer maintenant que je ne suis qu'une partie de moi. Mais ma mère est morte. Même si elle est vivante.

— Penses-tu que Manu est quelque part où il nous voit et qu'il nous aime, même s'il est mort ?

— Je sais pas. Pourquoi ?

Pour rien maman. Pour rien.

La plupart des gens sont seuls. Ils l'ont toujours été. Depuis les entrailles de leur mère, à leur naissance douloureuse où on les sépare, jusqu'à ce qu'ils soient grands ; les gens arrivent et repartent, ne restent pas. On les enterre, seuls comme ils sont venus. Je ne sais pas ce qu'est être seule. Je ne sais pas si c'est l'allure lugubre de mes artères, ou encore l'immense trou noir qui s'est formé au milieu de ma poitrine, aspirant la chaleur, la

## Les bourgeons d'opium

beauté des jours, le goût des choses. Il m'apparaît plus gros chaque matin.

Dans la pénombre prématurée d'octobre, je regarde la nuit s'étaler sur le jour par la fenêtre de notre chambre. Le ciel d'ici est infini ; j'y cherche les yeux de mon frère.

Sur mon vieux babillard en liège reposent les numéros intouchés d'un ancien temps.

Patrick H.

Je m'arrête sur ce nom comme une évidence, souffle mon air en saccades. Peut-être est-ce la honte d'avoir déserté sans avertir. Peut-être est-ce le souvenir de cette unique personne que j'ai tenté d'aimer en dehors de Manu. Mais pas assez, tellement mal et dans une vie que j'ai oubliée.

Je tire le numéro d'une main et le compose sur mon cellulaire de l'autre. Les doigts bleuis. Tremblants.

### 5. 14 octobre 2006

*Constelle-moi de ton corps de voie lactée  
Même si j'ai fait de ma vie dans un plongeon  
Une sorte de marais, une espèce de rage noire  
Si je fus cabotin, concasseur de désespoir  
J'ai quand même idée farouche  
De t'aimer pour ta pureté  
De t'aimer pour une tendresse que je n'ai pas connue  
(Gaston Miron)*

## Concours Critère

- C'était impossible de t'aimer au complet, t'aimer vraiment, comme dans les films. Tu étais à ce point déroutante. Tu étais la brume. Tu étais le papillon de nuit qui reste collé sous le globe, qui meurt au matin. Pour moi, tu incarnais le sens du monde même si Cobain criait à l'absurdité dans son suicide. J'avais seize ans, et tu m'apparaissais comme chaque chose belle et insaisissable. La pluie sur la fenêtre, les premiers murmures de l'orage, le soleil sur les feuilles des arbres l'été, les notes d'une vieille chanson que l'on pense entendre, au milieu d'un sentier, le vent. Le vent dans tes cheveux noirs. Tes cheveux noirs sur ta bouche, longeant en méandres ta peau jusqu'à tes seins. Tu te tenais devant moi comme une image de ce que devait être la perfection. Ou le bonheur. Tu étais ce que tous avaient toujours cherché, sans savoir ni trouver. Tu étais ce qui avait échappé aux scientifiques, aux philosophes, aux poètes. Tu étais ce qui avait manqué à ce monde. Le plus grand trésor de l'humanité. Tu étais mon secret planétaire. Et de croire, dans une naïveté prodigieuse, que je pouvais te posséder, t'aimer absolument alors que personne, jamais, n'aurait pu aimer autant semblait peut-être beau. Vainement. Tu évoluais devant moi comme un flot rapide, intarissable, à moitié vide et impossible à abreuver. Tu rappelais les rivières ; ton frère régnait au-dessus de l'eau comme le soleil qui l'assèche. Et il se trouvait en toi. Et tu te trouvais en lui. Je n'étais pas assez. Tu m'as glissé entre les doigts comme de l'or liquide, m'as brûlé jusqu'aux os.

## Les bourgeons d'opium

Par la vitrine je croise les regards de passants qui marchent sans s'arrêter. Dans le café, les gens discutent du temps. La machine à expresso continue sa plainte stridente.

Il me semble pourtant que la Terre a arrêté sa révolution, comme stoppée par les heures devenues inexistantes. Car tout ici est crucial : la mort de Manu, le discours de Patrick, mon amour déchu d'adolescence improbable. Et j'entends ce qu'il me dit, je vois les yeux dévoilés, frappée d'une limpidité nouvelle. Seule à en pleurer. Mais devant lui.

Pourquoi aimer ailleurs s'il n'existait que toi que j'aimais, Manu, plus que moi-même, d'une profondeur insondable, assiégée d'un vertige permanent ; je t'adorais à m'en tuer. Et tu ne sauras jamais à quel point le trou que tu as laissé en m'abandonnant est plus vide que tout le vide qui moisissait au creux de toi.

### **6. 23 octobre 2006**

Recroquevillée au fond de la douche, les genoux repliés contre ma poitrine, je laisse l'eau brûlante me couler sur le front, jusque dans les yeux. Une ondée sur le sel de mes larmes. Je suis immobile et pourtant hystérique. Mes émotions gisent étalées autour de moi, dans l'humidité suffocante de la salle de bain. Elles ne m'appartiennent plus. À mes gémissements infantiles se mêle parfois un rire, comme si parmi toutes les voix qui pleuraient l'absence de Manu il s'en élevait une au-dessus des plaintes pour crier à l'ineptie, à l'aberration

## Concours Critère

du monde comme j'ai voulu le voir jusqu'à maintenant. Et dans ces quelques rires je puise le réconfort de lendemains clairs. Même amputée de Manu, même amputée de moi-même. Et il recommencera le monde. Comme las de tout. Dans l'indissoluble, devant l'impossibilité de s'arrêter, de reculer. Semblable aux pas que je fais chaque jour depuis qu'il est parti.

Le soleil paresseux d'automne enrobe la cuisine de Patrick d'un halo orangé. Il a déposé sur le comptoir deux tasses de café d'où monte une fumée chaude, valsant dans la lumière. Je reste immobile, un instant hypnotisée par la beauté simple de la scène.

Le déjeuner repose sur la table, Patrick s'habille dans la chambre. Je rejoins la porte en silence et l'entrouvre ; j'aurai rarement vu des yeux si sombres et pourtant si lumineux. Il franchit les trois pas entre nous, prend ma mâchoire entre ses mains et m'observe, fasciné par quelque chose qui m'échappe.

Je comprends mal comment le geste peut m'apaiser autant, après dix années à six cents kilomètres l'un de l'autre ; nous avons évolué comme des inconnus. Je ne connais que le garçon de mes souvenirs, me demande qui est cet homme lorsqu'il me dit que tout est bien, que le cœur se répare, que le temps cicatrise les plaies. Lorsqu'il me laisse choir au fond de sa douche une heure durant à m'étouffer dans mes larmes sans juger ni parler. Lorsqu'il s'assoit dans le bordel de ma vie pour ranger chaque chose. Lorsqu'il m'embrasse sans avertir, lorsqu'il prend son temps pour s'étendre au-dessus de moi, me

## Les bourgeons d'opium

préservé du reste des hommes. Lorsqu'il me fait l'amour avec une intensité méticuleuse, sans me froisser, sans m'abîmer, mais me touchant de si près que le vide chronique dans ma poitrine semble aspiré par la fusion des peaux.

**7. 30 octobre 2006**

*Malgré l'habitude  
tu devrais sentir  
un léger pincement  
de nouveau la branche  
venue percer ta peau  
bourgeonne  
(David Courtemanche)*

Je suis retournée jouer dans les bois. Loin de l'activité, loin de la masse humaine grouillante. Loin, le plus loin possible et il me semble que dans le silence épais j'entends le bruit de mon cœur qui recommence lentement son travail. Il y a peu de choses comme se perdre au milieu d'une forêt boréale, se retrouver seule devant une existence en dehors de notre temps, en dehors de nos considérations civiles superflues.

Il n'y a plus de feuilles dans les arbres que celles qui ont la couleur du sang séché. Déjà mortes, éparses parmi le froid comme un dernier linceul de ces embranchements sinistres. Et je sais que tout recommence. Encore. Que les bourgeons reviendront après l'hiver. Le monde est un roulement incessant, tragique. Comme toutes les mises au monde sont violentes.

## Concours Critère

Parce que la roue tourne une page d'histoire, que ça fait mal. L'amour est un roulement incessant. Depuis que j'ai vu trois fois le printemps, depuis que maman a acheté un beagle après notre vieux labrador, depuis qu'il y a eu Patrick, puis Francis, puis Marc, puis Manu. Depuis que je comprends à quel point on aime à nouveau. Comme alors chaque chose m'apparaît futile.

La vie est d'une beauté tragique.

Quand j'ai mal à mon cœur froid à en détruire le monde entier de mes mains, quand il éjacule en extase loin en moi, quand l'enfant maculé de sang prend son premier souffle cassé, quand il sourit parce qu'il ne connaît rien du monde, quand les arbres en fleurs laissent tomber leurs pétales sur sa tombe.

Et quand je lui dis « je t'aime », pourtant terrifiée. Ces mots sont beaux, tragiques et nécessaires.

Je suis retournée jouer dans les bois. Je suis retournée te dire au revoir, Manu. Recommencer le monde. Sans toi.

Entre les arbres vibre ce calme serein de la mort à venir.

## Hors parenthèses

Krittiya Tourigny\*

*Quand j'ai un souci, quand on me prend la tête,  
quand ma vie est un brumeux et dégoulinant novembre,  
je prends un stylo, ça remplace pour moi le suicide.*

Éric Plamondon

Depuis que mon père est mort, je n'ai plus de famille. Cela fera bientôt deux ans. Sœur a battu des ailes jusqu'à Gatineau. Et maman et moi ne comptons pas. Nous sommes seulement des âmes déracinées se déloyant dans le même silence. Nos pas se côtoient sans plus. À cet instant où j'ai appris que l'on pouvait devenir orphelin plus d'une fois dans une vie, que l'on pouvait être orphelin à demi, j'ai saisi que le reste serait long.

Tellement long.

---

\* Cégep de Sainte-Foy

*Décembre, bien sûr*

*Linéaire*

*Bonsoir,*

*Je ne voulais pas vous écrire puisqu'il n'y a toujours rien à dire. Qu'il est sans doute redondant de parcourir autant d'amertume. Mais vous n'aurez qu'à me désapprouver du bout du stylo. J'aurai ainsi un autre mince morceau à enfouir dans le tiroir. D'autres arabesques violettes à relire par soir d'octobre blanc. Lorsque la maison reflétera mon état. Un mélange naturel de désert et de glace.*

*Je vous devine déjà froncer les sourcils. Vous aimeriez tant que l'usure s'amoindrisse. Je vous assure que moi aussi. Quoique adopter le mal de vivre permet de ne pas l'affronter. Il y a des bêtes comme ça qu'il est mieux de laisser tranquilles. De laisser se tapir où elles le souhaitent afin qu'elles puissent s'y endormir. Alors, on les contourne sans bruit et on va comme si de rien n'était.*

*D'ailleurs, c'est exactement ce que je fais. Aller. Aux insipides questions engageant à établir une courtoisie inodore, je réplique ça va. Ainsi, je ne mens pas. Tout le monde va. Que je sois en train d'implorer ou de sécher intérieurement, ça va. Moi-même je dois l'admettre. Visuellement, je vais. C'est ce que les gens demandent. Visiblement, je vais. Donc, ça va. Je suis un peu fatigué, par contre. Mais c'est sans doute le prix à payer pour être encore ici. Je tenais à vous confier avoir réfléchi à ce que vous m'avez dit l'autre fois. [Qu']on trouve des réponses seulement en soi-même.*

*Ces derniers temps je me suis isolé. J'ambitionne vraiment de trouver. Alors je m'isole.*

*Merci du conseil,*

*Carl-Étienne*

Il m'arrive souvent d'examiner les bordures de neige ourlées des dunes immaculées d'hiver. Je reste immobile devant la matière duveteuse et me permets d'approcher pour admirer les courbes. De ma main nue que le vent gerce, impitoyable, je caresse la surface pailletée de cristaux. Dans le creux d'un gris perle, je rêve de me blottir doucement. De rapetisser. De me recroqueviller tout près des flocons iridescents de givre. J'ai cru au départ que je voulais me réchauffer par cette position. Puis, j'ai compris que j'espérais mourir gelé.

8:26-24/01/14

[Objet] : 24 janvier 2014

Bonjour,

Je voulais simplement vous avertir que je ne viendrai pas vous voir en fin d'après-midi comme précisé lors du dernier courriel. Mon âme est dans le vague.

Carl-Étienne

La porte s'ouvre sur un vide familial. Je me débarrasse péniblement du manteau, du foulard et des bottes qui se dégorgeront sur le plancher de céramique. À l'extérieur, la tempête sévit d'effroyable manière. Ma peau s'incendie. Si ce n'avait

## Concours Critère

été d'un automobiliste entêté, j'aurais peut-être réussi à demeurer plus longtemps parmi les bourrasques et la poudrière déferlante. Là où je ne sentais rien d'autre que l'aliénation convoitée. Mais il aura fallu que l'on me klaxonne comme une agression, que l'on sorte avec rage de la voiture et que l'on me secoue en me criblant de jurons virulents (Es-tu fou, nom de Dieu !). Empaillé vivant par le froid. Perspicace, le monsieur.

J'ai tenté de me déprendre, ce qui a lamentablement échoué, trop engourdi pour y parvenir, et j'ai dû monter dans son bazon, ignorant ses questions (T'es tombé sur la tête ? D'où tu sors ? Qu'est-ce t'as pensé, esprit !). On m'a demandé mon adresse (Criss !) avec un œil méfiant dans le rétroviseur (Espèce de sans-dessein !) et c'est d'une voix éraillée que j'ai crachoté un numéro et un nom de rue. On a attendu que j'insère la clé (Calvaire !) dans la serrure et que je franchisse le seuil avant de disparaître dans les rafales opaques (Cimonac d'ostie de câlisse !). À présent, je dégèle sur le tapis, plus inerte que tout à l'heure, l'écho des sacres du gaillard en bourdonnement.

Dehors, les lampadaires grinçaient, leur éclairage frémissant dardait des tourbillons impétueux et la terre se fendait. Dehors, le ciel se déchaînait en violentant les arbres.

Je me sens privé de mouvement.

*Janvier – et ses longueurs*

*À mi-mot [lettre jamais portée]*

*Mes doigts finissent à peine de reprendre leur couleur normale. À se mouvoir, quoiqu'en crissant. Ce n'était pas une*

*tentative de suicide. Je pressens que vous ne serez pas d'accord. Et puis, si je l'écris, n'est-ce pas une preuve que je veux m'en convaincre ?*

*Ce n'était pas une tentative de suicide. Du moins, pas pour moi. Ici, il y avait un meurtre. J'étais une victime. Janvier. Il a presque failli me gruger. Mon cœur avait ralenti son vain combat. Il s'était assagi. On aurait découvert un paquet frigorifié par la mort, par l'hiver, serein sous le frimas, déjà muni d'un linceul confortable. J'aurais présenté des paupières scellées pour donner l'impression d'un sommeil paisible.*

*Je vous jure que l'image était sublime.*

*La plénitude à cette distance de moi-même. La compagnie d'un paysage persécuté par les rafales hurleuses me convenait. Je n'étais pas seul à souffrir. Je n'étais pas seul.*

*Ne m'en voulez pas, Madame. Ce n'était pas une tentative de suicide. Juste une façon de déplacer le mal.*

*C.-É.*

Le salon suinte de résignation. Le chien gémit depuis trois heures pour obtenir de la nourriture. Mon propre estomac qui éructe de concert. Des silences pour ponctuer cet échange misérable de miséreux. Je n'ai allumé aucune lampe. Je n'ai fait que déplacer le coussin élimé du sofa en m'y installant, les genoux douloureux de crispation. Et j'ai attendu, alourdi dans mon propre mutisme. Trois heures. La sonnerie du téléphone déchire le silence de la maison. Je ne sursaute pas. On frémit quand la surprise nous démantèle. Mais il est vingt heures deux. Ma mère appelle toujours à cette heure.

Allô ?

## Concours Critère

13:11-21/02/14

[Objet] : Re : Salut !

Bonjour,

J'espère que vous vous portez bien. La fin de semaine approche, c'est une joyeuse nouvelle.

... Je ne sais pas comment vous avez fait pour apprendre que je ne m'étais pas présenté à mon cours hier. Si c'est votre collègue qui l'a lancé comme ça dans la salle des profs... Si vous l'avez demandé, ce que je ne souhaite pas. Mais peu importe, je me dois bien de répondre.

Je me trouvais à un niveau impressionnant de détachement que je ne jugeais pas essentiel de communiquer au groupe. J'ai éprouvé une faille, c'est tout. Mais ça va, ne vous inquiétez pas. Je ne ratais pas de grandes prises de notes et grâce au plan du cours, j'ai complété les lectures appropriées afin de ne pas accumuler de retard la semaine prochaine.

Cette fois, j'ai préféré m'éloigner. M'effondrer sans témoin.

Bien à vous,

Carl-Étienne

Je n'ai rien à dire à ma mère (Quoi de bon ?). Depuis que son unique présence sème l'exaspération incoercible (Est-ce que ça va ?) à travers toutes les cellules de mon être (Que faisais-tu ?) et le fait que je sois reconnaissant d'apprendre qu'elle planifie un souper chez sa meilleure amie (Et en revenant de l'école ?) ou une sortie avec ses partenaires du bureau. Que j'apprenne à être seul de nouveau.

Je soupire d'aise chaque fois où elle m'avertit de son retour tardif, de son départ hâtif, en autant que je puisse m'étendre sur le sol, (Ouin, t'es pas très jasant !) m'asseoir dans l'escalier ou me racornir contre le mur sans obligation de me justifier (Je me rends chez Hélène après le travail – soupir !). À quiconque. N'affronter ni ses interrogations ni celles de passagers dans l'autobus, de passants dans la rue, d'étudiants dans le couloir. Céder sous la gravité (As-tu quelque chose de prévu demain ?), tranquille.

Je ne pense pas la détester (Non...). Je ne sais pas. Ce serait aussi affreux (Bon, ben, bye) que radical. Mais la tolérance est à peine de l'amour tiédi. Et je ne la supporte plus.

19:34-18/04/13

[Objet] Re : Lundi 15 avril

Bonjour,

J'admets ne pas avoir su s'il fallait vous répondre. Mais j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit. Je tiens à m'expliquer.

Je n'ai pas évoqué le deuil auprès de certains, car je ne considérais pas cela nécessaire. Je ne croyais pas mentir, et je ne le crois toujours pas. Pour ces personnes que j'appréciais, mon père n'était pas nécessairement mort. Je ne multipliais pas le vide. Puis, j'esquivais la sympathie qui m'empêchait de me morfondre. De *dramatiser*.

Pourtant, cela se complexifie. Le sentiment s'annonce paradoxal.

## Concours Critère

La perspective que mes copains ne puissent m'offrir que de la pitié m'horrifiait. Ce malaise à la déclaration. Cette espèce de fossé que l'on se sent contraint de combler de paroles et de câlins futiles. Ce manque de réconfort à balbutier. Je ne désirais pas le faire subir aux autres. Ni qu'on m'atteste, me confirme et me rappelle à travers des condoléances que je n'avais plus de père. On se protège comme on peut.

Or l'oubli est également un moyen de tuer. De nouveau. Que ceux qui savent ne me reparlent jamais de lui ou de mes lacérations profondes, m'affecte aussi. Ils balaient, ils supposent, ils changent de sujet. Papa ne leur importe pas. Heure de décès réitérée. Je recommence la guérison.

J'ignore si vous me comprenez. Je perdais au bout du compte. Je revivais sa mort d'une manière ou d'une autre. J'ai déclaré forfait.

Bonne fin de semaine,

Carl-Étienne

Ma mère et moi avons opté pour des deuils différents. Je l'ai su en l'observant se fissurer de chagrin durant des semaines. En l'entendant souhaiter mourir. Ou en l'apercevant fixer l'invisible. Je l'ai accompagnée partout et je l'ai vue signer chaque document pour le testament, les formulaires d'identité, les contrats d'hypothèque, les demandes de prêts, la paperasse pour la vente du bateau. Devrions-nous déménager ? Jeter le vieux manteau à capuchon ? Qu'elles tardent, les assurances, à rembourser ! De vrais voleurs ! Je ne sais plus quoi faire. Penses-tu qu'une sortie nous ferait du bien ? Ça coûte cher, tu

sais... Ton père affirmait qu'il s'en balançait de son urne. Je ne sais plus quoi faire, Carl. Devrions-nous garder l'argent pour nous gâter et déposer les cendres dans une boîte de carton ? Juste le samedi, l'exposition ? Ce manteau poussiéreux n'est plus donnable. Je vais faire une sieste. Il faudra vider son bureau. Prends les trucs que tu désires conserver. Consulte Isabel. On portera ce qui reste aux défavorisés. Non, ce manteau je ne peux plus le voir. Je me rends à la banque, viens-tu ?

C'est idiot, mais je ne souhaitais rien connaître de notre situation. De nos soucis à propos du budget. De notre précarité émotionnelle. Tous ces chiffres, la confiance, tout cela dans le rouge m'effarait. Maman anxieuse. Je n'étais plus capable. Mais je la suivais, impassible, je l'ai talonnée encore plus fidèlement que son ombre. Si elle avait eu un accident, je n'aurais pas été orphelin au complet.

23:14-05/12/12

[Objet] : Merci

*Merci* pour votre générosité, vos paroles et votre indulgence. M'en souvenir soulage un peu. Enveloppe par temps caligineux.

Faites attention à vous.

Carl-É.

J'aurais voulu que ma mère bâillonne son désarroi comme j'ai muselé le mien durant presque deux ans. Je n'ai eu aucun mérite puisqu'aucune larme ne roulait. Mais dans mon égocen-

## Concours Critère

trisme du moment, je n'excusais plus cette âme qui se désagrègeait dans son lit et qui m'avouait prier parfois de rejoindre son époux. Orphelin verbalement.

Notre disjonction dès cet instant. Par cette décision, j'ai presque perçu l'île se déployer en mon être sous forme de racines mugissantes, l'océan me séparer de mon enfance et le sable assécher mes yeux arides. Je ne reposerais que sur moi-même ; je ne me reposerais plus. Le naufrage s'officialisait. J'ai assimilé comment elle et moi deviendrions seuls ensemble, comment je m'assurerais de sa survie en négligeant (et négligerais) la mienne.

Et malgré toutes mes intentions, mes fatigues dans le ravin, mes angoisses en sacrifié, je suis un enfant ingrat.

Parce que rancunier.

2:04-19/12/13

[Objet-brouillon] : Re : Doux temps des Fêtes

Bonsoir,

Votre gentillesse m'émeut, Madame. Mais je ne suivrai guère vos conseils. Aussi sages soient-ils.

Je n'ai pas besoin d'aide, mais de temps. J'ai besoin d'une pause. Je mourrais bien deux *minutes*. Pas une éternité de plus, simplement deux *minutes* pour goûter le néant. Un être humain ne peut me le permettre.

Je suis harassé de ployer devant tout le monde, de ruisseler en public, de m'exposer mon impuissance. J'ai besoin d'un lieu, d'une crevasse, d'une déchirure quelque part, où m'enfouir

pour me confondre à la poussière. J'aspire à une anesthésie personnelle, à un exil mnémonique, à un oubli corporel. Je ne cherche pas une oreille ni une épaule où hurler le désespoir. C'est un rivage que j'attends, ou une caverne, ou une brèche. Nullement un individu. D'autres prunelles pour m'examiner avec pitié, non merci. Encore moins une autre bouche pour me répéter que je suis entouré.

Je veux être seul. M'écraser. Sans que l'on me l

Tout un été à ne quitter ni de corps ni de cœur ses yeux rougis, humides, vitreux, troublés, ses soupirs comme des bras de fleuve qui débouchent sur un océan (Je ne sais pas ce que je ferais sans ta sœur et toi), ses mains usées, si douces jadis, qui ne s'affairaient qu'à essuyer des détresses liquides. Une femme à la mer (Je serais partie depuis longtemps) impossible à sauver. Pas de remède dans la voix, pas d'antidote entre mes bras. J'étais insuffisant. Ce qui ne l'empêchait pas d'épandre ses remous (Je dois te répugner, hein ?) et de creuser mon désespoir.

Quand ma mère a paru remonter la pente – comme on dit – début automne, j'ai levé les voiles. Ai retrouvé mon refuge. Ne lui ai pas demandé si cela allait mieux – tant que cela va – et suis allé agoniser à mon tour. Mais maman peinait toujours, m'appelait parfois de ses mirettes submergées. Coulait par habitude.

J'ai ignoré l'épave.

Suis resté sur mon île.

Concours Critère

2:59-19/12/13

[Objet] : Re : Doux temps des Fêtes

Bonsoir,

Votre gentillesse m'émeut, Madame. Mais je ne suivrai guère vos conseils. Aussi sages soient-ils.

Je n'ai pas besoin d'aide, mais de temps. J'ai besoin d'une pause. Je mourrais bien deux *minutes*. Pas une éternité de plus, simplement deux *minutes* pour goûter le néant. Un être humain ne peut me le permettre. Ne me reste qu'à idéaliser cette trêve. Peut-être juste à l'écrire.

Merci de me lire,

Carl-Étienne

Les mois traînent paresseusement. Comme si personne n'attendait de crever, les imbéciles. Mars vient de tomber sur l'horizon. Je ne distingue pas trop la différence entre son cadet et lui, mais je me réjouis du peu qu'il y a à se réjouir. Un jour de plus de raturé sur ma liste d'existence, ou ma vie moins un jour – c'est selon.

Chaque matin, le même manège. Cinquante-huit secondes à scruter le plafond, puis à jeter un coup d'œil vers la fenêtre. Cinquante-huit secondes où je dénature la nuit, froissé parmi mes draps.

Heureusement que c'est long, la solitude.

19:46-26/09/13

[Objet] : Re : Suggestion de lecture

Bonsoir,

J'espère que la rentrée vous est agréable. De mon côté, vous vous doutez que j'avais hâte à la mienne. Ou plutôt à la fin des « vacances ».

Une boucle de bouclée en août. Surprise à constater sa propre présence dans un monde duquel on se croyait banni. Une boucle... C'est aussi le symbole de l'infini.

J'ai lu le roman que vous m'avez conseillé. Cela a pris du temps. J'ai admiré cette gamine brave et effarée, échevelée et persévérante qui se démène pour appartenir à l'univers. Pour atteindre quelque chose qui la dépasse. L'écriture m'a bercé, mais la conclusion ne me convainc pas. La volonté n'est pas une arme. Elle est un fardeau quand on n'en veut pas. Se battre ne ramène personne, je crois. Ça fait saigner, c'est tout. J'admets que cette *lecture* me laisse amer.

Mais merci de me l'avoir recommandée.

D'avoir pensé à moi.

Bonne soirée,

Carl-Étienne

P.-S. : ... Si la jeune n'était pas allée se confier, elle n'aurait pas tout perdu à la fin. Elle n'aurait pas gaspillé ses espoirs.

Le minimum. Hochement de tête, lèvres pincées, haussement d'épaules, oui, non, sans doute, rire forcé, ah bon, approbation

## Concours Critère

si nécessaire, regard toujours, sourcil arqué, merci, mouvement de la main, pas de quoi, commentaire insipide, légère moue dans mon esprit, pivotement, recul, un pas vers l'avant, de rien, ouin, moue visible cette fois – reproche. C'est plus fort que moi. Le glacier ou l'explosion. Options limitées. Je tais, corrode, élimine tout. Un cancer pour mes *états*.

Le maximum.

6:58-04/03/14

[Objet] : Mardi 4 mars

Bonjour,

Êtes-vous à votre bureau vers 9 h ?

Carl-É. P.

Elle est furieuse. Je la comprends, mais... Le cerveau enregistre, le corps n'opère pas. Donc, le même discours manifeste son indignation (J'en ai assez de cet air blasé !) et la chaîne s'active sans que je ne le commande. Hochement de tête, lèvres pincées, haussement d'épaules (C'est tout !), mais non, sans doute, rire forcé, hum, hum, excuses si nécessaire, (On dirait que je t'énerve tellement !) regard toujours, mouvement de la main, mais non, commentaire insipide, etc. L'impatience s'élève d'un cran, la mienne l'imité. Je conclus par un désolé aussi répétitif qu'honnête. C'est tout ce qui gît en moi. Un mode survie. Si j'étais seul, nul n'endurerait cette mascarade puérile.

Maman s'est ressaisie, j'en suis le premier enchanté. Qu'elle craque me chavirait trop. Sauf qu'en attendant, j'ai tari mes réserves d'empathie. Mes membres, mes traits ne savent plus. Seule la mémoire remplit sa fonction. L'enfant s'apparente au monstre.

Je m'étais habitué à vieillir sans parents.

7:39-04/03/14

[Objet] : Re : Mardi 4 mars

Je comprends.

Y retournerez-vous après 14 h ?

C.-É.

Un seuil, un crochet, un tapis coloré, un meuble occupant presque le quart de l'espace, une chaise, non, deux, des copies, tellement d'ouvrages s'enlaçant dans l'étroite bibliothèque, une fenêtre, un morceau de dehors. Je me sentais entre parenthèses. Suspension dans le chaos des déplacements et des maux. Je réévaluais les points, redéfinissais mes mots.

Je crois ne pas pouvoir vivre avec les autres.

Que veux-tu dire ?

C'est plus simple de ne rencontrer ni de ne revoir quiconque.

Léger sourire. Et de pleurer toujours ?

... Non, justement... On ne pleure plus, lorsqu'il n'y a plus rien à perdre.

Le bonheur réapprend le chemin. Il suffit d'attendre.

## Concours Critère

L'attente peut s'avérer longue.

*Si belle* aussi.

Il neigeait à ces paroles. Peut-être bien avant cette discussion, mais j'ai remarqué les flocons stellaires et mouillés à ces paroles, alors que je souhaitais de nouveau disparaître. Me projeter à des kilomètres, sur un autre continent, dans une autre galaxie, idéalement. M'incruster dans je ne sais quel plancher. Fondre par l'intérieur. Même elle, l'absence bientôt. Déversement de lassitude.

... S'en sort-on, Madame ?

J'ignorais si elle pouvait retracer le lien entre cette question et mes peurs sourdes, et cette vie qui me terrifiait, et tout le reste, et sa situation. Peu probable. Mais l'affirmation a fusé aussitôt. Ni une hésitation ni le reflet d'un froncement de sourcils. D'un doute.

*Oui.*

Comprenait-elle seulement l'étendue de ma détresse ? Une réponse si assurée pour tant de désordre sous mon crâne. Pas une brise dans sa posture. « Oui »... Peut-être.

La voix brisée, pâle. D'accord. Un geste pour fuir.

*À bientôt ?*

Le même sourire. Mon courage et ses lambeaux qui ont déserté.

Je ne mens pas bien.

*Ne m'en voulez pas, j'ai pensé à vous.  
J'ose vous proposer cette plaquette sans prétention  
aucune. Elle a été lue dans un des cours du profil.  
Il me semble que ces brèves nouvelles renferment  
un peu de votre personne.  
Brodées dans la douceur, sur l'indulgence.  
Couleur de terre ; quelque chose d'avril.  
Modestement,*

*C.-Étienne P.*

64 %. Analyse plus ou moins claire, formulations maladroitement, fautes d'inattention, manque de contenu. Manque de contenu. C'est exactement cela. Je suis vide.

Le texte reste entre mes doigts sans que je ne le feuillette réellement. La note apparaît à moi, mais ne s'inscrit pas dans mon esprit. Des heures de recherche, de stress, de consultations, des questions incessantes pour m'assurer de bien comprendre, des révisions dérisoires pour un mince 64 %. Il ne s'agit pas d'une catastrophe. Je ne suis ni en colère ni abattu. Là se terre la catastrophe. Je range ma critique dans mon cartable, puis le cartable dans mon sac, balance ce sac contre mon dos et sors le dos du local. À la pause, mes amis m'encouragent (Il n'y a rien là), m'assurent que je pourrai me reprendre (La session n'est pas finie) et que la pondération saura tout atténuer (Seulement 10 % après tout !). Aussitôt, mes yeux entreprennent de repérer un interstice quelconque à l'extérieur. La neige et la glace ont beaucoup fondu cette fin de semaine. Ne restent que des traces de saletés, des coulis brunâtres. Vivement la prochaine tempête.

## Concours Critère

Hey, Carlé !

Je détourne le menton mollement. Mouais ?

Ne t'en fais pas, tu sais. Tu auras d'autres chances pour améliorer ta moyenne.

Ah. Le fameux 64 %. Je l'avais presque effacé de ma mémoire. Je sens la démoralisation perler au coin du gouffre. D'autres échecs à venir. Et plus aucune réaction, bien sûr. Encore.

Tu as raison. Ce n'est pas grave.

Mon consentement paraît tous les satisfaire. M'en voilà débarrassé.

*Mars – il me semble*

*Ailleurs ou nulle part [lettre jamais portée]*

*Bonsoir,*

*Il y a deux ans que je redoute ce moment. Tous les adieux m'ennuient. C'est pourquoi les miens sont déplorables. Consentir à ce qu'une personne n'appartienne plus qu'au passé personnel m'échappe. Je déteste ce principe. Savoir que l'on ne recroise que peu de gens.*

*Je me relis, déjà. Je relie, enfin. La nuit m'habite, je crois – oui, sans doute. J'ignore si l'on s'habitue à l'éternelle adaptation. Tous ont tant l'air de trouver cela normal, facile. Acquis. Je n'en retrace pas le sens. Comment peut-on consentir à ce que toutes nos actions, nos promesses, nos envies ne soient que temporaires ? Comment pourrais-je faire confiance*

*à demain, s'il me faudra le dépasser, et que l'on me conseille d'oublier le passé ? Je me sens pris au piège. Et personne ne comprend. Je ne saisis pas pourquoi je devrais aller de l'avant. Franchement, entre vous et moi, que trouve-t-on en avant ? Je ne vois pas où est le mal à préférer la familiarité. Ce que l'on connaît bien. Hier.*

*Depuis un an, je m'isole. L'ai déjà spécifié. Une solution comme une autre. Les moindres départs m'ébranlent. Donc, je stagne.*

*J'admets avec vous que cela a été particulier puisque plus délicat. J'entamais déjà un peu le deuil de celle qui m'aidait à affronter un premier deuil. J'ai eu peur d'oublier comment faire. De me savoir seul à ce moment. Alors j'ai devancé et étiré. Et puis, il me semblait que vous méritiez du temps.*

*Pour celui que vous m'aviez donné.*

*Vous le savez maintenant. J'aimerais davantage être nulle part que d'être ailleurs. Ne pas avoir à m'orienter. Ni à chercher quelqu'un.*

*À vous qui remplaciez la lanterne,*

*Toute ma reconnaissance.*

*Carl-Étienne*

J'ouvre lentement les yeux, un séisme au cœur et le brouillard dans la tête. Mes membres refusent de se mouvoir. Rectification, je refuse de me mouvoir. J'observe les alentours sans déplacer quoi que ce soit. Ma respiration s'accélère, je commence à regarder à gauche et à droite, en haut et en bas. Je

## Concours Critère

baisse les paupières, me mords l'intérieur des joues et serre les poings. Une minute plus tard – cinquante-huit secondes, exactement, je sens une grimace me déformer le visage. Le désastre germer au coin de l'œil.

J'avais presque cru aux limbes nocturnes, à cet espace béni où la réalité n'agissait plus. Où je ne supportais plus ni l'enfant indigne, ni le piètre étudiant, ni le frère médiocre, ni l'ami intermittent, faux, affreux, ni l'insipide inconnu, bref mon exécrationnable personne. Car je suis cela et bien pire. J'échoue en tout. À soutenir ma mère ravagée, à écouter en classe, à écouter au téléphone, à interagir honnêtement, à survivre comme les autres, à suffire tout court. L'apparition de larmes me fait pleurer. J'aurais souhaité succomber à ma faiblesse. Mieux, assassiner la douleur.

J'ai la vie qui fait mal.

7:12-13/03/14

[Objet] : Re : Jeudi 13 mars

Non, non, merci. Pour savoir.

C.-É.

Ce ne sont pas les autres, le problème. C'est moi. Le vent me traverse et me cisaille la chair. Il ravive au passage mes pensées, détruit le superflu. M'aide à réfléchir.

Le fardeau, c'est moi.

J'ai longtemps cru haïr ma mère, haïr les autres, haïr les lendemains et leurs trahisons, alors qu'aucun d'eux ne m'avait

## Hors parenthèses

fait quelque chose. Je me torturais tout seul par mes propres réveils. Aussi simple que cela. Depuis deux ans, je me haïssais d'être encore là.

7:38-28/03/14

[Objet] : Re : Demain 28 mars

Bonjour,

Non, je ne pourrai pas venir.

Carl-É.

Ma mère se retient davantage devant moi. Elle gère ses peines pour qu'elles transparaissent moins, mais je remarque que cela reste difficile. Elle erre entre les murs, ne touche à aucun livre, tremble entre les soubresauts de l'inquiétude, maigrit comme l'on s'effrite. Je lui en ai voulu de me ressembler et de ne pas se cacher.

Cette impression malsaine qu'elle me laisse seul avec le poids des responsabilités.

22:07-28/03/14

[Objet-brouillon] : Re : Demain 28 mars

J'ai répondu un peu sèchement. Je tenais à vous demander pardon.

Bonne fin de semaine,

Carl-Étienne

## Concours Critère

J'ai commencé à détester ma mère le soir où je suis revenu de l'école, le pas lourd d'une autre interminable journée de comédie et avec l'envie vitale de mourir prochainement bien ancrée au creux de mes projets. À peine le pied dans l'embrasure, je l'ai vue se redresser, échevelée, la peau rougie par le sel des tourmentes et une demande suppliante à travers l'inondation de ses prunelles. Elle me fixait sans me voir.

La voix fêlée. Jure-moi que tu ne te suicideras jamais.

Elle s'était arrachée au nid de ses bras repliés pour cette folle requête, avait réagi brusquement au son de la poignée tournant. S'était simplement informée par principe. Je n'ai pas vacillé.

Mais non, voyons.

Et à elle de s'affaisser. Je sais que tu ne dois pas être bien fier de moi ces derniers temps... je... Isabel et toi êtes tout ce qui me reste...

Moi, j'avais voulu me défaire d'eux et de tous. Me marier au silence. M'accoler à ce qui se rapprochait de la mort.

... Si vous...

À ces mots, je me suis vu charrier mon fantôme tellement d'années encore. Pour elle. L'empêcher de se casser.

Ça va, maman. On est là.

À 18 h 39, ce lundi de décembre, il y a près d'un an et demi, le fiel a commencé à produire des réserves à son égard.

Je méprisais ma mère pour être ma mère.

Un enfant ne tue pas ses parents.

1:22-02/04/14

[Objet-brouillon] –

Je prépare le souper, dispose les napperons, la vaisselle, les ustensiles, les condiments, des verres et un pichet d'eau sur la table.

Viens-tu manger ?

Quelques reniflements perceptibles.

... Si ça ne te dérange pas, j'vais attendre un peu.

J'ai eu honte de ne pas bouger. D'éprouver un soulagement.

*Mai – et ses alentours*

*Déréliction*

*Bonsoir,*

*J'ignore déjà si vous recevrez ce message. Normalement je préfère me taire. Je ne sais pas dire au revoir. Alors, je me tais.*

*J'ai toujours préféré l'écriture à la parole. Le recul pour apprivoiser les mots, le soin d'en élire au compte-gouttes l'hésitation, le stylo en suspens. Ce fragment découpé dans la soie du mutisme, sélectionné du bout des larmes, précieux puisque adopté en solitaire. J'ai toujours favorisé l'écriture pour le temps qu'elle permet. La relecture, le délai pour porter le message, le trajet qui autorise la pause, les modifica-*

## Concours Critère

*tions, l'avortement. Savoir que l'encre rend tangible une pensée. J'aime le froissement du papier, le son feutré de l'enveloppe glissant sur le plancher, sous une porte, dans un bouquin : mieux, j'aime le contact d'un discours à revivre. Et j'apprécie la distance. Je suis comme ça, Madame. Lâche.*

*J'aurais voulu être courageux et visiter une dernière fois votre bureau, détailler ces romans étreints sur l'étagère, cette fenêtre où perce le soleil, votre regard, son bronze. Mais je ne suis pas venu vous voir, car je redoutais le moment où je ne vous verrais plus. On ne peut rien contre la peur, ça se vit mieux seul.*

*Pourtant, je tenais à vous écrire. À renvoyer, même tard, même mal, un écho.*

*J'ai cru ardemment que le suicide sert à éliminer la vie, que cet acte lui est destiné. Puis, j'ai compris que l'on peut se suicider pour tuer sa personne. Que la rupture est avec soi. Quand l'on ne se tolère plus.*

*... À vous entendre parler, la vie se présentait comme un cadeau. Et je vous ai cru. Et je vous crois. Or je pense aussi que l'erreur persiste, que la source change seulement.*

*Je ne me suiciderai pas parce que j'ai une mère. Que j'ai donc un devoir. Mais je renonce à faire semblant. À chercher le bonheur. Je ne me pardonnerai jamais d'être moi. D'être vulnérable et d'être blessé.*

*Si l'avenir s'accompagne de deuils que jonche l'absence, je me résous à piétiner, à tourner le dos à tout le monde. Pour ne pas réitérer la faute. Si vous êtes une rencontre, et donc un adieu, je vous déteste, et je refuse. Je choisis la solitude.*

*On ne peut pas être plus seul que lorsqu'on se fuit soi-même.*

*À vous qui m'avez appris à « attendre ».*

*Toute ma gratitude,*

*Carl-Étienne P.*



## **Présentation des lauréats**



## Simon Bouthillier

Collège Jean-de-Brébeuf

On m'a dit que les hommes respectables se rasent deux fois par jour et que Catilina abuse de notre confiance et moi, tout innocent, je n'en savais rien. Aujourd'hui, ma lame est humide, le Romain a été sermonné, mais j'aime à conserver un soupçon d'insouciance.

J'aime courir des marathons parce qu'avec l'expérience, j'en suis venu à trouver que c'est dans les moments de détresse absolue que l'on trouve l'inspiration, et parfois dans l'inspiration que l'on trouve la détresse. J'aime la littérature africaine, les esclandres disproportionnés et parfois les ciels noirs. Je déteste le travail bâclé, la poésie asiatique et souvent les ciels noirs.

Je sais compter jusqu'à 100, sans mes doigts.



*De quelle ville êtes-vous originaire? Où avez-vous passé le plus d'années?*

Je suis Montréalais depuis ma tendre enfance.

*Qu'est-ce qui vous a décidé à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrit?*

## Concours Critère

Je termine des études en Sciences de la santé au Collège Jean-de-Brébeuf par curiosité, mais surtout par sécurité. J'étais en réflexion quant à mon avenir avant d'entrer au Cégep et lorsque je me suis rendu compte que je préférais justement réfléchir plutôt que décider, je me suis inscrit en Droit à l'université.

*Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?*

La philosophie et la biologie décortiquent l'homme. Les deux domaines s'affrontent, s'entrecoupent et s'expliquent. Ils sont encore loin d'être exacts et définis et on peut retenir ce qui nous plaît bien.

*Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencé jusqu'à présent ?*

J'aimerais bien sûr remercier Mme Iamónico pour m'avoir initié à la littérature et M. Deschênes pour m'avoir transmis une rage d'écrire.

*Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?*

J'entamerai à l'automne des études de Droit que j'espère intenses et fructueuses. C'est un domaine fascinant, que l'on sculpte à mesure qu'il nous fascine et nous façonne.

*Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?*

Je suis un explorateur casanier. J'apprécie le fait de me faire insulter, critiquer, complimenter, adorer et mépriser par les plus grands auteurs dans le confort de mon divan, mais surtout de pouvoir leur rendre la pareille, car le livre qu'on lit est le livre qu'on écrit. Le dialogue littéraire est un dialogue de sourds, mais diantre ! quel dialogue !

*Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?*

J'apprécie Franz Kafka pour son introspection, Antoine de Saint-Exupéry pour sa quiétude et Leonard Cohen pour son arrogance.

*Quelles sont vos occupations préférées ?*

J'aime lire et argumenter pour avoir raison, mais surtout pour avoir tort. J'hésite à dire « apprendre », car je ne sais toujours pas s'il s'agit d'une occupation ou de l'objectif d'une vie.



## Ulysse Carrière-Bouchard

Cégep Garneau

Dans la partie ouest de la ville de Montréal, que je suis né et qu'on m'a élevé. J'y ai passé la plupart de mes jours au terrain de jeux, relaxant au frais, jouant au basketball près de l'école. Un jour quelques gars qui avaient l'air de chercher des ennuis ont commencé à faire du trouble dans mon quartier... pour rien, comme ça parce que c'est comme ça, quand les pauvres en ont pas assez que les pleins les bouffent, ils se le font entre eux... je me suis trouvé dans une petite bataille et elle a eu peur ma mère, je déménageais à Québec, qu'elle me disait... à cause que c'est pas une bonne ville, Montréal. J'ai prié et demandé mais on a fait nos valises ; ma mère m'a embrassé et mis dans la voiture, aussi j'ai mis mon walkman et me suis dit que je pourrais tout de même m'amuser moi.

*De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?*

Je suis né à Montréal, mais suis déménagé à Québec, où j'ai passé la plus grande partie de ma vie.

*Qu'est-ce qui vous a décidé à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrit ?*

J'ai choisi mon programme au cégep, la littérature, parce que j'aime la littérature. Aussi parce que j'avais échoué la majorité

## Concours Critère

de mes cours en sciences naturelles, si le nom du programme s'écrit au pluriel.

*Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?*

Mes deux matières favorites sont le français et aussi Mythes et Littérature, parce que j'aime le français et les mythes et la littérature.

*Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencé jusqu'à présent ?*

Les deux professeurs m'ayant le plus influencé sont Hegel et Stirner bien que le dernier n'ait enseigné qu'aux jeunes filles mais tout de même.

*Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?*

Je ne sais pas si je veux aller à l'Université. La majuscule est due à mon auto-correcteur et je n'y peux rien.

*Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?*

Ce qui explique mon intérêt pour la littérature est le fait que j'aie pu y avoir accès, réellement, je ne crois pas que ça aille, voire que ça puisse aller plus loin.

*Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?*

Sophocle, Montherlant et Tao Lin sont mes auteurs favoris, bien entendu parce que j'ai du goût.

*Quelles sont vos occupations préférées ?*

Quant à mes occupations, mon texte est assez explicite quant à ce sujet, je vous y réfère plutôt qu'à ce paragraphe écrit sur ma tablette (Dell, on ne peut pas tous avoir des iPad) au milieu de nulle part.



## Laura Cousineau

Collège Lionel-Groulx

Je suis bizarre. J'ai toutes sortes de petites peurs, de petites manies, de grands principes. Je me suis souvent demandé pourquoi j'écris, mais je pense que c'est pour les bonnes raisons. Je pense que c'est parce que j'ai quelque chose à dire. Je veux surtout sauver mes pensées de l'oubli. Qui sait si elles ne sont pas porteuses d'un brin de sagesse ? Alors j'écris, j'écris, sans trop réfléchir. Ne vous êtes-vous pas déjà dit que vous deviez à tout prix laisser éclater au grand jour cette tempête brûlante dans votre crâne ? Moi oui, et c'est pour ça qu'il y a Hybris. Hybris, c'est un cri du cœur, ce sont des mots qui étaient prêts à être libérés depuis longtemps. Ça parle de beaucoup de choses, ce n'est pas très clair, c'est donc totalement à mon image. Si vous prenez le temps de le lire, je vous en remercie du fond du cœur.



*De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?*

J'habite à Lorraine et j'y vis depuis environ 17 ans.

*Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?*

## Concours Critère

J'aurais aimé avoir plus d'une vie pour pouvoir aussi étudier les langues, les lettres, le cinéma, la musique, mais il m'a bien fallu choisir... Après avoir passé près d'abandonner les sciences, j'ai changé d'idée pour poursuivre dans cette voie. Cependant, l'idée de me consacrer seulement à ce domaine ne m'attirait pas beaucoup. Pour moi, le cégep était une opportunité d'essayer quelque chose de nouveau, de découvrir un nouveau côté de moi-même. J'ai tout de suite pensé aux arts plastiques, car c'était le domaine artistique dans lequel j'étais le moins à l'aise. Aussi, l'art des images était à mes yeux le meilleur moyen de découvrir quel genre d'artiste j'étais. Je me suis donc lancée dans l'aventure du double DEC Sciences naturelles et Arts plastiques. Au début, je suis allée à Montmorency pour vivre un peu de dépaysement, puis j'ai « déménagé » à Lionel-Groulx, parce que c'était plus près de chez moi et parce que j'étais curieuse de découvrir son programme d'arts dont on m'avait beaucoup parlé.

*Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?*

À Montmorency, j'ai eu un premier coup de cœur pour la philosophie, et puis un autre à Lionel-Groulx. J'adore comment la philosophie explore nos maux et cherche des réponses tout en valorisant la rigueur de pensée. Mon autre matière préférée... C'est un choix bien plus difficile. J'aime le français pour les découvertes littéraires, mais aussi les mathématiques, la biologie et, tout récemment, la physique – moderne, par pitié !

*Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?*

Ma plus grande inspiration, et tout spécialement pour Hybris, a été mon professeur de Philosophie 2, Antoine Corriveau-Dussault. Son cours a vraiment changé ma façon de penser. Il nous a fait réfléchir sur la place de l'homme dans la nature, en abordant notamment le problème de la crise environnementale. Il nous a fait prendre position sur des questions difficiles et nous a encouragés à émettre nos opinions à haute voix. C'est son cours qui m'a permis de prendre confiance et qui m'a définitivement convaincue de l'importance de faire face aux problèmes de notre société et de se positionner par rapport à ceux-ci.

*Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?*

Je compte très certainement aller à l'Université de Montréal, mais en quoi ? La chose se précisera sans doute dans le futur. Je suis surtout attirée par la médecine, la physique moderne et la biologie. J'espère à ma manière changer le monde, autant par le chemin des arts que par celui des sciences. Je tiens vraiment à concilier les deux et à toucher à toutes sortes de domaines !

*Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?*

Ce qui m'émerveille de la littérature, et de l'art en général, c'est sa façon de rassembler. Personne ne vous connaît mieux que quelqu'un qui a lu vos livres. Avec l'art, il est possible de

## Concours Critère

créer un lien très fort entre deux étrangers ; avec l'art, on célèbre le fait d'être humain, d'avoir quelque chose entre les oreilles et de savoir s'en servir... Et le monde a besoin de l'art, même s'il semble parfois l'oublier !

*Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?*

Mes goûts sont très changeants, mais je peux quand même mentionner quelques coups de cœur. L'un d'entre eux est le fantastique roman *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, du québécois Gaétan Soucy. J'ai aimé le point de vue unique du récit, la langue riche et colorée, et la finale incroyable. Je dois aussi mentionner le roman dystopique *Feed* de M. T. Anderson, que j'ai trouvé bouleversant pour ses personnages et sa trame ingénieuse. Enfin, cette liste ne serait complète sans le nom du groupe City and Colour, dont les chansons sont une de mes plus grandes sources d'inspiration.

*Quelles sont vos occupations préférées ?*

Eh bien... J'aime écrire ! J'adore la musique, même si je viens tout juste de me lancer. Je chante et j'apprends la guitare. J'aime un peu trop jouer à Pokémon. Mais j'aime aussi être dehors, et nager, j'adore nager. Je fais de l'équitation. J'essaie de trouver la beauté dans le quotidien, je la trouve surtout dans un ciel ennuagé ou dans une vue du haut d'une colline, j'essaie de la dessiner, ou de la mettre en mots. Oh, et j'aime voyager...

## Anne Fréchette

Cégep de Trois-Rivières

À force de me tarauter avec cette page, j'ai trouvé mon univers des possibles. Ne sachant comment organiser le contenu, j'ai songé au contenant. J'en suis venue à la conclusion banale et mitigée que les biographies sont des tribunes à qui l'on pardonne d'être si souvent mal utilisées. Celui qui se raconte a la délicate tâche de livrer les anecdotes et secrets qui allumeront le lecteur, en évitant de chavirer tant dans la prétention que dans la réserve. Ainsi, j'aime le café et je suis insomniaque, du coup je me demande constamment si l'association des deux est une malédiction ou une salvation. Je suis du genre à conserver obstinément mes vieux cossins – réflexe de fille qui méprise la course aux rabais du samedi, je crois. J'ai détesté *Inside Llewyn Davis* parce qu'un chat se fait blesser. Je n'ai jamais complété un travail la veille – je me mens énormément.

*De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?*



La plus grande partie de ma vie s'est déroulée à Shawinigan-Sud (répète après moi), petite ville de la Mauricie. Cette année, à mes 21 ans, j'ai troqué la rivière et les arbres pour les bouquets de béton de Montréal. Je ne regrette pas. Mais ça sent moins bon.

## Concours Critère

*Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?*

J'ai vécu ce fameux parcours éclectique et désorganisé que connaissent beaucoup d'enfants de la Réforme. Après les Soins infirmiers et une année d'errance, j'ai accepté l'inéluctable et tragique sort qui m'était réservé : j'aimais la littérature. C'est au Cégep de Trois-Rivières que j'ai *clenché* les deux plus belles années de tout mon cheminement scolaire, au programme de Littérature, Arts et Communication. Des cours variés, une approche touche-à-tout et un corps professoral motivé ont suffi à arrêter mon choix. Ça valait l'heure de route quotidienne et le stationnement infernal.

*Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?*

Si les cours spécialisés du programme m'ont pratiquement tous enchantée, c'est étonnamment la session de Courants Artistiques II (très importants, ces deux « i ») qui a comblé toutes les attentes qu'avait tissées ma curiosité pour l'art. Je n'y connaissais rien, j'étais donc la candidate idéale pour qui voulait insuffler l'amour de l'art à une tête un peu vide mais ouverte.

*Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?*

L'un n'allant pas sans l'autre, celui qui a livré la marchandise artistique susmentionnée est un incontournable de mon parcours. Jean-François Lacoursière, tout le monde le connaît et tout le monde l'adore au Cégep de Trois-Rivières. Une seule

minute à ses côtés et vous comprendrez pourquoi. Je pourrais en dire autant des Stéphane Boivin, Louis Jacob, Éric Roberge qui ont fait toute la différence entre un parcours de base et un parcours... pas mal extra.

*Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ?  
Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?*

Dès septembre, je ferai partie de ces quelques très nombreux étudiants de l'UQAM ayant opté pour Communication – Relations Humaines.

*Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?*

Un manque d'intérêt pour les mathématiques ? Va savoir. Si quelqu'un finit par trouver la réponse, on va prendre un café et on en jase.

*Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?*

Ça, c'est vague. Je me prête au jeu en prenant un raccourci très raccourci : j'ai tendance à vénérer les artistes islandais, tels Sigur Rós, múm, Rökkurró, Ragnar Axelsson. Ils ont cette manière d'intercaler, d'unifier les sens. En regardant une photo signée RAX, on entend le froid. En écoutant les cordes folles d'Ólafur Arnalds, on voit Krafla et ses eaux inquiétantes. Cinq sens sous un médium : c'est comme ça que je vois l'art accompli.

## Concours Critère

*Quelles sont vos occupations préférées ?*

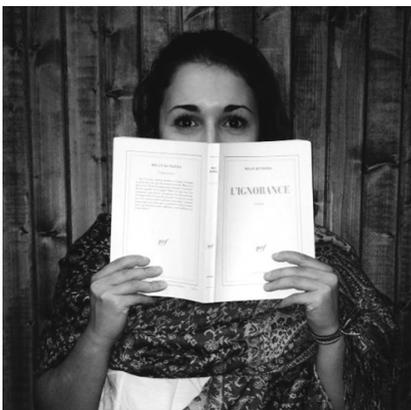
Je monte à cheval depuis quatorze ans, ce qui est ringard aux yeux de plusieurs. J'adore découvrir des restos, des cafés, de nouvelles saveurs. J'aimerais bien dire que je suis voyageuse, c'est glamour, mais la vérité, c'est que je n'ai pris l'avion qu'une fois. J'imagine que c'est parce que je suis un brin occupée, puisque je travaille beaucoup. Ceci dit, j'adore ma *job*, qui consiste à charrier 25 tonnes d'aluminium en fusion de part et d'autre d'une usine. Autrement, je suis une jeune adulte totalement ordinaire qui aime les chats, le cinéma et les balades en forêt. Classique.

## Gabrielle Gagnon

Séminaire de Sherbrooke

Gabrielle n'aime pas parler d'elle. Gabrielle considère inutile de se décrire. La représentation que se fait Gabrielle de sa personne ne peut être la représentation que vous, chers lecteurs, ferez de Gabrielle. En effet, à quel moment tomberez-vous sur elle ? Dans le pire ou le meilleur de ses jours ? Dans l'allégresse ou la mélancolie ? Gabrielle n'est qu'une antithèse, elle évolue constamment. Gabrielle n'est qu'un paradoxe, qu'une opposition véridique de contraires. Ainsi, Gabrielle demeure insaisissable. Elle n'est qu'une illusion. Gabrielle se perd dans vos regards. Son identité lui échappe. Elle lui échappe, car Gabrielle est ce qui transparait dans vos regards qui l'illusionnent. Gabrielle se perd dans vous. Tout comme vous vous perdrez en Gabrielle.

Gabrielle n'aime pas parler d'elle. Gabrielle n'aime pas s'illusionner. Gabrielle aime l'authenticité. Gabrielle n'est donc que pour elle-même ; à vous de découvrir votre Gabrielle.



*De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?*

De partout et de nulle part. Gabrielle ne ressent que de l'indifférence quant à sa ville natale, Sherbrooke. En fait, il s'agit plutôt de nostalgie. Nostalgie, car cette

## Concours Critère

ville la retient en d'autres lieux. Son incapacité à reproduire les émotions vécues ailleurs la plonge dans un monde avide d'avancement. En réalité, Gabrielle croit que la ville en soi ne sert que de prétexte afin de se rattacher aux souvenirs qui nous y retiennent.

*Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?*

Gabrielle recherchait la vérité, les connaissances absolues. Elle croyait que les sciences représentaient la réalité, qu'elles permettaient de l'expliquer, de donner un sens à nos vies. Gabrielle était illusionnée par le claironnement des dogmes. Au final, le chemin scientifique qu'elle a entrepris lui a non pas permis d'assouvir sa quête, mais bien de la rediriger.

*Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?*

Gabrielle n'aime pas la matière en soi. Gabrielle est avide de réflexions, de remises en question. Elle ne peut se borner à une explication. Elle se doit de réfléchir par elle-même afin de se retrouver dans les enseignements. Sa créativité l'empêche d'apprécier les cours où l'on prétend enseigner la vérité. Ainsi, la littérature et la philosophie, malgré son amour des sciences, lui ont permis de pleinement s'épanouir.

*Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?*

Chaque individu influence et inspire Gabrielle. En effet, elle retire le maximum de chaque rencontre, de chaque enseigne-

ment. Malgré tout, il est important de souligner l'importance de l'un de ses enseignants au collégial, soit son professeur de philosophie. L'ouverture culturelle et philosophique de Gabrielle a été fortement entraînée par ce professeur, que ce soit par les nombreuses rencontres tant obligatoires qu'optionnelles ainsi que par ses conseils littéraires.

*Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ?  
Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?*

Sciences ou Lettres. Le choix fut des plus déchirants pour Gabrielle qui décida toutefois de poursuivre ses études en Pharmacie à l'Université de Montréal. Néanmoins, elle entrevoit également la poursuite d'études supérieures dans un domaine littéraire et philosophique à la suite de son doctorat.

*Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?*

Pour plusieurs, la littérature apporte de l'espoir. En effet, ceux-ci interprètent l'histoire racontée en l'attribuant à leur vie quotidienne. Ils se voient à travers le héros littéraire et s'attribuent son histoire si bien qu'ils croient en une finalité commune. Pour d'autres, l'histoire leur parlera d'une manière complètement différente. Ils ne tenteront pas de se projeter dans le personnage : ils vont apprendre de la situation racontée afin d'en tirer profit. Dans cette situation, la littérature offre un enseignement découlant des réflexions qu'elle a su susciter. Ainsi, c'est pour cette raison que Gabrielle aime la littérature : elle lui permet de comprendre son environnement passé et futur.

## Concours Critère

*Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?*

Impossible. Il est impossible pour Gabrielle de répondre à cette question, et ce, principalement pour deux raisons. D'une part, elle apprécie une quantité incommensurable d'artistes qu'elle ne peut exclure de ses préférences. D'autre part, si on lui repose la même question demain matin, la réponse risque d'être différente. Malgré tout, Gabrielle ne peut renier l'influence marquée qu'auront perpétuellement sur elle les ouvrages de Milan Kundera et de Friedrich Nietzsche.

*Quelles sont vos occupations préférées ?*

Gabrielle ne peut vivre sans les arts. La musique et la littérature représentent non pas une simple passion, mais une nécessité à son existence. Elle entrevoit difficilement la vie sans ses écouteurs et un bon livre ; ceux-ci sont essentiels à la bienveillance de ses autres occupations.

Gabrielle aime découvrir. En fait, découvrir habite Gabrielle ; il s'agit d'une aspiration qui l'incline vers un désir d'évasion, un désir de voler vers de nouveaux horizons. Les voyages, les découvertes culturelles ainsi que ses rencontres lui permettent d'assouvir cette soif incessante.

Gabrielle adore partager, et ce, autant dans le silence que dans la discussion. Prendre un verre entre amis est un moyen qu'elle affectionne afin d'en apprendre davantage sur des sujets des plus divers. De surcroît, elle est tout aussi satisfaite d'une bonne promenade en solitaire afin de réfléchir. Dans ces

moments, elle en profite pour effectuer l'activité physique quotidienne à laquelle elle ne peut renoncer.

Gabrielle est polyvalente. Gabrielle ne peut vous énumérer toutes ses occupations préférées ; celles-ci varient de jour en jour. Alors, il devient difficile de condenser le tout. Gabrielle aime même l'inconnu ; il ne lui reste plus qu'à le découvrir.



## Alex Guimond

Cégep Marie-Victorin

C'est en quatrième année du primaire qu'Alex Guimond décide qu'elle aime lire. Depuis, elle a rarement été aperçue sans un bouquin. Presque tous les genres littéraires y sont passés : du *fantasy* au roman initiatique en passant par les mangas japonais et le surréalisme, pour n'en nommer que quelques-uns, Alex a toujours cherché à découvrir où les mots pouvaient l'amener. Initiée à l'aventure dès sa jeunesse par ses parents, Alex est passionnée par le voyage. C'est ce qui l'a menée à passer un an en échange étudiant au Japon, une expérience qui a redéfini sa manière d'aborder le monde qui l'entoure. Le voyage, qu'il soit physique ou à travers la littérature, est pour elle un mode de vie. C'est tout naturellement qu'Alex a commencé à écrire, comme pour mettre un peu d'ordre dans un monde qui n'attend pas.

*De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?*



Alex est née à Québec, mais a passé toute sa vie à Montréal.

*Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?*

## Concours Critère

C'est en Sciences de la nature, profil Sciences pures, qu'Alex a étudié au cégep, par désir de compréhension du monde qui l'entoure, mais c'est un coup de tête qui l'a envoyée au Cégep Marie-Victorin (elle ne l'a jamais regretté).

*Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?*

C'est l'enseignant qui fait la matière ; impossible donc de choisir une (ou deux) matière favorite.

*Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?*

Maryse Deschamps, sans qui ce texte n'aurait jamais vu le jour, Jérémie Lévesque pour ses commentaires toujours pertinents, et d'un point de vue plus personnel, Simon Langlois et Alisha Wissanji.

*Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?*

Alex sera étudiante en génie électrique à l'école Polytechnique dès l'an prochain.

*Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?*

Un amour tout aussi grand pour le voyage et la découverte. Chaque livre est une aventure.

*Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?*

Daniel Pennac pour *L'œil du loup*, Muriel Barbery pour *L'élégance du hérisson* et Pierre Bottero pour l'ensemble de son œuvre. Avec une mention spéciale à Alexandre Dumas (père) pour *Les trois mousquetaires*.

*Quelles sont vos occupations préférées ?*

Alex joue du violon depuis son enfance et fait partie d'un orchestre symphonique dans la section des premiers violons. Elle adore parcourir les musées de toutes les villes qu'elle a l'occasion de visiter lors de ses voyages. Alex aime regarder la pluie tomber, se balancer dans les parcs sous le soleil, marcher sur le bord de l'eau et faire de la randonnée pédestre. Elle est également une amatrice de camping. Alex est toujours à la recherche d'une nouvelle activité à expérimenter.



## Annie Roussel

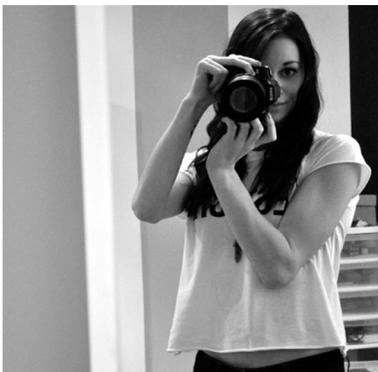
Collège de Maisonneuve

1992 : je nais dans la mélancolie nordique d'un novembre d'Abitibi, à Amos. J'ai grandi dans une famille des plus aimantes et des plus ordinaires, que j'ai quittée à 16 ans pour m'installer à Loin-Noranda. Je suis de glace et d'écorce d'épinettes ; de tempêtes cinglante et de bière noire. Je suis l'anonyme ; la petite, je suis celle qu'on remarque le moins dans la foule. Je suis celle qui crie le moins fort ; celle qui hurle pour rien, celle qu'on n'entend pas. Je suis l'invisible de la masse. Alors le réflexe est d'écrire ; j'étais muette avant.

*De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?*

Je suis originaire d'Amos en Abitibi-Témiscamingue.

*Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?*



J'ai d'abord fait des études en cinéma à Rouyn-Noranda avant de me diriger en création littéraire (certificat) à l'université Laval de Québec. J'ai toujours été attirée par la littérature, par l'art ; à ma première semaine de cégep, j'étais inscrite en arts plastiques, mais j'ai vite compris

## Concours Critère

qu'il manquait une part d'écriture dans ce domaine. C'est un penchant naturel, ça fait partie de moi, tout simplement. Je ne me rappelle pas n'avoir jamais voulu écrire. Petite, avant de savoir écrire, je dictais des histoires à ma mère pour qu'elle me les écrive.

Après réflexion, j'ai décidé de délaissier le domaine des lettres afin de me tourner vers la psychologie. J'ai pu m'inscrire au cégep de Maisonneuve après Noël et au baccalauréat en journalisme à l'UQAM, à la dernière minute. J'ai complété mes préalables pour entrer en psychologie à l'université de Sherbrooke.

*Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?*

Évidemment l'une de mes matières favorites au cégep a été mon cours de création littéraire, lequel m'a poussé à m'inscrire au certificat, et le cours de Création Vidéo où j'ai assemblé un court métrage qui m'a valu plusieurs prix.

*Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?*

Tous les professeurs du cégep de Rouyn-Noranda, en littérature, en création, en cinéma sont des gens passionnés qui poussent les élèves à se surpasser et à aller de l'avant, à poursuivre leurs rêves.

*Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ? Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?*

Voir question 2.

*Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?*

La littérature est fondamentale ; elle demeure le plus grand reflet de notre société occidentale. Il faut y participer pour mieux exister.

*Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?*

Camus ; sa vision de la société, de la vie, la place qu'occupe la notion de l'absurde dans son œuvre, sans doute le thème le plus important dans nos sociétés modernes, et sa façon d'écrire. C'est court, il va droit au but. Il est dans la métaphore ; souvent, toute l'histoire n'est qu'un prétexte pour expliquer le concept.

L'époque dada m'a beaucoup marquée aussi ; quel culot cette fontaine !

Gaston Miron est été celui qui m'aura le plus intéressée à la poésie et à la littérature québécoise. Il y a une vie avant et après Miron. Il est incroyable.

*Quelles sont vos occupations préférées ?*

Lecture, écriture, mode, musique, relaxation, cinéma, se perdre au milieu du bois.



## **Krittiya Tourigny**

Cégep de Sainte-Foy

Tu aurais voulu avoir un nom plus commun pour le répéter et l'épeler moins souvent. Mais il y a pire, donc tu passes à autre chose. Tu aurais aussi voulu ne pas avoir à parler de toi, ici. Tu adores parler, mais tu ne connais pas grand-chose de toi. Tu es convaincue qu'il s'agit de la quête de toute une vie. D'ailleurs, tu la trouves longue, la vie, quand tu entrevois toutes les rencontres, les départs et les changements qu'elle comporte. Tu es de ceux qui croient que l'aimer est le deuxième défi le plus grand. Mais comme la simple vue de ton lit impeccable le matin, le bruit des pâtes humectées, les trajets de bus aux mille visages, le contact du crépuscule sur ta peau et les rencontres avec tes amis suffisent à te donner l'été au cœur, tu t'imagines que ce n'est pas si terrible, la vie et ton prénom.

*De quelle ville êtes-vous originaire ? Où avez-vous passé le plus d'années ?*



Tu es née à Chiang Mai, dans ton petit bout de Thaïlande, puis tu as atterri au Québec. Tu as grandi à Mont-Laurier, y as forgé ta plus belle amitié, puis tu es déménagée à Québec. Cela fait plus de dix ans que tu retournes tous les étés revoir ta Sœurette.

## Concours Critère

*Qu'est-ce qui vous a décidée à choisir le collège et le programme dans lesquels vous vous êtes inscrite ?*

Ton frère était à ce cégep. On y offrait le profil Littérature et arts (Littérature et création). Tu ne savais pas exactement ce que tu voulais faire plus tard, mais tu pensais qu'il serait judicieux d'avoir du plaisir en attendant. La lecture et l'écriture te plaisaient. Donc tu as essayé.

*Quelles y sont vos deux matières favorites ? Pourquoi ?*

Tu es reconnaissante et admirative de chaque aspect de la littérature qui t'a été partagé au fil de tes sessions. Par-dessus tout, tu as apprécié les enseignants qui se sont tous un peu déversés dans leur cours, y ont imprégné passion et savoir. Ainsi, tu n'es pas prête à élire de cours particuliers. Chacun d'eux avait son feu.

*Quels sont les professeurs qui vous ont le plus influencée jusqu'à présent ?*

Tu omets l'expression « le plus » afin de mieux applaudir tous les enseignants du programme que tu as eus. Pour les étoiles dans leurs yeux, la lumière dans leurs gestes et les étincelles de leur voix. Un profond merci aux dames : Solange Bergeron, Louise Courville, Ariane Léger, Viviane Saint-Yves et Sabrina Clitandre. Sans oublier les messieurs : Claude Paradis, Emmanuel Bouchard, Pierre Tisseur et Jocelyn Duplain. À eux tous, un beau soleil qui inspire.

*Avez-vous l'intention de poursuivre vos études à l'université ?  
Si oui, dans quelle discipline et à quel endroit ?*

Tu entameras un baccalauréat en Études littéraires, cet automne à l'Université Laval. Éventuellement, tu souhaites faire carrière en enseignement. Et éventuellement, devenir aussi bonne que tes professeurs de littérature du cégep.

*Qu'est-ce qui explique votre intérêt pour la littérature ?*

Tu crois qu'écrire permet de décortiquer tes propres pensées, que lire donne l'occasion de confronter tes opinions et que te faire lire te soumet à l'ultime dévoilement. Tu penses que les autres nous habitent. Et tu te plairais à raisonner, le temps d'une phrase peut-être, quelque part chez autrui.

*Quels sont vos trois écrivains et artistes favoris ? Pour quelles raisons ?*

Tu auras toujours dans ton cœur Victor Hugo, pour la flamme de ses poèmes et de son sublime *Notre-Dame de Paris*. Tu affectionnes également la plume poétique et modeste de Dominique Demers. Et tu admires Michel-Ange, qui a sculpté jusqu'au bout de ses jours.

*Quelles sont vos occupations préférées ?*

Tu aimes écrire, te convaincre que tu n'aimes pas tant cela, puis ne pas être trop déçue quand tu te relis. Mais tu écris quand même. Tu dessines aussi. Par élans, que tu dis. Sinon, tu as beaucoup lu de littérature fantastique plus jeune, mais

## Concours Critère

aujourd'hui, tu te blottis dans les poèmes, les essais, tu t'ouvres graduellement aux nouvelles réalistes. Tu vas souvent au cinéma, visionnes de tout, des films d'action aux films d'auteur. Tu n'es pas sportive, mais tu adores les jeux d'équipe. Tu aimes cuisiner en écoutant des chansons francophones. Du Jacques Brel et du Édith Piaf. Tu apprécies les sorties au théâtre. Tu te sens alors cultivée. Tu reviens à la maison le cœur et la tête pleins d'images, pleins de texte, surtout. Tu aimes écrire. Mais tu l'as déjà dit.

## Répartition des prix

En 2013-2014, le Concours littéraire Critère a distribué des bourses à huit jeunes auteurs pour un total de 5 000 \$. Le premier prix vaut 1 000 \$ à son auteur, le deuxième 800 \$ et le troisième 700 \$. Les auteurs de chacune des cinq mentions d'honneur reçoivent un montant de 500 \$.

Le présent recueil est disponible dans la plupart des bibliothèques collégiales, ainsi que dans plusieurs bibliothèques publiques. Un exemplaire du Livre des lauréats 2012-2013, en vente au prix de 10 \$ (incluant les frais de poste), peut être commandé en écrivant à [critere@cegepgarneau.ca](mailto:critere@cegepgarneau.ca).

Les textes des lauréats pourront être consultés en ligne pendant deux ans sur le site internet du Concours Critère ([www.claudealbert.ca/Critere](http://www.claudealbert.ca/Critere)), en accédant à la page des lauréats.

## Concours Critère

### **Premier prix**

Anne Fréchette, *Toska*  
Cégep de Trois-Rivières

### **Deuxième prix**

Simon Bouthillier, *Natures mortes*  
Collège Jean-de-Brébeuf

### **Troisième prix**

Annie Roussel, *Les bourgeons d'opium*  
Collège de Maisonneuve

### **Mentions d'honneur**

Alex Guimond, *Six éclats de verre*  
Cégep Marie-Victorin

Ulysse Carrière-Bouchard, *On me l'avait vendue*  
Cégep Garneau

Krittiya Tourigny, *Hors parenthèses*  
Cégep de Sainte-Foy

Laura Cousineau, *Hybris*  
Collège Lionel-Groulx

Gabrielle Gagnon, *Moi*  
Séminaire de Sherbrooke

## Présentation du thème de 2014-2015

### Métamorphose(s)

Tout le monde connaît celle, célèbre, que Franz Kafka a imaginée au début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais l'on doit savoir que la mésaventure de Gregor Samsa changé en insecte s'inscrit dans une longue tradition d'œuvres littéraires mettant en scène la transformation physique d'un personnage. La mythologie antique en est pleine. Il suffit de jeter un œil aux quelque 250 *Métamorphoses* d'Ovide pour s'en assurer : les hommes et les femmes y deviennent fleur (Narcisse), arbre (Daphné changée en laurier) ou bête (le chasseur Actéon devenu cerf), dans une symphonie de transformations qui révèlent les liens qui unissent étroitement nature et humanité.

Les contes de fées et les légendes partagent cette prédilection : combien de grenouilles changées en princes par un simple baiser ? Combien de citrouilles en carrosses redevenues sur le coup de minuit ? Et combien de pauvres pêcheurs, dans le Québec d'autrefois, métamorphosés en loup-garou pour n'avoir pas fait leurs Pâques pendant sept ans ?

Évidemment, ces transformations physiques cachent la plupart du temps des changements invisibles plus profonds, dont elles ne sont que le signe. Souvent, en effet, ce sont l'âme, l'esprit, le cœur des personnages qui connaissent une véritable *mue*. Aussi bien, tous les héros vivent une métamorphose; on pourrait même dire que c'est là le secret des grandes œuvres romanesques (comme du roman dit d'apprentissage) et des meilleures pièces de théâtre.

À l'heure de la transformation des hommes en mutants ou en clones, et des *transformers* — qui ne proposent guère que la transformation d'un robot en bagnole et celle d'une bagnole en robot —, nous voulons appeler les étudiants à imaginer et à raconter l'histoire d'une métamorphose, quelle qu'elle soit. C'est le thème de la 39<sup>e</sup> édition du Concours Critère.

